

UNIVERSITÉ DE PARIS  
FACULTÉ DE DROIT

---

KARL BUECHER  
HISTORIEN DE LA VIE ÉCONOMIQUE PRIMITIVE

---

ESSAI CRITIQUE

---

THÈSE

Pour le Doctorat ès-sciences politiques et économiques

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE LE 11 MARS A 15 HEURES

PAR

Olivier LEROY

---

JURY :

} MM. A. DESCHAMPS,  
E. CHÉNON,  
E. ALLIX.

---

PARIS  
PAUL GEUTHNER  
13, RUE JACOB  
1925







UNIVERSITÉ DE PARIS  
FACULTÉ DE DROIT

---

**KARL BUECHER**

HISTORIEN DE LA VIE ÉCONOMIQUE PRIMITIVE

---

**ESSAI CRITIQUE**

---

**THÈSE**

Pour le Doctorat ès-sciences politiques et économiques

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE LE 11 MARS A 15 HEURES

PAR

**Olivier LEROY**

---

JURY :

} MM. A. DESCHAMPS,  
E. CHÉNON,  
E. ALLIX.

---

PARIS  
PAUL GEUTHNER  
13, RUE JACOB  
1925

\*11049

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation  
aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être  
considérées comme propres à leurs auteurs.*



BENIGNISSIMAE MATRI  
HOC TENUE  
GRATI ANIMI  
PIGNUS



---

## INTRODUCTION

---

But de ce travail. — L'œuvre ethnologico-économique de Karl Buecher. — Autorité de ses ouvrages. — Critiques partielles dont ses théories ethnologiques ont été l'objet. — Les progrès de la science ethnologique autorisent une revision générale des notions de Buecher sur l'économie primitive.

Le but de cette étude est d'examiner, dans l'œuvre de l'économiste Karl Buecher, ce qui se rapporte à la description et à l'intelligence des manifestations de la vie économique élémentaire.

L'essentiel des idées de l'auteur sur la question se trouve dans les deux premiers chapitres de son livre *Die Entstehung der Volkswirtschaft*, intitulés *Der Wirtschaftliche Urzustand* et *Die Wirtschaft der Naturvoelker* (1) ainsi que dans *Arbeit und Rythmus* (2). Ces deux chapitres ne forment guère que la cinquième partie de l'ouvrage, mais il ne faudrait pas juger par ce faible volume du degré d'importance que Buecher attache à ses théories sur l'économie dite primi-

---

(1) Du moins dans l'édition de 1922 dont nous nous servons. Le deuxième chapitre n'a été incorporé à l'ouvrage qu'après avoir paru en 1898 sous forme de brochure ; il manque donc dans la traduction française faite sur l'édition de 1896. Lorsque nous renverrons à ce deuxième chapitre, nous ne manquerons pas de citer en même temps le passage correspondant de la brochure — laquelle porte le même titre : *Die Wirtschaft der Naturvoelker* — pour faciliter le contrôle de ceux qui n'auraient en main que la traduction française (ou une édition allemande ancienne) et l'opuscule en question.

(2) Les pages qu'il a consacrées à l'économie primitive dans *Grundriss der Sozialoekonomik* n'ajoutent rien de nouveau à sa pensée.

tive. Ne nous a-t-il pas déclaré lui-même qu'en les écrivant son ambition avait été de nous donner une introduction à l'histoire comparée de l'économie ? (3).

*Die Entstehung der Volkswirtschaft* a eu en Allemagne seize éditions depuis 1893. La dernière, dont nous nous sommes servi, date de 1922. L'ouvrage a été traduit en anglais, en français (4) et en russe. Il est devenu un classique de l'histoire économique. Des économistes, des historiens, des sociologues le citent ou le louent. Un savant d'une compétence aussi universellement reconnue que M. Charles Gide y renvoie, dans son cours, à diverses reprises (5). Un historien comme M. Pirenne a jugé « excellente » la méthode historique de Buecher (6). M.F. Simiand, sociologue averti, faisant allusion précisément aux chapitres mentionnés plus haut, vante « l'abondance des faits dont ils supposent la connaissance », et n'hésite pas à proposer en exemple la méthode sociologique dont ils sont le fruit (7).

C'est dire que les vues de Buecher sur l'ethnologie économique ne sont pas négligeables. Il s'en faut pourtant qu'elles aient échappé à toute critique : si des économistes proprement dits ou de purs historiens pouvaient se laisser séduire par ses spécieuses généralisations (8), dans une matière qui ne leur était pas familière, la faiblesse de ses

(3) *Die Wirtschaft... (Vorbemerkung)* : « Es sind die beiden Vorhallen einer vergleichenden Wirtschaftsgeschichte.. »

(4) En 1901, sur la deuxième édition, par M. A. Hansay, sous le titre *Etudes d'Histoire et d'Economie Politique*. La traduction, généralement bonne, contient pourtant quelques insuffisances assez graves pour qu'il soit indispensable de les signaler. Nous le ferons à la suite de cette introduction.

(5) Cours, t. I, 234 n. 2, 261 n. 2, 262 n. 1, 339 n. 2. (Tous ces renvois se rapportent à l'économie primitive).

(6) Préf. de la traduction française, VII.

(7) Année Sociol. 1898, 454.

(8) Pas toujours, pourtant. « Seine Sätze erscheinen so natürlich, dass sie wohl eben deshalb manchen nicht imponiert haben », écrit G. v. Below qui, d'autre part, voit dans *die Entstehung...* « ein Buch welches ohne Zweifel einen Markstein in der neueren wirtschaftsgeschichtlichen Literatur bildet ».

positions devait attirer tôt ou tard l'attention des spécialistes. En 1915, un ethnologue viennois, W. Koppers, dans une étude pleine d'érudition, a rappelé, — en y ajoutant les siennes propres, — les critiques les plus pertinentes dirigées en Allemagne contre les thèses de Buecher auxquelles nous nous intéressons (9).

Pourtant, il ne s'est agi jusqu'ici, à notre connaissance, que de points de détails ou d'escarmouches. Aucune critique méthodique n'a encore été tentée. Celle de L. Wodon, la plus complète et des plus suggestives, ne fait, comme l'auteur même se plaît à le signaler, qu'amorcer la question (10).

Aujourd'hui, après ces travaux d'approche, nous avons cru opportun de tenter une révision d'ensemble, plus détaillée et systématique de l'œuvre ethnologico-économique du professeur allemand.

Si nous avons cherché à pousser plus avant que nos prédécesseurs, nous ne pensons pas pour autant les avoir dépassés en mérite : ils restent nos initiateurs ; sans le stimulant de leurs critiques, sans doute n'eussions-nous jamais été aiguillé vers ce travail.

La justice réclame encore que nous disions publiquement au seuil de cet essai tout ce que nous devons en particulier aux ouvrages des PP. Schmidt et Koppers (11), ainsi qu'à ceux des ethnologues américains Goldenweiser et Lowie. A ceux qui soupçonneraient la science des premiers d'être consciemment ou non orientée par des aspirations apolo-gétiques, nous opposerons que l'érudition authentiquement laïque des seconds parvient, sur les points qui nous concernent, à des conclusions sensiblement identiques (12).

---

(9) *Die ethnologische Wirtschaftsforschung*. Ces critiques sont renouvelées dans un ouvrage plus récent et moins technique, *Die Anfaenge des menschlichen Gemeinschaftslebens...* etc. (voir index bibliographique).

(10) *Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif*, 6;

(11) V. index bibliographique.

(12) Les uns et les autres répudient avec force l'évolutionnisme sociologique. Cette attitude est d'autant plus intéressante chez Goldenweiser et Lowie qu'ils sont tous deux partisans convaincus de l'évolutionnisme biologique.

On s'étonnera peut-être de voir dans nos références que la science française n'est guère mise à contribution. Nous sommes le premier à le regretter : la raison en est simplement qu'il n'existe en France ni travail d'ensemble en ethnologie fondé sur les principes purement historiques hors desquels il est, selon nous, impossible d'aborder utilement cette science, ni monographies détaillées sur les peuplades les plus primitives (13). Alors qu'à l'étranger, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, il y a des savants qui étudient l'ethnologie pour elle-même, cette discipline a été transformée trop souvent chez nous en servante de la sociologie (14). L'esprit français trop épris d'idées générales et de systématisations bien ordonnées répugnerait-il au labeur touffu qu'exige l'étude monographique des civilisations primitives ? Ce peut être une des raisons de notre infériorité en ethnologie ; mais il en est une autre plus terre à terre : l'insuffisance d'outillage matériel, la rareté de nos musées spéciaux et la grande indigence où les laissent les pouvoirs publics (15).

---

(13) Nous n'avons aucun ouvrage qui soit l'équivalent de *Early Civilisation* (Goldenweiser) ou *Primitive Society* (Lowie), informant le public cultivé des points de vue complètement nouveaux où aboutit une science résolue à ne pas s'éloigner de la voie strictement historique. Deux ouvrages récents de vulgarisation s'inspirent de ces résultats : *Origine de la Famille*, de Gemelli et *Introduction à l'Ethnologie Religieuse* de A. Bros. L'un et l'autre contiennent une documentation intéressante mais donnent parfois l'impression d'œuvres un peu hâtives et conçues dans un esprit trop évidemment apologétique pour ne pas mettre en défiance ceux qui n'auraient pas reçu d'autre initiation.

(14) « Trop souvent », disons-nous, mais non point toujours. Tels travaux de savants comme les D<sup>rs</sup> Verneau, Rivet, ou M. de Créqui-Montfort, pour ne parler que de ceux-là, peuvent être cités comme des modèles de sage méthode et de probité scientifique.

(15) Voir à ce sujet l'étude toujours actuelle de M. Mauss, *l'Ethnographie en France et à l'Étranger*, écrite il y a onze ans; cf. *Voelker und Kulturen*, 16 sq.

---

---

**Table alphabétique des abréviations et explications  
au sujet des dispositions typographiques adoptées  
pour les références.**

- AM .... Anfaenge des menschlichen Gemeinschaftslebens (Koppers).  
AR .... Arbeit und Rythmus (Buecher).  
EC .... Early Civilisation (Goldenweiser).  
EH .... Études d'Histoire et d'Economie Politique  
(traduction française de l'ouvrage de Buecher  
*Die Entstehung...*).  
EV .... Die Entstehung der Volkswirtschaft (Buecher).  
EW .... Die Ethnologische Wirtschaftsforschung (Koppers).  
PS .... Primitive Society (Lowie).  
SP .... Die Stellung der Pygmaeenvoelker (Schmidt).  
VK .... Voelker und Kulturen (Schmidt-Koppers).  
WN .... Die Wirtschaft der Naturvoelker (Buecher).

Les références constantes aux œuvres de Buecher ont été indiquées dans le corps du texte pour réduire le nombre des renvois en bas de page. Les ouvrages dont le titre n'a pas reçu d'abréviation sont désignés sous le nom de l'auteur. Il suffit pour connaître le titre de se reporter à l'index bibliographique à la fin du volume. Lorsque plusieurs ouvrages d'un auteur se trouvent cités, ils sont désignés par les lettres A, B, etc... S'il s'agit d'un auteur dont un ou plusieurs ouvrages fréquemment cités ont été désignés par une abréviation, l'ouvrage cité exceptionnellement est indiqué en toutes lettres.

Exemples :

Consentini 103

renvoit à la page du seul ouvrage de cet auteur figurant à l'index.

Lévy-Bruhl B 353

renvoit à l'ouvrage de Lévy-Bruhl marqué B à l'index.

En revanche, on note :

Koppers, La Religion et l'être suprême chez les Yagans, 136.

\*  
\* \*

Toute référence au livre de Buecher *Die Entstehung der Volkswirtschaft* (EV) se rapporte à la dernière édition ; elle s'accompagne toujours de la mention du passage correspondant dans la traduction (EH). De même nous ne renvoyons pas au deuxième chapitre de EV (*Die Wirtschaft der Naturvoelker*) sans indiquer le passage correspondant de l'opuscule de même titre (WN), lequel est le prototype de ce chapitre et ne se trouvait pas dans l'édition sur laquelle la traduction a été faite (1). Cette traduction, comme nous l'avons dit, contient quelques insuffisances qu'il faut signaler ici, — non dans un esprit de dénigrement, car c'est un travail généralement très honorable, — mais parce qu'elles sont de nature à induire en erreur sur la pensée de l'auteur.

---

(1) Sauf dans quelques cas où le passage cité ne se trouve que dans un des ouvrages. WN, notamment, n'a pas passé intégralement dans EV.

---

## Remarques sur la traduction française de *Die Entstehung der Volkswirtschaft*

- P. 11 « Chaque famille dispose pour sa subsistance d'un champ nettement délimité ». Le texte porte : « Jedes Geschlecht hat sein scharf abgegrenztes Gebiet der Nahrungsgewinnung... », c'est-à-dire : chaque sexe a son champ d'action nettement délimité en ce qui concerne la recherche de la nourriture. (Il est possible que le sens exact ait été compris par le traducteur, mais nous ne pensons pas que sa version le rende clairement).
- P. 12 « L'instinct de la conservation, celui de la satisfaction des besoins, sont les premiers agents du développement : l'instinct de la famille lui est bien postérieur ». Buecher ne dit pas positivement que l'instinct de la famille soit *postérieur* à l'instinct de conservation mais qu'il s'efface devant ce dernier (zuruecktritt) ; ce qui n'exclut pas la coexistence.
- P. 12 « Une économie est toujours une communauté humaine qui s'est formée en vue de produire des richesses ». Lire : « qui est basée sur une accumulation de richesses ». (Signalé par Wodon, 7 n. 1).
- P. 40 « ...on doit convenir qu'il [l'individualisme économique] procède exclusivement de la recherche individuelle de la nature... ». Il faut lire « de la nourriture » (individuelle Nahrungssuche). L'erreur ne peut provenir que d'une faute d'impression.



---

## CHAPITRE PREMIER

---

### Méthode et Principes

Buecher et l'évolutionnisme classique en sociologie. — L'évolutionnisme classique : caractère désuet de cette doctrine. — Le diffusionnisme ; ses excès. — Buecher admet-il aveuglement l'évolutionnisme rectiligne ? — Sa méconnaissance des types originaux et irréductibles de civilisation. — Sa détermination des peuples dits primitifs. — Artificialisme de la pseudo-induction de Buecher. — Le procédé de la « négation ». — Conception simpliste et truculente du primitif. — Impuissance de la logique pure à déterminer les éléments primitifs d'une civilisation morale ou matérielle. — L'*Urzustand* de Buecher intéresse-t-il l'historien de l'activité économique humaine ? — Les sources de Buecher : quelques auteurs discrédités : Lubbock, Spencer. — Indifférence de Buecher aux progrès de l'ethnologie. — Contradictions inhérentes à la méthode. — Buecher et la critique.

Exposer la méthode appliquée par Buecher dans l'étude de l'économie primitive ; signaler les postulats qu'elle pose ou sous-entend ; mettre en relief les principes qui la dirigent ; examiner les sources et en vérifier la valeur ou l'emploi ; marquer, s'il y a lieu, les défaillances de l'argumentation générale, tel est l'objet de ce premier chapitre.

On a reproché à Buecher d'être resté fidèle aux dogmes simplistes de l'évolutionnisme classique en sociologie : « C'est la tendance à concevoir l'évolution comme se faisant en ligne droite, conception étroite et bornée », écrit Stein-

metz, « qui poussait un homme aussi savant et spirituel (1) que M. Buecher à édifier sa construction » (2).

Avant de rechercher ce que cette accusation peut avoir de fondé, il ne sera pas inutile de rappeler rapidement en quoi consiste ce que l'on appelle l'évolutionnisme classique. Cette théorie consiste essentiellement à croire que l'humanité a passé par des stades déterminés de civilisation ; que ces stades, hiérarchisés suivant un ordre de complexité croissante, sortent les uns des autres par modifications imperceptibles et suivant des lois nécessaires. Cette conception des stades a été celle de toute l'antiquité et elle se traduisait par la croyance aux trois phases : âge d'or, vie pastorale, agriculture ; elle a persisté jusqu'à ces tout derniers temps sous d'apparentes modifications (3).

Pourtant cette survivance est exceptionnelle : la croyance à des stades uniformes de civilisation est de plus en plus abandonnée ; une étude attentive des sociétés humaines a prouvé avec surabondance qu'en admettant qu'on puisse légitimement ramener une civilisation donnée à un type général, il ne suit pas que tous les groupements humains aient passé ou doivent passer par ce type ; cette civilisation n'apparaît jamais comme étant sortie d'un autre type

(1) Il faut entendre sans doute « intelligent ».

(2) Steinmetz 49.

(3) C'est avec Lucrèce que l'âge d'or, chanté par Hésiode, Ovide, Virgile, se transforme en un état sauvage : « vitam tractabant more ferarum ». A. Smith est resté fidèle aux trois stades : *hunters, shepherds, agriculture*. Le vieux schéma fournissait encore en 1891 à G. de Mortillet le plan même du premier tome de son ouvrage. *Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture* (chasse, pêche, domestication). En 1904 de Greef dans la *Sociologie économique* loue Kovalewski d'avoir si bien montré « comment les peuples chasseurs et pêcheurs deviennent pasteurs, puis agricoles ». Dans le tome premier de son cours, M. Charles Gide nous dit que « la première étape de l'industrie » est « celle des peuples chasseurs ou pêcheurs » et nous indique même la durée approximative de cette période (200.000 ans) ; puis il passe à « la seconde étape » qui est « l'industrie pastorale ». Enfin « naît » l'agriculture et « avec l'agriculture la vie nomade cesse peu à peu » (103 sq.). Voir dans EW, passim, les avatars de la théorie des stades dans les travaux des ethnologues et sociologues allemands.

général et universel, mais comme s'étant formée selon sa loi propre, où entrent des éléments ethniques, géographiques, des influences individuelles et enfin, — et parfois *surtout*, — des contingences historiques d'une capitale importance. En d'autres termes, on croit de moins en moins à une évolution interne, organique, des civilisations et la tendance est d'attacher beaucoup plus d'importance que par le passé au contact entre peuples : c'est ce qu'on appelle le *diffusionnisme* (4).

Non seulement on ne croit plus que les sociétés, dans leur ensemble, aient évolué suivant des séquences données, mais on n'admet pas qu'un seul élément culturel (propriété, mariage, etc.) passe par des phases nécessaires. Bien plus, il est prouvé que si une institution sociale apparaît à un certain moment dans deux types de civilisation, provoquée par une cause commune, cette institution ne tarde pas à se colorer suivant le milieu où elle vit et croît, par un phénomène de mimétisme qui aboutit à la création de deux formes distinctes. C'est l'application toute normale, dans le social, du vieil adage « quicquid recipitur recipitur ad modum recipientis ».

La question se pose donc de savoir si Buecher croit aveuglément à cette doctrine désuète, s'il accepte la théorie des stades culturels, du moins des stades uniformes et nécessaires ? Cela ne nous paraît pas aussi évident qu'au professeur Steinmetz dont nous avons rapporté plus haut le jugement formel, ou qu'à G. v. Below qui reproche à Buecher d'avoir admis que la civilisation s'est développée en ligne droite, « dass er an eine geradlinige Entwicklung glaubt » (5). En effet, si un certain nombre de passages dans ses œuvres suggèrent cette interprétation, il a écrit

---

(4) L'importance de la diffusion dans la formation des types de civilisation, après avoir été longtemps négligée, est aujourd'hui, par un phénomène habituel de réaction, en passe d'être indument majorée par certains sociologues. Voir dans EC, *Diffusion versus independent development in early civilisation*, 301 sq., une critique de ces exagérations. Cf. PS 421 sq.

(5) EW 1026-1027.

aussi qu'il ne saurait être question d'établir des stades de développement s'appliquant à la fois aux Nègres et aux Papous, aux Polynésiens et aux Indiens (EV 12, EH 11), et cela suffit à le faire bénéficier du doute. Notre impression est que Buecher a dû sentir que la réalité ne pouvait être logée dans des cadres aussi étroits et rigides, mais que son goût de la systématisation l'a empêché de repousser ce qu'il considérait comme un procédé arbitraire mais indispensable de classification. Son impérieuse logique le pressait de ramener le fatras (6) des faits ethnographiques à quelques claires uniformités, et il n'a pas eu le courage de répudier une théorie qui lui apportait l'illusion de l'ordre et de la cohérence. Il est donc vraisemblable que tout en reconnaissant qu'aucune civilisation particulière ne reproduit la même suite de phases économiques, il a considéré comme légitime le procédé qui, par abstraction, permet de reconstituer une évolution générale idéale.

Mais cela n'est qu'une hypothèse, et il reste possible que Buecher n'ait pas fait lui-même la lumière dans son esprit sur cette importante question : en effet, s'il semble parfois admettre la classification en stades déterminés comme un artifice logique (EV 87, EH 45), parfois, au contraire, il nous révèle que son esprit est loin d'être libéré de la foi dans un développement organique nécessaire de toute civilisation ; n'est-ce pas le cas, par exemple, lorsqu'il dit que « si l'Australien et le Boschiman étaient laissés à eux-mêmes, il leur faudrait encore des milliers d'années à l'un pour arriver au niveau du Tahitien ou de l'habitant des îles Tonga, à l'autre pour égaler le Nègre du Congo et du Wanyamwézi » (EV 25, EH 24) ? Une semblable affirmation révèle qu'il subsiste chez Buecher

---

(6) On sent chez lui de l'humeur lorsqu'il parle de la « masse monstrueuse de faits » qui encombre l'ethnologie, comparée à une salle de débarras (eine grosse Rumpelkammer), (EV 38, EH 40) ; ou encore lorsqu'il parle du « geschwaetzig Register der ethnographischen Sammlerwerke » (EV 82). La main lui démangeait de tailler de droites avenues dans cette forêt vierge. Il l'a fait largement au grand dommage des nuances et parfois de la vérité.

une obscure confiance dans une évolution rectiligne et nécessaire, sentiment qu'il eût peut-être désavoué dans un exposé analytique de sa pensée sur ce point. Il est clair que cette notion si précieuse et si généralement acquise par l'ethnologie moderne (7) que des civilisations comme celles de l'Australien et du Tahitien sont des réalités originales, incommensurables, et qu'il n'y a aucune raison, — accordât-on autant de milliers de siècles que l'on voudra, — pour que la première puisse être assimilée à la seconde, lui est parfaitement étrangère.

Que cette notion de l'individualité des civilisations et de la nécessité d'expliquer chaque élément culturel qu'on y rencontre par son contexte ethnographique soit absente de l'esprit de Buecher, c'est ce qui ressort du but même qu'il se propose et qui consiste à reconstituer à l'aide de traits épars l'organisation économique primitive (EV 5, 38, EH 3, 40).

Buecher pense que si l'on observe les peuples primitifs, il sera possible de dégager les caractères intellectuels et moraux qui informaient l'économie originaire commune.

Mais pour cela, il faut déterminer quels peuples sont

---

(7) Mais malheureusement pas toujours par la sociologie. Mains travaux érudits et adroits des sociologues français, ceux d'un Durkheim, par exemple, se trouvent viciés par cette illusion que l'on peut considérer une institution sociale ou religieuse d'une tribu australienne comme un moment de l'évolution humaine. Il est étrange que la vanité foncière d'une pareille tentative ne saute pas aux yeux du lecteur le moins informé de ces questions. Ce vieux ferment d'évolutionnisme aprioriste est des plus dangereux pour l'avenir de la Sociologie française qu'il voue à construire à grands frais d'imagination et de dialectique des théories d'une logique impeccable, mais exposées à être anéanties d'un moment à l'autre par une banale constatation ethnographique. Cette remarque a été faite récemment par un ethnologue connu, M. A. van Gennepe, au sujet d'un livre publié dans la collection « L'Évolution de l'Humanité » par MM. Moret et Davy, *Des Clans aux Empires*. La première partie de cet ouvrage, qui représente un gros effort de systématisation, est complètement caduque parce que M. Davy, au lieu de se tenir au courant des travaux d'ethnologie pure, a cru pouvoir se fier aux théories « périmées » de M. Dukheim (Mercure de France, IV, 1924, 777).

primitifs, et, comme ils sont tous plus ou moins civilisés, distinguer ce qui chez eux est ou n'est pas primitif.

Buecher désigne les peuples qu'il étudie sous le terme de *Naturvoelker*. Ce sont des peuples de la Nature, nous dit-il, (WN 7, EV 41) parce qu'ils sont plus près que nous de la nature dans une double acception : plus soumis au monde extérieur, plus dépendants du milieu où ils vivent : plus dociles aussi aux impulsions du pur instinct.

Mais il n'apparaît pas par les peuplades qu'il cite que l'auteur se soit inquiété de déterminer les critères de primitivité, car, à côté de tribus d'organisation économique vraiment rudimentaire et réduites à la simple appropriation des richesses naturelles, il tire constamment ses exemples de peuplades infiniment plus avancées. Ce mélange de civilisations disparates ne doit pas être imputé comme une faute personnelle à Buecher, qui n'a fait ici que suivre les errements de l'école évolutionniste, mais il sied, après Grosse, d'attirer l'attention sur ce grave vice de méthode (8).

Puisqu'il avait distingué une série de peuplades caractérisées par une économie sommaire (EV 7, EH 5), il semblait logique de commencer par une étude approfondie de leur civilisation, de manière à reconnaître si possible les traits communs de leur organisation et de leur psychologie ; mais Buecher ne l'a pas fait et se contente de nous dire que c'eût été tracer « une ligne de démarcation arbitraire » et « réduire le champ de nos expériences. » (EV 8, EH 6). Il est permis de penser qu'il n'est pas moins arbitraire et qu'il est plus aventureux de limiter ses observations aux peuples qui vivent entre les tropiques (WN 10, EV 43-44), sous le frêle prétexte que c'est dans ces limites géographiques que s'est développée la race humaine (ibid.).

---

(8) E. Grosse, l'auteur célèbre de *Les Débuts de l'Art, Les Formes de la Famille et de l'Organisation Économique*, a écrit à ce sujet : « Er (Buecher) folgt damit freilich nur dem herrschenden Brauche der Ethnologie. Aber um so nachdruecklicher muss darauf hingewiesen werden, dass dieses Zusammenwerfen ganz verschiedener Typen in den nichts weniger als klar definierten Begriff der « Naturvoelker » eine der hauptsächlichsten Fehlerquellen fuer die Kulturforschung ist. » (EW 1028).

La restriction du champ d'observation aux peuplades très primitives des *niedere Jaeger* (EV 8, EH 10) pouvait, au contraire, être très opportune, car elle avait l'avantage de ne pas nous faire prendre pour des attitudes élémentaires celles qui, précisément, révèlent une altération de la simplicité primitive (9). Nous aurons souvent l'occasion au cours de cette étude de noter que la physionomie de la civilisation de ces tribus correspond mal à l'idée que se fait Buecher du primitif.

Quoi qu'il en soit de ce choix, comment Buecher va-t-il s'y prendre pour découvrir chez ces peuples ce qui manifeste le primitif ?

Deux procédés sont possibles : attribuer pour des motifs logiques, à de certains traits, un caractère prétendu primitif et les rechercher dans les peuples choisis, ou bien faire table rase de tout préjugé sur ce que nous étiquetons inférieur et supérieur en fait de civilisation, et voir si ces peuples offrent des similitudes de mœurs autorisant quelque généralisation. En d'autres termes, ayant une conception à priori de ce qui est primitif, on peut vérifier ou mieux, illustrer cette conception à l'aide d'exemples tirés de la multitude des observations ethnographiques, ou bien l'on peut établir une série de monographies scrupuleusement observées et rechercher avec prudence les inductions *provisoires* qu'autorise la comparaison des diverses civilisations décrites.

Que Buecher ait suivi tout naturellement la première voie, c'est ce dont il est impossible de douter, bien qu'il affecte un grand mépris pour les constructions artificielles des économistes classiques (EV 5, EH 3).

Comme les peuples dits primitifs ont derrière eux un long passé, celui de l'humanité, et que les tendances originelles ne se révèlent pas chez eux avec évidence, Buecher a employé pour les déterminer un procédé que l'on pourrait

---

(9) Comme par exemple la rigoureuse séparation des sexes, l'oppression de la femme, etc. qui trouvent des circonstances favorables dans un certain « progrès » de l'organisation économique, (cf. ch. VI).

appeler le procédé de la négation : il a nié dans le primitif ce qu'il considère comme l'apanage intellectuel et moral du civilisé (10). Il semble qu'en cela l'auteur ait eu pour but principal de s'écarter de la voie qu'il reproche d'avoir suivie aux économistes classiques, constructeurs de « robinsonades ». C'est une grave erreur, pense-t-il, que de prêter, comme on l'a fait, au primitif des sentiments de civilisé : non seulement il en est dépourvu, mais il est pourvu des sentiments contraires. Le tableau est facile à dresser, il suffit d'écrire dans la colonne de gauche les vertus supposées du civilisé et de placer en face, dans la colonne de droite, les tendances opposées :

|                  |                         |
|------------------|-------------------------|
| altruisme        | égoïsme (EV 15, EH 13), |
| douceur          | cruauté (ibid.),        |
| désintéressement | cupidité (ibid.),       |
| honnêteté        | vol (ibid.),            |
| travail          | paresse (ibid.),        |
| prévoyance       | imprévoyance (ibid.),   |
| reconnaissance   | ingratitude (ibid.).    |

Pratiquement, le procédé de Buecher est aussi arbitraire, moins logique, et aboutit à une construction plus artificielle que celle de l'*homo æconomicus* dont il se gausse (11).

(10) Naturellement Buecher ne prétend pas avoir agi ainsi, mais déclare avoir retrouvé les traits primitifs par induction (EV 5, EH 3). C'est un des buts de cet essai de prouver qu'il n'en est rien.

(11) Ce procédé inconscient dérive d'un préjugé encore très courant suivant lequel ce qui est estimé plus grossier doit être premier : l'homme « primitif » est par définition, féroce, lubrique, voleur, etc. Buecher n'a fait ici qu'appliquer les principes de l'évolutionnisme spencérien pénétré de la croyance au Progrès. Ces vues sont naturellement répudiées par les spécialistes de l'ethnologie, mais elles s'attardent encore souvent dans des ouvrages modernes de sociologie ou d'économie. Parfois ce préjugé s'exprime avec une naïveté vraiment comique comme dans le livre de Consentini, *La Sociologie Génétique* : « notre ancêtre, armé d'une hache ou d'une massue, attaquait les carnivores et défendait sa vie contre ses voisins. Son occupation était la chasse, qui lui donnait de féroces instincts sanguinaires... l'homme primitif... doué d'une intel-

Pourquoi, en effet, serait-il illégitime d'éclairer le passé par le présent ? La paléontologie devra-t-elle mépriser l'étude des formes vivantes ? Y aurait-il hiatus entre ce qui fut et ce qui est ? Buecher serait le dernier à admettre cette intervention de la mutation brusque, lui qui nous parle de la marche infiniment lente de la civilisation, de sa croissance à forme végétale (EV 30, EH 29). D'autre part, s'il y a développement continu, comment s'opère cette miraculeuse transmutation des contraires ? L'auteur ne le dit pas mais certains passages de son livre nous suggèrent que si une réponse était exigée, il se réfugierait ici dans l'argument un peu vague des « milliers d'années » requis pour cette métamorphose (EV 5, 25, EH 3, 24).

En fait, il est beaucoup plus difficile que ne le pense Buecher de déterminer quels traits sont primitifs et quels traits ne le sont point. Le plus souvent, dans des cas semblables, l'étude des civilisations particulières nous montre

ligence peu supérieure à celle des autres animaux, devait tirer de tous ses sentiments égoïstes les règles de sa conduite, et adapter cette dernière à son horrible milieu » (62, cf. 64). Cet état d'esprit se retrouve, sous une forme plus sobre, chez M. Charles Gide. Le savant professeur admet sans difficulté le postulat de la férocité primitive et pense que c'est grâce à l'agriculture et par « la substitution d'une alimentation en partie végétale à l'alimentation carnivore des âges précédents » que les mœurs humaines se sont adoucies (107) ; il ajoute qu'alors « les hommes n'ont plus offert à la divinité des sacrifices sanglants... ». L'agriculture ne paraît pas avoir eu l'influence que nous dit M. Gide sur les Papous et sur bien d'autres, et, pour les sacrifices, on remarquera que nulle part les sacrifices sanglants ne furent si en honneur que chez les Aztèques, peuple agricole. Au surplus, selon cette théorie, c'est la douceur qu'il faudrait placer au début, comme correspondant au stade innocent de la cueillette (cf. 103). Pratiquement, les recherches des ethnologues professionnels aboutissent à des conclusions moins truculentes : les tribus très primitives seraient relativement très pacifiques. Wheeler a établi que l'état normal des relations entre les tribus australiennes était la paix et non la guerre (AM 133, cf. SP 75, 146, Howitt 768, Spencer and Gillen 32). En ce qui concerne la préhistoire, il n'y a aucune raison pour que les conditions aient été différentes ; la fameuse formule du *struggle for life* n'explique rien, au contraire. Plus on se rapproche des origines, plus la vie réclame de paix. C'est, du moins en zoologie, l'opinion de M. E. Perrier.

que la logique est impuissante à révéler ce qui est historiquement premier, et non seulement la logique, mais encore l'observation ethnographique telle que la pratique Buecher (12). Quelle est par exemple l'arme la plus primitive, l'arc ou la massue ? La massue, parce que plus simple ? Mais, tous les peuples appartenant au type de civilisation matérielle le plus rudimentaire sont armés de l'arc et non de la massue (13). Bien mieux, il est avéré que certaines peuplades ont adopté la massue postérieurement à l'arc, qui est tombé chez elles au rang d'arme de sport (Polynésie). D'où il suit que l'on ne peut jamais préciser à l'avance quels traits ou institutions sont ou non primitifs et même qu'une induction menée à l'aventure ne nous y autorise pas davantage. Ces problèmes chronologiques ne peuvent d'abord être résolus, — s'ils le peuvent, — que par rapport à une civilisation donnée. Le critère de « grossièreté » est aussi peu scientifique que possible ; il est basé tout comme la méthode reprochée à l'économiste classique sur une conception propre au civilisé moderne. Ce n'est que parce que la civilisation occidentale reconnaît la monogamie comme seule forme de mariage que l'on a supposé longtemps qu'elle devait être inconnue du primitif, jusqu'au jour où l'on a reconnu que la monogamie était précisément la caractéristique sociale des peuplades que Buecher range parmi les plus primitives (EV 7, EH 5) (14).

Une preuve, au surplus, que Buecher ne cherche pas à établir son concept de primitif sur une induction complète

(12) C'est-à-dire sans s'efforcer de déterminer la place qu'occupe dans le développement général de la civilisation le type culturel où se rencontre un trait donné.

(13) Boschimans, Andamanais, Veddas, Sémangs, Botocudos, Fuégiens (SP 67 sq. VK 446 sq., Mortillet 152 sq.) Sur l'antiquité de l'arc voir VK 109 sq.

(14) Parfois la croyance dans ce critère s'affirme avec une naïveté qu'il est instructif de relever. C'est ainsi que Stein (*Die sociale Frage im Lichte der Philosophie*, 1897) refuse d'admettre que la propriété privée et la monogamie puissent être primitives parce que cela est prêter aux primitifs des sentiments trop complexes et trop raffinés ! (Cité par M. Bouglé, Ann. Soc., 1898, 166).

et qu'il ne retient pour son édifice que des matériaux triés, c'est que des traits signalés par lui comme propres aux non-civilisés ne sont pas reconnus comme faisant partie du vrai fonds primitif. En voici un exemple : la pratique du don, particulièrement du don d'hospitalité, est invoquée par Buecher dans l'argumentation destinée à prouver que les primitifs ignorent l'échange (WN 27 sq., EV 62 sq.). Or, qui ne voit que cette coutume pourrait apparaître à un esprit appliquant la même méthode que Buecher, mais dirigé par un préjugé contraire, comme le vestige d'un âge d'or où les hommes, loin d'être sauvagement égoïstes, trouvaient leur joie à partager leurs biens ? Nous ne voyons, en toute rigueur logique, aucune raison qui interdise cette conclusion.

D'ailleurs, le primitif reconstitué à l'aide de traits empruntés de droite et de gauche à l'ethnographie moderne ne semble pas à Buecher un point de départ assez reculé.

Pour toucher vraiment à cet état économique primordial que promet le chapitre premier, pour obtenir l'*Urzustand*, il ne suffit pas d'avoir dépouillé le sauvage de tout ce qu'il considère comme des acquêts psychologiques de la civilisation, il faut encore procéder à une dernière simplification en le frustrant de tout rudiment d'outillage, — armes, feu, — et l'on a enfin le primitif absolu, l'état économique originel (EV 26, EH 25).

Ici, le lecteur pointilleux remarquera que cet état primitif était annoncé comme économique (*wirtschaftlich*) et il se demandera ce qui peut bien subsister de *wirtschaftlich* dans l'effroyable indigence où se trouve réduit le malheureux primitif. L'épithète « pré-économique » eut été sans doute plus de saison (15).

Pour nous, nous refusons d'admettre que « l'hypothèse d'un état de nature où l'homme, non mieux armé que l'animal, doit lutter pour son existence » (EV 7-8, EH 5-6), soit « un postulat indispensable... à la sociologie et *notam-*

---

(15) Signalé par L. Wodon, 6-7.

ment à l'économie politique » (EH 6) (16). Nous croyons plus simple et plus rigoureux de nous borner à cette constatation : l'homme nous apparaît toujours et partout, dans l'histoire et dans la préhistoire, comme un être pratiquant une économie consciente, si rudimentaire soit-elle. Nous ne connaissons qu'un *homo faber*. Dès lors s'il a existé un être présentant avec l'homme des analogies somatiques, mais dépourvu de ce qui caractérise l'*homo œconomicus*, son anatomie et ses mœurs relèvent de la zoologie ; elles n'intéressent ni l'économiste ni l'historien de l'économie (17).

Comme toutes les études ethnologiques qui ne consistent pas en observations directes, le travail de Buecher comporte un certain nombre de citations ou de références qui témoignent de lectures considérables. Les ouvrages sur

---

(16) La phrase mise par nous en italique est absente de la dernière édition. L'auteur partagerait-il nos doutes sur le caractère indispensable du postulat en question ?

(17) Tout le monde ne pense pas ainsi : dans son livre *Les Origines Naturelles de la Propriété*, Petrucci, afin de commencer vraiment par le commencement, a pris le parti d'étudier la propriété chez les animaux et même chez les plantes. S. Cognetti de Martiis, dans ses *Forme primitive nelle evoluzione economica*, consacre son premier livre à *La funzione economica nelle vita animale*. On se demande pourquoi Buecher n'a pas fait de même, car il semble admettre que l'activité économique proprement dite se rencontre chez les animaux : « Tous les économistes considèrent les actions économiques comme des actions raisonnées », écrit-il, « réclamant l'exercice des fonctions intellectuelles supérieures et afin d'en expliquer la genèse et le développement, ils ont imaginé une sorte de psychologie économique. L'activité économique est pour eux un caractère distinctif de l'homme ; ils ne semblent pas s'être demandé si, peut-être, les animaux ne connaîtraient pas cette activité » (EV 4, EH 2). A quoi il faut répondre que les dits économistes s'étant avisés après Descartes que « la perfection que l'on remarque dans certaines actions des animaux » ne suggère ni la raison ni le libre-arbitre, ont bonnement conclu qu'ils pouvaient sans abus les omettre. Si l'on considère leurs critères comme insuffisants, on ne voit pas pourquoi l'organisation économique du castor serait négligée au profit de celle du Boschimán, moins propre et moins industriels. Buecher, en fin de compte, n'ayant pas suivi l'exemple des auteurs cités plus haut, ne faut-il pas penser qu'il partage le préjugé des économistes dont il sourit ?

lesquels il s'appuie peuvent se diviser en deux groupes : les compilations synthétiques et les monographies directes. Or, parmi les premières, il en est auxquelles il n'est plus permis d'accorder beaucoup de crédit, si l'on admet, comme il le faut bien, que le préjugé évolutionniste doit être banni de la sociologie. Au nombre de ces travaux, — lesquels n'apportent pas aux thèses de Buecher la moindre confirmation, puisqu'ils sont composés d'après la même méthode, dans le but de justifier les mêmes conceptions, — il faut mentionner au premier rang ceux de H. Spencer, (EV 14 n. 13, 21 n. 34, EH 12 n. 1, 20 n. 7) et de Lubbock (EV 14 n. 15, 15 n. 17, 18 n. 21, EH 13 n. 2, 14 n. 2, 16 n. 2) dont les œuvres s'inspirent de l'évolutionnisme le plus orthodoxe (18). Il est permis de s'étonner que dans les dernières éditions de EV Buecher n'ait pas éprouvé le besoin d'éliminer toute mention d'un auteur aussi déprécié en ethnologie que H. Spencer (19). Quant à Lubbock, ne le trouve-t-on pas mêlé par Buecher à ces écrivains dont l'évolutionnisme avait un peu troublé le sens, « denen die Entwicklungstheorie zu Kopfe gestiegen war » (EV 5, EH 3) ? Les ouvrages de ces auteurs n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité, pour montrer ce que furent les procédés de l'ethnologie à ses débuts et aucun savant scrupuleux ne se permet d'en invoquer les conclusions. Ce qui semble surprenant, c'est que Buecher, en l'espace de près de quarante ans (20), ait pu assister impassible

(18) Sans parler de ceux de O. Peschel, de Lippert, de Andree, plus ou moins teintés du même esprit.

(19) Il est avéré que cet auteur recueillait de toutes mains les matériaux de l'édifice qu'il construisait sur un plan préalablement arrêté. Voir dans EC 22 une description piquante de sa méthode de travail et des recherches qu'il faisait faire dans les bibliothèques pour illustrer ses théories. De ses *Principles of Sociology*, notamment, invoqués par Buecher (EV 14), le Professeur Goldenweiser écrit que cet ouvrage « se signale à la fois par la subtilité de l'argumentation et l'absence totale d'esprit critique dans l'utilisation de la méthode comparative » (EC 416-417). Le jugement de M. Lévy Bruhl n'est pas moins sévère : « Ses généralisations paraissent hâtives, ambitieuses et peu fondées » (A 18). Cf. Appendice.

(20) On peut dire que les bases de sa théorie étaient posées dès 1885 (EV préf. V).

aux progrès d'une science dont les données se modifiaient sous ses regards et grâce aux efforts mêmes de ses compatriotes (21). Son attitude ressemble à s'y méprendre à celle du fameux abbé Vertot quand celui-ci eut mis le point final à son histoire du siège de Malte (22).

Nous terminerons ces remarques sur la méthode de Buecher en notant quelques contradictions, qui apparaissent çà et là dans son appréciation de la psychologie primitive et qui trouvent leur origine dans ses procédés d'observation. C'est à ce titre que nous les signalons ici et non en tant qu'elles infirment tels ou tels points de fait.

Par exemple :

Le primitif qu'on nous dit (EV 20, EH 19) incurablement paresseux, on le montre (ibid. 21) passionnément attaché à la hache de pierre « qu'il a travaillée avec une peine infinie pendant toute une année peut-être », et l'on nous vante (WN 14, EV 48) « l'application assidue » (der emsige Fleiss) que met la Négresse d'Afrique à cultiver son lopin de terre. La morne indifférence du sauvage aux beautés de la nature, sa stupidité, sa paresse de conception (EV 13, EH 12) expliquent mal la fidélité de ses reproductions artistiques (ibid. 28). L'imprévoyance est-elle bien

---

(21) Nous faisons allusion aux travaux de Frobenius, Ankermann, W. Schmidt et surtout de Graebner dont le livre *Die Methode der Ethnologie* paru en 1911 pose les principes d'une méthode strictement historique en ethnologie. Cet ouvrage a son équivalent en Amérique dans le livre de E. Sapir, *Time Perspective in Aboriginal American Culture, a study in method*. Qu'ils se reconnaissent ou non membres de l'école historico-culturelle, un nombre sans cesse croissant de savants anglais et américains se rallient à l'essentiel de cette méthode, dont les procédés, les aspirations et la compétence ont été exposés avec clarté et modération par le P. H. Pinard de la Boullaye (A. 395 sq., B 67 sq.).

(22) On a même accusé Buecher de n'avoir pas utilisé certains textes avec l'exactitude voulue (Wodon 25). Ce reproche ne nous paraît pas fondé parce que la phrase omise par Buecher dans sa citation ne s'oppose pas comme le dit Wodon à sa théorie sur l'origine de la division sexuelle du travail chez les primitifs. Buecher ne nie pas que cette division dépende de circonstances naturelles. Nous reviendrons sur ce point au chapitre VI (n. 26).

une « infirmité » (23) du primitif (EV 18, EH 17), si le nomadisme (EV 9, EH 7), le climat (WN 15, EV 48), les menaces de pillage (EV 79, WN 44) interdisent tout développement de la qualité contraire ? Comment, encore, concilier cet égoïsme foncier (ein grenzenloser naiver Egoismus) (EV 15, 41, EH 13, WN 8) avec la pratique du don d'hospitalité décrite ailleurs (WN 27, EV 62-63) ou encore avec cette citation où se révèle la solidarité d'une peuplade aussi arriérée que les Bororos du Brésil (EH 23) ? (24). Comment admettre la transmission continue de la technique entre les membres de chaque sexe (EV 272-273, EH 222), alors qu'il semble impossible, pour le primitif, de « rassembler des expériences et de transmettre des connaissances » (EV 22, EH 21) ? Comment accorder enfin ce que nous savons de ces peuples qui, « ne voyant pas au-delà du moment présent » (EV 22, EH 20), ne peuvent « avoir des idées sur la valeur des choses » (ibid.), avec la notion très rationnelle et subtile de la valeur dont on nous donne ensuite un exemple (WN 34, EV 69) ? (25).

Nous n'allongerons pas davantage cette liste qu'il sera facile de compléter mentalement à la lecture de cet essai. L'énumération pourrait se poursuivre presque indéfiniment, tant l'œuvre de Buecher abonde en contradictions de ce genre. Il ne faut pas s'en étonner. Elles ne tiennent pas à un flottement dans l'esprit, mais sont attachées à la méthode qui a groupé sous la rubrique *Naturvoelker* les types de civilisations les plus variées (26) ; elles dérivent enfin de la psychologie du primitif, qu'il est malaisé même à une rude logique de réduire au même dénominateur (27).

Nous avons dû signaler précédemment que Buecher n'avait jamais senti la nécessité de corriger ses vues ou de

(23) EV porte simplement « Merkmal » (caractéristique).

(24) Ne figure plus dans la dernière édition.

(25) La citation de WN, n. 2, où l'on montre comment les monnaies locales africaines baissent de valeur proportionnellement à l'éloignement du territoire où elles ont cours, manque dans EV.

(26) Cf. n. 8, de ce chapitre.

(27) L'expression est de Buecher (EV 38, EH 40).

compléter sa documentation sur le problème de l'activité économique primitive. Le premier chapitre de *Die Entstehung* (à part de très négligeables modifications de détail) est resté en 1922 ce qu'il était en 1893. La lecture des dernières pages de ce chapitre nous donne la clef de ce qui pourrait passer à tort pour de la négligence : on y voit que Buecher n'a jamais eu aucun doute sur la légitimité et l'efficacité souveraine de sa méthode (EV 38, EH 40-41). C'est encore cette vigoureuse confiance qui explique le mépris olympien que l'auteur oppose à toute critique : « Der oeffters mir sehr nahe gelegten Versuchung zur Kritik oder Abwehr habe ich widerstanden », écrit-il dans sa préface (EV VI) (28).

Cette tactique pourrait être admirée chez un polémiste. Ne craint-on pas, chez un économiste et un historien, qu'un attachement si fidèle à ses propres idées ne révèle un amour trop modéré de la science pure ?

---

(28) Cf. EV 38 n. 77, les quelques lignes méprisantes qui sont sensées écarter les critiques de Wodon, lesquelles méritaient une réfutation en règle.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME

---

### Égoïsme primitif

L'égoïsme, premier moteur de l'activité économique. — La recherche individuelle de la nourriture, stade primitif de l'organisation économique. — Prétendus vestiges de cet état originel chez les primitifs actuels. — L'enseignement des faits : recherche et consommation des aliments chez quelques peuplades de civilisation très rudimentaire : Senoi, Veddas, Andamanais, Yagans, Australiens. — Existence générale de prescriptions d'assistance alimentaire. — Traitement des vieillards, infirmes et malades, chez les Négritos, les Boschimans et les Australiens. — Solidarité consciente, — *insculquée*, — et non instinctive, des membres des sociétés primitives.

Au rebours de certains sociologues pour qui l'individu conçu hors du groupe n'est qu'une abstraction sans consistance, et qui conçoivent la conscience individuelle comme immergée dans celle du clan, Buecher se la représente comme dominée par un vigoureux sentiment du moi. Il insiste avec force sur cet égoïsme initial qui réduisit pendant des millénaires toute l'organisation économique de l'humanité à cette simple démarche : la recherche individuelle de la nourriture (EV 27, 30, 38, EH 26, 30, 40). Sans doute, cet instinct originel s'est insensiblement transmué en une tendance moins brutale, mais il reste possible d'en retrouver l'empreinte dans la vie économique et sociale des *Naturvoelker* ; il en persiste des traces, notamment, dans la consommation immédiate et personnelle des aliments (EV 10,

EH 9) (1), dans l'attribution à chaque sexe d'une nourriture spéciale, consommée à part (EV et EH 32 sq.), dans l'absence d'attachement du sauvage pour ses semblables (EV 14, EH 14) (2), dans sa cruauté à l'égard des enfants et des vieillards (EV 15, 16, EH 14, 16).

Naturellement, ce stade pré-économique a disparu : l'historien ne l'a pas rencontré au cours de ses recherches, mais on sait que le philosophe le postule. Pourtant, il s'avoue incapable de nous expliquer par quel mystère la période économique a succédé au néant qui la précède. Le court passage où la difficulté est abordée (EV 27, EH 26) ne peut passer même pour une tentative d'éclaircissement : « Le point critique », nous dit-on, « doit se placer au moment où à la simple appropriation des biens naturels en vue d'une jouissance immédiate s'est substituée une production organisée en vue de l'avenir, où le travail, en tant qu'emploi conscient de force physique, s'est substitué à l'activité instinctive des organes. » Cela revient à dire, si nous comprenons bien, que l'homme est devenu homme, *animal rationale*, au moment où il a cessé d'être animal tout court. C'est peu satisfaisant.

Mais il ne sied pas d'insister outre mesure sur ce point. Le stade de la recherche individuelle de la nourriture, pivot de la doctrine de Buecher (EV 38, EH 40), est un postulat de la méthode analysée précédemment, et nous n'avons, ayant critiqué cette méthode, qu'à en confronter les résultats avec les faits.

Nous nous bornerons à examiner dans ce chapitre si la recherche et la consommation des aliments chez les primitifs suggèrent tant soit peu l'existence passée de la phase imaginée par Buecher. Nous verrons si, même en limitant notre observation aux peuples de civilisation très rudimentaire, à ceux que Buecher lui-même a classés parmi les plus arriérés (EV 7, EH 5), chez qui, selon lui, on ne trouve aucune trace d'organisation domestique,

---

(1) « Jedes Individuum verzehrt sofort was er findet ».

(2) « Der Wilde denkt nur an sich ».

(EV 10, EH 9) (3) nous découvrirons les vestiges, si effacés qu'ils soient, de cette recherche individuelle de la nourriture.

Voici quelques faits :

Les Sènoï de Malacca, les Veddas, les Andamanais, les Yagans, qu'ils chassent seuls, en famille ou en groupe, ont une consommation familiale (4). Parmi les tribus australiennes du sud-est, la répartition des aliments est réglée par un code minutieux, prescrivant quelles parties de l'animal peuvent être consommées par le chasseur et quelles parties doivent être données à des membres déterminés de sa famille (5). Ces règles sont si impératives qu'on a pu dire que ces peuplades vivaient sous un régime de communisme alimentaire (6). Parfois ces prescriptions exigent de l'individu une véritable abnégation, comme lorsque certaines pièces de gibier, *particulièrement appréciées*, doivent être remises en totalité aux beaux parents du chasseur (7).

D'une manière générale, on peut dire que la consommation individuelle ou extra-familiale n'existe pas, dans les sociétés inférieures (8). Et l'on peut ajouter que *partout*,

---

(3) « Eine gemeinsame Haushaltung gibt es ebensowenig als ein Haus ».

(4) VK 403-404, 410 ; PS 63. — Nous employons le présent, ici et ailleurs, d'une manière générale, dans nos allusions aux mœurs des peuplades primitives. Souvent ce présent est purement conventionnel. Certaines tribus sont en voie d'extinction et leur organisation plus ou moins altérée par la civilisation européenne.

(5) Howitt, 756 sq., (Food Rules).

(6) Howitt 756. Nous reviendrons sur cette question au chapitre quatrième.

(7) Howitt 758. — Il arrive que des animaux déterminés doivent être mangés uniquement par les mâles adultes, mais cette consommation a un caractère rituel et exceptionnel et, dans tous les cas, ne confirme pas la thèse individualiste de Buecher.

(8) Les exemples fournis par Buecher (EV et EH 32 sq.) sont tirés de civilisations agricoles (Bororos, Polynésiens, Nègres africains) et par conséquent économiquement supérieures à celles que nous citons. La séparation rigide des sexes au point de vue de la production et de la consommation dérive fréquemment d'une organisation sociale extrê-

parmi des tribus réduites à la vie économique la plus humble, existent des prescriptions d'assistance alimentaire qui nous éloignent fort de cet égoïsme féroce, « conséquence d'une existence vagabonde » (EV 15, EH 13). Bien qu'ils soient astreints à ce genre d'existence, ni les peuples cités plus haut, ni les Négritos (9) ni même les Boschimans (10) ne négligent, — et encore, bien moins ne massacrent, — comme le dit Buecher (EV 16, EH 15), vieillards, infirmes ou malades, mais les soignent avec dévouement. Chez les Wurunjerrri (sud-est australien), c'est une règle que la nourriture doit être partagée, mais particulièrement entre les vieillards et les enfants, rapporte Howitt (11). Dans plusieurs tribus, les vieillards et les malades sont portés sur des brancards. Le même auteur a vu chez les Dalebura une infirme de naissance que les membres de la tribu transportèrent ainsi à tour de rôle toute sa vie (60 ans) (12). On a même vu l'assistance alimentaire s'étendre, dans les plus dures circonstances, à des étrangers, pour ne pas dire à des envahisseurs (13). Détail plaisant, les indigènes attribuent aux blancs l'égoïsme que leur prête Buecher. C'est la fréquentation des Européens, disent les anciens de la tribu des Kurnai, qui a détruit chez leurs jeunes gens, les vertus des ancêtres et en particulier la générosité. Les

---

mement compliquée (PS 263). Buecher, lui-même, citant l'exemple des Wanyamwézi (EV 34 n. 66, EH 35), signale que cette tribu « est loin d'appartenir à un type de civilisation rudimentaire ». On saisit ici sur le vif le procédé que nous avons critiqué au chapitre de la méthode: une peuplade n'est pas choisie comme primitive, mais parce qu'elle offre un exemple d'institution présumée primitive. Est-il possible de dire ici que l'on procède par induction (EV 5, EH 3) ?

(9) SP 142 sq., VK 185 sq., AM 131.

(10) Quand ceux-ci, dans leurs migrations, sont contraints d'abandonner des éclopés, ils leur construisent un « kraal », leur allument du feu et les pourvoient, autant qu'ils le peuvent, de provisions (SP 144).

(11) 766. Cf. Spencer et Gillen 32. (Cf. chap. III du présent ouvrage, p. 24).

(12) Ibid.

(13) Exploration R. Christison, Howitt 768.

enseignements et les rites de l'initiation devaient contrebalancer cette influence pernicieuse (14).

On doit ajouter que cette solidarité n'apparaît pas comme instinctive ou « mécanique » (15), mais consciente, délibérée, et que les prescriptions y relatives sont matière de tradition et parfois d'enseignement formel (16). Dans une des peuplades économiquement les plus misérables de la terre, les Yagans (Terre de Feu), — réduits aujourd'hui à une poignée d'individus, — celui qui découvre des *amaim* mûrs (sorte de myrtilles), ne peut y toucher avant d'avoir fait part aux autres de sa découverte. Un jour, dit la légende, une femme Yagan désobéit à cette prescription : elle trouva des *amaim* et en mangea sans le dire à personne. Quand elle revint, le jour suivant, il n'y avait plus de baies. Vatauineuva, l'Être Suprême, les avait fait disparaître, car il n'admet pas chez les Yagans ces retours au stade de l'individuelle *Nahrungssuche* (17). Si l'on rapproche de tels

---

(14) Howitt 626. Cf. dans Spencer et Gillen, 265, la description d'une cérémonie destinée à développer la tempérance et par là à faciliter la pratique de l'altruisme.

(15) C'est, d'après M. Durkheim, la seule espèce de solidarité régnant dans les sociétés « inférieures » (A ch. II). C'est une cohésion sociale qui naîtrait des ressemblances entre les membres du groupe, d'une certaine conformité de toutes les consciences particulières à un type commun qui n'est autre que le type psychique de la Société » (A 112). C'est sur la division du travail que compte l'auteur pour remplir dans les sociétés « supérieures » le rôle de la conscience commune (A 188). A. Smith a très bien vu la solidarité économique créée par la division du travail, mais il s'est gardé d'affirmer qu'elle engendre un sentiment de solidarité morale.

(16) VK 187, Howitt 300, 316, 638. — Un des rites de l'initiation, chez les Kurnai était destiné à « expulser » des jeunes initiés la gloutonnerie qui les porterait à ne pas partager ce qu'ils ont. Voici comment ce rite est décrit par Howitt : « Le chef se pencha sur le premier enfant, et marmottant quelques mots que je ne pus saisir, il lui pétrit le ventre. Il fit de même pour chaque initié. Cela est destiné dans l'esprit des Kurnai à chasser la gloutonnerie ». (626).

(17) Buecher lui-même a noté d'après Lippert (EV 10 n. 10, EH 9 n. 1) « l'usage chez quelques races inférieures d'annoncer à grands cris la nourriture découverte ». Cette coutume ne lui suggère qu'une comparaison avec les mœurs du coq, et il s'en sert pour consolider sa conception

traits de mœurs, — qui n'ont rien d'exceptionnel, — des affirmations réitérées de Buecher sur l'égoïsme du sauvage (18), on ne peut s'empêcher de penser que seul un inconscient parti-pris a pu masquer aux regards de ce savant une vérité aussi manifeste (19).

Historiquement, le stade imaginé par Buecher est un mythe. Logiquement, et de son point de vue évolutionniste, c'est une hypothèse superflue, puisque les manifestations de solidarité abondent dans le règne animal.

du primitif imprévoyant : « ... Es ist dazu zu bemerken dass manche Tiere (z. B. unsere Haushahn) denselben Brauch haben. Jedenfalls betont auch er, dass an Sammeln von Vorraeten niemand denkt ».

(18) Parmi ces affirmations, rappelons simplement celle-ci : « und da die erbeutete Speise in der Regel sofort verschlungen wird und kein Individuum auf das andere Ruecksicht nimmt... » (WN 11, EV 45).

(19) Ces faits montrent encore que ce n'est pas l'augmentation des besoins qui accroît, comme le pense M. Gide, le *sentiment* de la solidarité, (I, 50). La complication de l'organisation économique augmente l'*interdépendance*, ce qui est bien différent, — et, moralement, tout à fait négligeable, — car il ne s'agit pas d'une relation *sentie*. M. Durkheim a fait beaucoup pour répandre cette erreur ; (cf. A 249-250).

---

## CHAPITRE TROISIÈME

---

### Structure Sociale

Prétendu état social des *Niedere Jaeger*. — La famille, substrat de l'économie primitive. — La famille monogamique primitive : caractère juridique et social de cette institution. — Indissolubilité du mariage dans certaines peuplades. — Divorce et protection de l'enfant. — Influence du rôle économique de la femme sur son statut social ; erreur de Buecher. — L'amour conjugal est-il absent chez les primitifs ? — L'enfant dans la famille primitive. — L'amour maternel et l'amour paternel sont-ils des produits de la civilisation ? — L'infanticide. — Absence ou rareté de cette pratique parmi les peuplades de civilisation très rudimentaire. — Valeur psychologique exacte de cette coutume, là où elle existe. — Simplification induite d'un problème culturel complexe. — Relations des parents primitifs avec leurs enfants : les constatations du professeur Steinmetz ; son erreur. — L'adoption chez les primitifs ; portée véritable de cette institution. — Conclusion sur l'organisation sociale des primitifs : l'individualisme de Buecher et le clanisme durkheimien sont également éloignés du vrai. — Un exemple d'organisation embryonnaire non clanique : les Andamanais. — Stabilité relative des groupes primitifs : il n'y a pas normalement de peuples errants ; le nomadisme organisé. — L'attachement au territoire ; exagérations de M. Lévy Bruhl.

Buecher n'accorde pas aux peuples les plus primitifs une organisation sociale proprement dite ; « Les peuples les moins avancés que nous puissions observer », écrit-il, (EV 9, EH 7) « montrent une absence presque complète de groupements sociaux organisés. Ils errent par petites bandes, semblables à des troupes d'animaux en quête de nourriture ».

Ce que nous avons vu précédemment nous autorise à suspecter provisoirement l'exactitude rigoureuse de cette description. Sans être sorti du stade des *Niedere Jaeger*, sans avoir empiété sur le territoire des *Naturvoelker* « avancés » (EV 12, EH 11), dont Buecher fait un si large emploi pour ses démonstrations (1), nous sommes entrés en possession d'une réalité historique solide : c'est à savoir que chez les peuples économiquement les plus arriérés la famille apparaît comme l'unité économique normale. Nous avons vu que la consommation, lorsqu'elle n'est pas familiale, n'est jamais juridiquement individuelle, que la séparation des sexes appartient à des types de civilisation relativement complexes, enfin, que des traditions précises établissent dans ces sociétés rudimentaires comme un embryon d'assistance publique. L'expression n'a rien d'exagéré, c'est à peu près celle d'observateurs qui ont vécu en contact étroit et prolongé avec les tribus du centre australien : « C'est le devoir de chacun », lit-on dans Spencer et Gillen (2), « de nourrir certains vieillards, et tous le font avec entrain et bonne grâce. De cette manière et suivant les besoins et les conditions du groupe, ces sauvages ont réglé depuis longtemps la question des retraites pour la vieillesse... ».

Nous apprendrons dans ce chapitre que cette humble organisation économique s'appuie sur une structure sociale définie et d'une valeur éthique que ne laisseraient guère soupçonner les descriptions pittoresques de Buecher (EV 9 sq., EH 7 sq.).

Celui-ci a passé très près, semble-t-il, de la vérité, lorsqu'il a fait allusion à la constitution de la famille, mais il ne s'y est pas attardé : ayant constaté que « les rapports de l'homme et de la femme, loin d'être un simple accou-

---

(1) « Alle Wirtschaft der *fortgeschrittenen* Naturvoelker... ». C'est grâce à cette distinction très floue entre « peuples de nature » arriérés et « peuples de nature » plus avancés que Buecher arrive à se procurer une collection de traits ethnographiques assez riche pour former son concept de primitif.

(2) 32.

plement, vont jusqu'à constituer une communauté qui dure la vie entière » (EV 11, EH 10), n'aurait-il pas dû s'attacher davantage à l'étude d'un phénomène aussi étrange et en désaccord si flagrant avec sa conception générale de la vie primitive ? Une enquête plus approfondie dans la direction qu'il indiquait eût été pourtant bien fructueuse et pouvait l'amener à réformer radicalement ses vues sur l'organisation de ces peuplades.

Il est nécessaire, pour notre dessein, de ne pas le suivre dans cette abstention, et de préciser dans quelle mesure l'union du primitif s'éloigne du « simple accouplement ».

Ce fut, pour le psychologue allemand W. Wundt, une surprise violente et comme un désarroi, lorsqu'après avoir parcouru la vaste documentation ethnographique d'où il tira la matière de sa *Voelkerpsychologie*, cette vérité, aujourd'hui banale, s'imposa à son esprit : la famille primitive est monogamique (3). La stupéfaction de Wundt avait une cause très simple, c'est qu'il avait cru fermement, en raison de son caractère pseudo-logique (4), à la thèse de Bachofen et de Morgan, longtemps classique, de la promiscuité sexuelle primitive (5). Il en était resté à la conception de Lucrèce : « Et Venus in Silvis... ».

Aujourd'hui, l'organisation familiale monogamique du primitif est un lieu commun de l'ethnologie. Il nous faut pourtant y insister et apporter quelques précisions sur les modalités qui la caractérisent, car elles sont de nature à jeter une vive lumière sur l'erreur de Buecher et notamment sur sa comparaison des groupements de *Niedere Jaeger* à des hordes errantes (« aehnlich den Rudeln der Tiere, schweifen sie... » EV 9).

---

(3) Voici en quels termes il a exprimé sa surprise : « Es gibt kaum eine Entdeckung im Gebiet der menschlichen Entwicklungsgeschichte, die so ueberraschend und so ueberzeugungend zugleich bisher weit verbreitete Meinungen zerstoert hat, wie die Feststellung der Monogamie des primitiven Menschen » (203).

(4) Cf. ch. I, n. 11.

(5) Sur ce système qui n'a plus qu'un intérêt rétrospectif, on peut lire PS, en particulier 54 sq.; cf Rivers, 85-86, 96.

Non seulement, donc, il est avéré que des tribus d'une culture matérielle aussi précaire que les Andamanais, les Sémangs, les Sènoï, les Veddas, certains Australiens du S. E. sont monogames (6), mais on remarque que chez plusieurs d'entre elles, le mariage est juridiquement indissoluble ; c'est le cas notamment pour les Veddas, la plupart des Négritos des Philippines et quelques autres qui n'admettent point le divorce (7). Chez les Andamanais, la séparation est admise, mais cette tolérance disparaît après la naissance du premier enfant (8) et le même souci d'assurer à l'enfant protection suffisante impose le mariage de la jeune fille avec son amant en cas de grossesse (9).

Cette famille monogamique primitive, on le voit par ces quelques détails, ne se forme ni ne se maintient sous la poussée d'un vague instinct et ne peut être honnêtement comparée, comme on l'a tenté, avec la monogamie animale. Le mariage est, chez ces peuplades, une institution indéniablement juridique : les conditions et les préliminaires de l'union, le protocole de la demande en mariage, des fiançailles et du mariage (10), sa dissolution, lorsqu'elle est admise, tout cela est réglé par des coutumes définies et de caractère social (11).

(6) SP 165 sq. VK 161 sq. ; cf. en français le livre de Gemelli reprenant la documentation de VK et SP.

(7) VK 163, Hermant 31.

(8) SP 162.

(9) SP 156-157. Il est fréquent que la présence de l'enfant supprime la possibilité du divorce : c'est le cas pour les Esquimaux, les Tchouktsches, les Indiens Crow d'Amérique du Nord (PS 66) : « The presence or absence of children », constate Lowie (ibid.), « though sometimes disregarded, usually exerts a profound influence on the stability of marriage ». De même, c'est la naissance d'un enfant qui légitimait chez les Australiens le mariage contracté à l'encontre des coutumes de la tribu (Howitt, *Marriage Rules*, passim). On souhaiterait que notre législation s'inspirât de ces coutumes sauvages.

(10) Une union contractée sans les formalités voulues est, chez les Andamanais, regardée avec mépris, SP 158. Dans certaines tribus australiennes l'enfant né d'une union irrégulière était un paria, il n'avait point de totem (Howitt 224).

(11) SP passim. Il est fréquent que le prétendant doive prouver qu'il

On ne peut pas dire davantage que l'union monogamique soit une création économique. Lorsque Buecher prétend que le rôle de la femme dans la production a transformé progressivement l'accouplement grossier des premiers âges (der rohe Paarungsverhaeltniss der Urzeit, (EV 273, EH 223) en une communauté de vie (Lebensgemeinschaft), et que c'est par l'importance de ses fonctions économiques que « la femme finit par acquérir égalité de droits avec l'homme » (ibid.), il ne tire pas cette conclusion des données de l'ethnologie, puisque cette communauté apparaît plus particulièrement étroite dans les sociétés économiquement très inférieures et que, d'autre part, on trouve des peuplades où le rôle économique important de la femme n'a valu à celle-ci que la situation d'une esclave. Un exemple frappant de ce fait est fourni par les Bantous et les Boschimans. Selon Fritsch, la femme a une situation bien moins favorable chez les premiers, — où tout le fardeau économique pèse sur ses épaules, — que chez les seconds, où la part du travail est sensiblement égale pour l'un et l'autre sexe (12). Les conditions matérielles de l'existence peuvent sans doute modifier la situation de la femme, mais n'engendrent pas l'amour, lequel, quoiqu'en pense Buecher, est à la base de l'union conjugale de l'ordre le plus primitif et existe en dehors de tout échange de services. C'est au contraire, vraisemblablement, l'importance du rôle économique de la femme qui a donné à celle-ci une

---

est assez fort et agile pour entretenir et défendre son ménage (Hermant 29). Le rapt symbolique appartient à ce type d'épreuve (PS 22). — Dans le même ordre d'idées, il sied d'observer que certaines coutumes d'apparence tyrannique doivent être considérées comme favorables à la femme. Par exemple, dans le lévirat, le fait que la femme est héritée par le frère de son mari décédé est une mesure de protection en sa faveur (PS 31). Chez les Gournitch-mara (Australie), le but de la coutume apparaît avec évidence : le frère n'est obligé au mariage que si la veuve a des enfants (Howitt 250). Comme le remarque Lowie, « la femme n'est pas revendiquée comme un privilège, elle est héritée comme une obligation » (PS 31).

(12) SP 175.

valeur marchande et a fait perdre au mariage dans certaines sociétés son caractère désintéressé (13).

(13) Sur la question de l'amour conjugal chez les primitifs les observations sont parfois si variables qu'il est impossible de tirer des conclusions générales. Hermant cite une douzaine d'auteurs qui ont été frappés de la tyrannie dont l'australienne est victime et une autre douzaine qui insistent sur la douceur avec laquelle elle est traitée (150-151). La clef de cette contradiction est simplement à chercher dans les mœurs *humaines* et non *primitives*. Pourtant, Hermant croit pouvoir conclure que « dans l'ensemble on constate une certaine affection conjugale, tant du mari envers la femme que de la femme à l'égard du mari ». Cf. Howitt 766, Spencer et Gillen 32, VK, 164 sq. Chez les Andamanais, les Négrilles africains, les Veddas, les Karaya (Brésil), la situation de la femme est favorable et elle semble exercer parfois dans le ménage une influence considérable (VK 164 sq.). On cite souvent le fait rapporté par Eyre qu'un Australien, quand on lui demandait pour quelle raison il se mariait répondait généralement : « pour que ma femme aille chercher l'eau, le bois, et porte mes affaires ». La moindre connaissance des mœurs de ces peuplades donne à penser que les indigènes qui ont documenté Eyre sur l'origine de leur instinct matrimonial avaient un sens plus vif de l'humour que l'Anglais qui les interrogeait. Les Australiens comme tous les peuples du monde peuvent apprécier leur — ou leurs — femme pour les services qu'elle rend ; ce n'est pas généralement l'appât de ces services qui les pousse d'abord à se marier. Chez eux, comme ailleurs, on trouve des mariages de raison, mais on trouve aussi des mariages d'amour. Les premiers sont ceux qu'imposent les parents en conformité avec les coutumes tribales. Or, il arrive souvent que les intéressés fassent leurs affaires directement d'une manière moins légale ; c'est-à-dire par enlèvement. Ce genre d'union peut ensuite être officiellement reconnu, — généralement après la naissance d'un enfant (Howitt, marriage Rules, passim), — mais est de nature à entraîner pour les fugitifs de graves dangers. Si le jeune Australien n'avait recherché dans le mariage que l'utilité économique, croit-on qu'il aurait attaché tant d'importance à l'individualité de sa future auxiliaire, et qu'il aurait risqué sa vie pour obtenir celle de son choix ? (Nous faisons allusion ici aux enlèvements proprement dits et non aux rapt symboliques admis par la coutume). — Chez les Sémangs, lit-on, dans une étude récente : « un amour véritable et réciproque règne entre les époux, amour qui aime à se manifester non seulement par des paroles, mais encore par de multiples prévenances ». Un jeune Sémang à qui l'on demandait où il irait chercher une seconde femme, si sa compagne actuelle venait à mourir répondit : « Si elle mourait, quand bien même une autre femme me demanderait, je refuserais, car jamais il ne me serait possible d'oublier Bunga ». (Schebesta, 210-211). Ces détails feront sourire quelques lecteurs. Ils seraient en

Nous avons noté précédemment que les Andamanais tenaient compte de la naissance d'un enfant pour refuser le droit au divorce. Une telle coutume ne manquera pas de sembler étrange à celui qui a lu avec confiance les pages consacrées par Buecher aux sentiments des parents pour les enfants dans les peuplades inférieures. Il affirme en effet que ce « lien naturel est fort lâche » (EV 15, EH 16), et, qu'en dépit des efforts de certains ethnographes pour prouver que « l'amour maternel se rencontre à tous les degrés de civilisation », il nous faut reconnaître, « tout pénible que ce soit », (Es faellt uns in der That schwer), que « le sentiment qui unit parents et enfants est un produit de la civilisation et qu'on ne le rencontre pas en général chez les peuples inférieurs où la préoccupation prédominante de l'individu est la conservation de l'être » (EV 16, EH 14-15) (14).

Faut-il s'étonner, après cela, de trouver chez presque tous ces *Naturvoelker* la coutume de l'infanticide (EV 15, EH 14), à laquelle on peut attribuer « l'accroissement extraordinairement lent des races arriérées » ? (ibid.) (15).

Avant de décider si Buecher est justifié à refuser aux primitifs « un sentiment que nous voyons se manifester de façon si touchante chez mainte espèce d'animaux »

---

effet naïfs et superflus si certains sociologues ne s'étaient acharnés à détruire les données du bon sens. Pour Buecher, il ne saurait être question d'amour chez des primitifs authentiques (EV 18, EH 16) : « Der Geschlechtliche Verkehr konnte kein solches Bindemittel werden ; ihm fehlte voellig, was wir Liebe nennen ». C'est trancher la question avec autorité mais de manière un peu sommaire.

(14) Pourtant quelques pages auparavant l'auteur nous montre la mère primitive remplissant son rôle à l'égard de l'enfant avec toute l'assiduité voulue : le traînant sur son dos, lui mâchant la nourriture, (EV 11, EH 10) après l'avoir allaité fort longtemps (EV 15, EH 14).

(15) C'est prendre l'effet pour la cause : l'infanticide, — lorsqu'il existe, — dans les sociétés rudimentaires est une forme de malthusianisme imposé par les conditions économiques. D'autre part, les Chinois qui le pratiquent, — pour d'autres motifs, — pullulent. — Ces faits, soit dit en passant, montrent combien artificielle est la formule de M. Paul Leroy-Beaulieu : « la natalité varie en raison inverse du degré de civilisation ».

(EV 16, EH 15), nous aborderons le point le plus grave, le côté positif de l'accusation : nous rechercherons si l'infanticide se rencontre réellement dans ces sociétés ; dans l'affirmative, si cette coutume est aussi générale qu'on le dit, et enfin s'il est permis de l'attribuer à l'égoïsme et à la cruauté.

Si l'on se borne à ces tribus de petite race dont Buecher nous dit (EV 11, EH 10) qu'« elles nous donnent l'impression d'une humanité qui est restée en arrière plutôt que de peuplades abâtardies », les constatations sont très généralement négatives ; l'infanticide n'est pratiqué ni chez les Andamanais, ni chez les Négritos des Philippines, ni chez les Sènoï, ni chez les Veddas (16). Parmi les Pygmées de l'Afrique du centre, Mgr Le Roy ne l'a pas observé. Seuls les Boschimans recourent, selon Passarge, à la suppression des nouveau-nés, mais dans des cas de force majeure ; lorsque la mère n'est pas en état de le nourrir ou lorsqu'elle meurt en couches, l'enfant est enterré vif (17).

En revanche, l'infanticide est plus fréquent parmi les tribus australiennes, mais si paradoxal que cela nous paraisse, cette coutume, imposée par une stricte limitation de la subsistance, n'exclut aucunement l'amour maternel et paternel. « They are », écrit Howitt (18), « very fond of their offspring, and very indulgent to those they keep, rarely striking them, and a mother would give all the food she had to her children, going hungry herself ». Bien plus, elles s'intéressent à la progéniture avant sa naissance, comme l'attestent diverses restrictions alimentaires, ou au contraire l'absorption de certains aliments, réputés favorables au développement du fœtus (19). Il importe en outre, de remarquer que cette sollicitude s'étend bien au-delà des temps où les sentiments de la mère se pouvaient expliquer par un attachement quasi-animal à un très jeune être à peine détaché d'elle : on voit les mères australiennes

---

(16) SP 142-143.

(17) Ibidem, VK 167 sq.

(18) 748.

(19) Spencer and Gillen 614.

témoigner par des larmes de la douleur qu'elles ressentent à voir leurs enfants soumis aux cruelles mutilations de l'initiation (20). A noter enfin que certaines tribus n'admettent pas le *meurtre* de l'enfant, mais seulement son *abandon*. Chez les Kurnai, par exemple (21), qui se trouvent ainsi parvenus au « stade » moral de Rousseau.

D'ailleurs, pour apprécier en toute justice la valeur psychologique et morale d'une telle coutume, il faut se rappeler que la notion de mort-anéantissement n'effleure pas même l'esprit de ces peuplades : « Léfau ki boroko » dit un proverbe boschiman : la mort n'est que sommeil. Bien mieux, comme le remarque M. Lévy-Bruhl, « ... le nouveau-né qu'on supprime ne meurt pas comme l'adulte. Celui-ci, qui a parcouru le cycle des participations dans le monde des vivants, entre dans le premier stade de la vie des morts, et doit le parcourir en entier avant de naître encore une fois. Mais le nouveau-né, qui vit à peine, en ce sens qu'il ne participe que très peu au groupe social, restera, si sa naissance ne s'achève pas, aux portes de la vie, dans la période terminale qui aboutit à la réincarnation. La mort ne le fait guère rétrograder. Il demeure un candidat immédiat à la vie prochaine. De là le peu de scrupule qu'on ressent à se défaire de lui » (22). Ceci s'applique précisément aux tribus australiennes, qui forment, comme on l'a vu, une exception parmi les primitifs en ce qui concerne l'infanticide. « In every instance it must be remembered », lit-on dans Spencer et Gillen, « that the natives believe the spirit part of the child returns at once to the Alcheringa home, and may very soon be born again... entering, very likely, the same woman. » (23). On voit que

---

(20) Ibid. 364.

(21) Howitt 750.

(22) Lévy-Bruhl A 405.

(23) Spencer et Gillen, 609. Cf. 506 : « A child's body is placed in a pitchi... the hope being that before long its spirit may come back again and enter the body of a woman, — in all probability, that of its former mother », (Les italiques sont de nous).

ces phénomènes sont justiciables d'une observation moins sommaire que celle de Buecher.

Ainsi Buecher a commis une double erreur, la première en attribuant à l'infanticide une généralité qu'il est loin d'avoir dans les sociétés économiquement les plus arriérées ; la deuxième, en refusant de donner toute sa valeur au mobile économique de cette pratique (24). Il découvre enfin la faiblesse de sa méthode lorsqu'il considère comme des restes de cette même coutume l'infanticide des Arabes, des Romains et des Grecs (EV 15, EH 14). Cette notion simpliste de filiation nécessaire entre des phénomènes sociaux ramassés arbitrairement sous une même rubrique doit, on le sait, être exclue de l'ethnologie. Quelles raisons avons-nous de croire que la suppression des filles chez les Arabes, par exemple, dérive, même indirectement, des mêmes causes que l'infanticide des Boschimans ? Chez les Chinois, cette coutume paraît se rattacher à des superstitions complexes, et par conséquent forme un problème à part, à résoudre en fonctions de la vie chinoise, de la religion chinoise. L'infanticide quasi-rituel dans le Kan-Sou, l'infanticide chez les Boschimans et celui d'une fille-mère européenne sont trois phénomènes sociaux qui n'ont rien à voir avec l'évolution. Le groupement sous un vocable extensif de phénomènes extérieurement semblables mais essentiellement hétérogènes est un des fléaux de la sociologie (25).

Les constatations qui nous restent à faire sur la situation de l'enfant dans la famille primitive achèveront de monter

(24) Il ne nie pas que le meurtre des enfants résulte d'un état économique, (*Die Kinder hindern die Horde auf dem Marsche und in der Nahrungssuche* EV 15), mais il ressort de tout le contexte qu'il ne renonce pas pour cela à l'attribuer à l'insensibilité du primitif, à l'absence d'amour des parents pour les enfants.

(25) C'est ce procédé qui créa, puis, pendant tantôt quarante ans, nourrit le fameux problème du totémisme. Le goût immodéré du système avait forgé ce concept trop hospitalier de totémisme où on logeait pêle-mêle les pratiques souvent les plus contradictoires, pour peu qu'il y fût question d'animaux. Aujourd'hui, un spécialiste aussi prudent et bien informé que Lowie arrive à cette conclusion que le totémisme

que la pratique exceptionnelle de l'infanticide ne peut recevoir l'interprétation psychologique qu'en donne Buecher : nous verrons, en effet, que dans leurs relations avec leurs enfants, les primitifs se conduisent exactement comme tous les parents du monde, — sinon avec plus de faiblesse.

La question des rapports entre les parents et leur progéniture a été étudiée avec soin par le professeur Steinmetz (26). Ses conclusions sont diamétralement opposées à celles de Buecher. Il a même constaté tant de douceur chez les parents à l'égard des enfants qu'il a éprouvé le besoin de supposer un fondement utilitaire à cette attitude qui lui paraissait anormale chez des non-civilisés (27), et il fait cette supposition bizarre que, sans doute, sous cette mansuétude, se cache la crainte de représailles futures. Cette explication pourrait se réfuter, s'il était nécessaire, par cette double remarque que l'indulgence en question se manifeste à l'égard de tout petits enfants incapables de se rappeler plus tard de mauvais traitements, et par ce fait bien connu que les vieillards jouissent dans ces sociétés d'une autorité indiscutée (28). N'écrivant pas un traité d'ethnologie, mais procédant à une analyse critique dont le but est de signaler ce que nous croyons les points

---

pourrait bien n'être qu'une vue de l'esprit : « I am not convinced that all the acumen and erudition lavished upon the subject has established the reality of the totemic phenomenon » (PS 137). Il n'est pas douteux que cet état d'esprit simplificateur est apporté par Buecher à l'étude de la vie primitive.

(26) Steinmetz 101.

(27) Ce savant avait donc commencé ses recherches dans un état d'esprit comparable à celui de Buecher ; il était pénétré du préjugé de l'évolutionniste simpliste : au commencement était l'informe. Ses observations n'en ont que plus de prix.

(28) Le respect avec lequel les anciens sont écoutés par les jeunes gens a souvent frappé les voyageurs (VK 178, EC 257 n. 2). Parlant des tribus du Queensland, W. E. Roth écrit (141) : « a ripe old age constitutes the highest social status in the camp, and the one calling for the greatest respect. » Cf. Howitt 316, 320 ; Spencer et Gillen 21. Dans une civilisation tout entière basée sur des traditions orales et l'expérience pratique, les vieillards ont une supériorité qui s'impose aisément et dont parfois ils abusent, (Spencer et Gillen 612).

faibles de la synthèse de Buecher, nous nous contenterons d'un petit nombre d'exemples montrant que les sentiments « dont les animaux nous donnent journellement la preuve » ne sont inconnus des hommes sous aucune latitude. Les sentiments d'amour des parents pour leurs enfants sont abondamment prouvés pour les Andamanais, les Négritos des Philippines, les Veddas, les Sénoï (29) et même les tribus australiennes (30). Faut-il ajouter que la douleur devant la mort de l'enfant n'est pas ressentie moins cruellement par ces cœurs sauvages que parmi les civilisés ; leurs coutumes de deuil sont souvent touchantes et expriment des sentiments profonds et durables (31). Elles excluent enfin cette conception chère à Buecher du primitif qui « ne pense qu'à soi et qu'au moment présent » (EV 14, EH 13) (32).

Nous terminerons ces remarques sur la situation de l'enfant dans la famille primitive par la critique d'une

(29) Exemples précis et abondantes références dans SP 141 sq., VK 167 sq.

(30) Où, selon Hermant, (qui a dépouillé à leur sujet une volumineuse documentation) « l'affection pour les enfants est *intense et générale* » (151) cf. p. 30. Il est intéressant de noter qu'un observateur direct qui a vécu parmi les populations de l'Afrique Centrale parle à peu près de même : « L'affection des parents pour leur progéniture en bas âge, le respect des parents et des vieillards chez les enfants sont des sentiments à peu près généraux » (Casati 136).

(31) Voir pour les Andamanais SP 252 (citant Man et Portman), cf. Mason 252 sq. — A noter, dans le même ordre d'idées, que les délais de viduité leur sont connus (Howitt 248), cf. W. E. Roth.

(32) Il ne pense donc ni au passé, ni au futur : « der Naturmensch ist ein Kind ; er denkt nicht an die Zukunft und nicht an die Vergangenheit ; er vergisst leicht » (EV 21, EH 19). Deux coutumes universelles prouvent le contraire : celle du deuil et de la vendetta, devoir sacré des parents. (La vendetta n'est pas la seule forme de justice chez les primitifs, c'en est la forme familiale dont la compétence restreinte est établie par la coutume. Certains crimes sont du ressort d'une justice plus haute et plus générale, du conseil tribal, par exemple. Cf. EC 393 sq., W. E. Roth, § 238, *The maintenance of Law and Order*). — Il est si faux que le primitif oublie aisément, qu'il n'est pas rare de voir des vengeance s'exercer des années après l'injure, par exemple chez les Austra-

autre affirmation de Buecher sur ce sujet, laquelle ne nous semble pas devoir être acceptée sans discussion. Buecher prétend voir « une nouvelle preuve que le lien naturel entre parents et enfants est fort lâche » (EV 15, EH 14), dans « la coutume extrêmement répandue de l'adoption » (ibid.). Il est exact que l'adoption est pratiquée chez les primitifs dans des conditions qui ne coïncident pas avec notre conception de la famille, mais cette coutume demanderait à être étudiée avec plus de soin que ne le fait l'auteur avant de pouvoir en tirer des conclusions quelconques. Indiquons simplement que précisément parmi les peuplades citées par Buecher (EV 15, EH 14) les enfants adoptés ne sont pas perdus de vue, mais régulièrement visités par leurs parents naturels (33) et remarquons plus généralement avec Lowie : 1<sup>o</sup> que le motif le plus fréquent de l'adoption est l'absence de progéniture ; 2<sup>o</sup> que dans la majorité des cas l'enfant adopté est déjà parent des adoptants (34). Enfin cette parenté contractuelle serait-elle possible sans la vocation pour la parenté de la chair ? Il nous reste à montrer que Buecher force la note quand il parle des tribus de chasseurs primitifs comme de hordes errantes (EV 9, 18, EH 7, 16) sans trace d'organisation.

---

liens (W. E. Roth 176). Chez les Esquimaux, écrit Lowie : « Years may pass before punishment for the misdeed is attempted » (PS 400). Et d'ailleurs, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Ce qui est étrange, c'est de voir Buecher refuser à l'homme ce que l'on accorde généralement au cheval, à l'éléphant : une rancune tenace.

(33) SP 189. Aux îles Andaman, les tribus de la côte adoptent souvent un enfant des tribus de l'intérieur des terres qui, plus tard, retourne dans sa tribu d'origine ; mais *la réciproque n'a jamais lieu*. Si l'on considère que les pêcheurs de la côte sont plus civilisés que ceux qu'ils appellent avec quelques mépris « les gens de la jungle », ne peut-on soupçonner que certaines familles des tribus inférieures agissent, toutes proportions gardées, comme une famille civilisée se séparant de son enfant pour lui assurer les bienfaits d'une éducation soignée ?

(34) PS 74. Ceci étant, ne pense-t-on pas que la solution du problème de l'adoption pourrait bien exiger des procédés autrement subtils qu'une massive généralisation ? Il est utile de rappeler que Buecher n'invoque à l'appui de sa thèse que l'autorité très désuète (et indirecte) de J. Lubbock.

Si, comme nous l'avons vu, la famille primitive est un organisme économique et social plein de réalité, dont le fonctionnement s'oppose au principe individualiste de Buecher, — lequel, au demeurant, eût tué dans l'œuf toute civilisation, — il ne suit pas que des intérêts plus larges ne s'affirment pas au sein des groupes les plus humbles et ne donnent naissance à un minimum d'organisation collective. Une étude attentive de ces sociétés nous éloigne aussi loin de l'individualisme de Buecher que des théories sociales de l'école de Durkheim. La famille monogamique primitive n'est pas noyée dans le clan. Ceux qui n'ont pas limité leurs observations à quelques tribus australiennes, s'accordent à proclamer l'individualité de la famille comme unité sociale distincte de tout autre groupement (35).

On ne rencontre naturellement aucune communauté humaine fondée sur l'anarchie. Partout, même dans les

---

(35) EC 24, 237 sq., PS. ch. X pass., SP 180, Hermant 24, 34, 157. En Australie même, la désagrégation de la famille et son absorption dans le clan n'apparaissent pas comme un phénomène primitif, mais comme le résultat d'un « progrès » de la civilisation, ou pour parler plus juste, du *développement d'une civilisation*. La prédominance de la famille, et de la famille monogamique, existait dans certaines tribus du Sud-Est comme les Wotjobaluk (Howitt 245). — On est surpris de voir que des constatations aussi sûrement vérifiées ont passé tout à fait inaperçues de certains auteurs dont c'est la spécialité d'écrire sur ces questions, et qui continuent de croire et d'affirmer que la famille monogamique patriarcale n'a rien de primitif, qu'elle est une création de l'État. « L'organisation familiale n'est pas première », écrit M. Lucien Febvre, dans un ouvrage tout récent : « Sous tous les climats, dans toutes les civilisations, elle a reçu du dehors ses règles impératives. Elle les a reçues... du pouvoir dominant, supérieur, de l'État, de la société politique dans son ensemble » (52-53). « En fait, la famille telle que nous la saisissons dans les sociétés les moins évoluées n'a rien de simple, rien de primitif. Elle s'explique, elle ne peut s'expliquer que par l'action, par l'intermédiaire d'une force collective, l'État » (183). Ces affirmations tranchantes, écrites à une époque où les travaux de l'ethnologie historique ont établi sans conteste que la famille « telle que nous la saisissons » est précisément la marque des sociétés où la notion d'état est embryonnaire ont de quoi surprendre de la part d'un savant géographe. Elles attestent la force de ses préjugés durkheimiens et marquent l'indigence de sa documentation sur ce point particulier.

groupes du plus faible volume, on trouve un organisme directeur, généralement un conseil d'anciens, soumis ou non à un chef (36). Cela n'est évidemment qu'une très grossière ébauche de gouvernement, mais suffit aux besoins de groupes ne dépassant pas souvent une vingtaine de huttes (37).

Les Andamanais nous montrent qu'une peuplade très primitive peut, sans organisation clanique, ne pas se résoudre en un troupeau incohérent d'individus. La disposition matérielle de leur campement est une image de leur classification sociale : on y trouve trois catégories de huttes : celles des hommes non mariés, celles des femmes non mariées et celles des couples. Les deux premières catégories sont séparées par la troisième (38). Ils possèdent des chefs, et des cérémonies d'initiation ont pour but d'associer officiellement jeunes gens et jeunes filles à la vie de la tribu. « Puisque les insulaires des îles Andaman », remarque Lowie, « n'ont pas de clans, chacune de leurs communautés devrait, suivant la théorie de Morgan, se résoudre en une horde inorganisée d'unités, mais ils persistent audacieusement à se répartir en groupes indépendants du concept de clan, ou même de parenté quelconque. » (39).

« Partout », constate Buecher, « ces peuples sont encore loin d'être sédentaires » (EV 13, EH 11), ce qui est exact, mais ne permet pas de les assimiler à des groupes errants ou à des troupes d'animaux (EV 9, EH 7). Il est vrai que

---

(36) SP 180, VK 177 sq., Hermant 26, Howitt (Tribal government, pass.).

(37) SP 62.

(38) PS 247. Chez certaines peuplades, la coutume règle étroitement non seulement la place matérielle des classes, mais celles des individus d'une même famille. Voir dans Howitt 774-775 les diagrammes indiquant la place traditionnelle des membres de la famille dans un campement. De telles mœurs suggèrent beaucoup plus une réglementation militaire que l'incohérence stupide imaginée par Buecher.

(39) PS 247.

certaines tribus pygmées ne séjournent guère plus de cinq jours en un lieu, mais cette instabilité peut être attribuée aux nécessités de la chasse et aux menaces des tribus qui les entourent. Chaque fois que les circonstances favorisent une stabilité relative, on la voit apparaître. C'est le cas des Andamanais dans leurs îles. Ces derniers (40), les Veddas (41), les Australiens (42), pratiquent un nomadisme organisé : ils s'attribuent des territoires de chasse et de cueillette dont ils connaissent fort exactement les limites. L'attachement de certaines tribus australiennes à leur territoire est très puissant. Jamais une tribu victorieuse n'arrache aux vaincus le district qui leur appartient (43).

On sait, au reste, que la stabilité n'est pas un critère de civilisation. Il y a des peuplades agricoles très inférieures

---

(40) SP. 57.

(41) PS. 204.

(42) PS. 203.

(43) PS. 203. Selon Brough Smith (cité par Lévy-Bruhl A 396), les territoires occupés par les aborigènes de Victoria « étaient aussi soigneusement délimités que si un arpenteur en eût fixé les bornes et la superficie ». Gardons-nous bien pourtant de voir dans ces sentiments, avec M. Lévy-Bruhl, une forme nécessaire de la « mentalité primitive ». Ces indigènes imaginent parfaitement qu'il soit possible de déposséder une tribu de son territoire. C'est ainsi que les Diéri, d'après leurs traditions, auraient occupé autrefois le pays où vivent les Wonkanguru, qui les chassèrent ; alors que ces derniers avaient dû céder la place aux Wonkatyeri, expulsés eux-mêmes par les Wonkamala. C'est bien compliquer les choses et les dramatiser que de parler, comme M. Lévy-Bruhl, du « lien mystique » qui attache les indigènes à leur territoire et de supposer que « la représentation d'un espace homogène » leur est étrangère (A 232). Sans accorder à ces indigènes des conceptions trop expressément cartésiennes, constatons que, lorsqu'ils y sont contraints, ils savent fort bien agir comme s'ils avaient la notion d'un espace homogène. Peu importe, en l'espèce, que leurs traditions aient ou non une valeur historique, elles prouvent du moins qu'ils admettent pour les diverses tribus, la possibilité théorique de vivre et de prospérer sur un territoire auquel ne les attache d'autre « lien mystique » que le droit de conquête.<sup>1</sup>

à des peuplades nomades, et, si paradoxal que cela semble, ayant moins d'attachement au sol (44).

---

(44) Alors que les premières quittent à jamais leurs terres quand elles sont épuisées, les autres reviennent périodiquement aux pâturages qu'elles affectionnent (Ratzel 4). Buecher n'ignore pas ces détails (WN 9, EV 43), mais alors pourquoi montre-t-il le nomadisme comme une forme de vie animale (EV 13, EH 11) ?



---

## CHAPITRE QUATRIÈME

---

### Propriété

La propriété individuelle considérée comme vestige de l'individualisme économique primitif. — Extrême faiblesse des exemples apportés par Buecher à l'appui de cette thèse. — Le régime de la propriété primitive ne peut se ramener à une formule unique. — Propriété commune, individuelle, familiale et semi-commune. — Le respect de la propriété dans les sociétés primitives. — Le sauvage voleur de Buecher. — Respect de la propriété des membres du groupe. — Explication de ce sentiment par le tabou. — Caractère peu satisfaisant de cette hypothèse.

Certains auteurs semblent tenir beaucoup à ce que la propriété primitive soit communautaire. Les uns, comme H. Maine, parce qu'une généralisation induite le leur enseigne, d'autres comme Engels, parce que cela flatte leur idéal social (1). Buecher, au contraire, croit à la priorité d'une forme strictement individuelle de la propriété (EV 32, EH 32). C'est un corollaire du postulat de l'égoïsme. Il ne pouvait logiquement y échapper.

Comme on peut s'y attendre, la réalité est profondément indifférente à ces systématisations philosophico-politiques. Celui qui considère sans préjugé les formes de la propriété

---

(1) Au fait, pourquoi cet évolutionniste, avec sa foi au *Progrès*, aime-t-il à retrouver dans un passé lointain les institutions qui lui sont chères ? Se pourrait-il que la vieille croyance en l'âge d'or s'insinuât subtilement dans les démonstrations du matérialisme historique ?

dans les sociétés simples, s'aperçoit bientôt que la vie, plus riche que les théories, admet libéralement la propriété privée à côté de la propriété commune, ces formes extrêmes laissant place au moyen terme de la propriété familiale et sans que rien nous suggère une séquence chronologique.

Mais quels sont les faits apportés par Buecher à l'appui de son opinion ?

Simplement ceci :

Que l'on rencontre parmi certains peuples, et notamment chez les Indiens d'Amérique du Nord, des exemples d'une propriété très individualisée et cela au sein d'une même famille : « ...une nichée de chats, une couvée de poussins qui viennent de sortir de l'œuf ont souvent autant de propriétaires particuliers qu'elles comptent de petits. Pour acheter une poule avec sa couvée, on doit souvent traiter avec plusieurs enfants ». (EV 32, EH 32).

Il est parfaitement vrai que des faits de ce genre se rencontrent parfois dans les relations ethnographiques (2), mais nous ne pensons pas qu'on puisse leur accorder d'autre valeur que celle du pittoresque. D'ailleurs, on ne les trouve pas dans des sociétés particulièrement arriérées, et l'on pourrait avec plus de logique (apparente) soutenir qu'une conception aussi raffinée de la propriété individuelle suppose derrière soi une très longue évolution. C'est très certainement ainsi que l'exemple de Buecher serait interprété par un Durkheim ou un Gumplovicz pour qui l'individu, dans les groupes primitifs, n'a pas encore trouvé sa personnalité (3). Les Indiens, qui admettent un droit de propriété exclusif au profit de leurs enfants, montrent, pour-

(2) VK 470.

(3) La propriété, écrit Durkheim, « ne pourra devenir individuelle que quand l'individu, se dégageant de la masse, sera devenu lui aussi un être personnel et distinct, non pas seulement en tant qu'organisme, mais en tant que facteur de la vie sociale » (C 195). On voit à quelle dignité cette théorie élève les petits Indiens de Buecher « en tant qu'organismes et facteurs de la vie sociale », et avec quelle précocité ils « se dégagent de la masse » !

rait-on objecter, un scrupuleux respect de la personne humaine et point du tout de l'individualisme économique. Un égoïsme ayant pour soi la force, n'aboutirait pas à cette reconnaissance candide du droit des faibles.

Comme nous l'avons dit, la question du régime de la propriété chez les primitifs n'est pas aussi simple. Si la propriété privée existe indéniablement et même s'affirme avec le caractère scrupuleux qui a frappé Buecher, la propriété commune s'y rencontre également, soit au profit de la famille naturelle, soit au profit d'un groupe social plus large ; enfin, souvent, on observe que la propriété, tout en restant, en droit, individuelle, est grevée, en fait, d'une sorte de servitude qui a pu faire croire à du communisme, et dont nous expliquerons plus loin le caractère.

Nous passerons très-sommairement en revue ces formes diverses.

(a) *Propriété commune.* — Naturellement, il ne peut être question d'appropriation réelle du sol chez des peuplades qui ne cultivent pas la terre. La propriété foncière proprement dite est inconcevable sous le régime de la chasse et de la cueillette. Mais on peut dire qu'elle s'y manifeste en puissance par le droit d'exploitation revendiqué exclusivement par certaines tribus sur des territoires donnés, dont les limites sont déterminées et qu'un étranger ne peut franchir sans permission (4).

(b) *Propriété individuelle.* — Les armes, l'outillage, les parures sont considérés comme objet de propriété personnelle dont les modes d'acquisition sont la fabrication, le don, l'héritage (5). Cette richesse mobilière est extrêmement limitée.

---

(4) VK 467, SP 57, AM 94, PS 203-204. Chaque groupe de Veddas poste des sentinelles aux limites de leurs territoires de chasse, ou l'on grave sur les arbres de symboliques silhouettes d'archers. Buecher n'ignore pas ces faits (EV 50, WN 16) mais ne les a pas attribués à des tribus très arriérées de *niedere Jaeger* où pourtant on les rencontre couramment. Ce ne peut être pour lui un « stade » primitif.

(5) VK 467.

(c) *Propriété familiale*. — La hutte est propriété familiale et loge normalement une famille (6). Chez les Sémangs et les Sakayes de Malacca et parfois chez les Andamanais, on trouve des maisons communes, — contrairement à l'affirmation de Buecher (EV 10, EH 9), — mais on remarque que chaque famille y possède son foyer et son emplacement propres (7). Enfin la nourriture, le butin de chasse, les végétaux recueillis par la femme sont propriété familiale puisqu'ils sont consommés en famille. (Cf. ch. II et VI).

(d) *Servitude de prêt ou de partage*. — Tout en signalant que l'Andamanais est très respectueux de la propriété d'autrui, Man observe que certains objets comme un récipient, un canot, s'ils ne se trouvent pas utilisés par leur propriétaire, peuvent être empruntés sans autorisation (8). On remarque une coutume analogue chez les Esquimaux, qui n'admettent pas qu'une baleine soit la propriété exclusive de ceux qui l'ont harponnée (9), ou que l'on possède plus de deux cayaks (10). Des faits semblables se rencontrent chez tous les primitifs et il est facile de voir que, s'ils ont pu être interprétés par certains observateurs (11) comme des preuves de communisme, ils ne sont que des conséquences logiques de l'état économique où on les constate. La notion du capital au sens marxiste ne peut naturellement trouver place dans l'économie de simple appropriation, qui ne comporte ni accumulation de richesses, ni échange courant. D'autre part, la conquête

---

(6) SP 61.

(7) SP 61, VK 445.

(8) VK 467.

(9) PS 199.

(10) VK 426.

(11) Au nombre desquels on sera tout surpris de rencontrer Buecher lui-même qui, après avoir prétendu trouver dans la propriété étroitement personnelle de quelques peuplades des traces de l'individualisme primitif, cite ensuite (WN 27, EV 62) des traits de solidarité tribale rappelant selon lui le communisme. Nous avons dit au chapitre sur la méthode que les contradictions n'étaient pas absentes de l'œuvre de Buecher. Malgré sa rude logique, il n'est pas arrivé — et cela se conçoit — à mettre beaucoup d'ordre dans la *Rumpelkammer* de l'ethnographie.

des moyens de subsistance est trop pénible et incertaine, le sort de tous est trop lié à celui de chacun et réciproquement pour qu'on tolère le non-emploi ou l'exploitation égoïste des moyens de production. Le phénomène n'est d'ailleurs pas spécifiquement primitif. Il se reproduira spontanément dans tout groupe humain de faible volume placé dans des circonstances tragiques : des naufragés sur une île, des soldats dans une tranchée toléreraient-ils l'usage personnel exclusif d'une arme, d'un briquet ou d'aliments surabondants ?

On voit combien ces coutumes — et leurs causes permanentes — nous éloignent de la conception individualiste de Buecher.

Elles ne favorisent pas davantage le préjugé communiste.

En effet, il est remarquable que cette servitude d'usage collectif ne frappe l'objet qu'autant qu'il n'est pas utilisé par son propriétaire ou que cet objet est en surnombre, ce qui revient au même. L'observation de certains détails montre bien que la notion de propriété privée, si elle cède en fait devant une nécessité supérieure, n'est pas en droit, effacée : la baleine échouée sur le rivage appartient chez les Tchouk-tches à tous ceux qui sont présents, mais la carcasse est la propriété de celui qui a aperçu le premier l'animal (12). L'Esquimau qui frappe le premier un morse doit le partager, mais en plus de sa part normale, il reçoit les défenses (13). Chez les Mining (tribu du S.-E. de l'Australie) le chasseur qui tue un wallaby (sorte de kangourou), partage lui-même cet animal, personne n'y touche en son absence (14).

Concluons donc : « communisme », « individualisme », sont des formules trop vagues, trop lâches, où la réalité ne se laisse pas volontiers emprisonner. Partout, il est vrai,

---

(12) PS 200. La chair, non partagée, serait perdue ; la carcasse peut être utilement l'objet d'une appropriation personnelle, — c'est du moins notre interprétation.

(13) Ibid.

(14) Howitt 762 : « No one touches the animal or part of it until given by the killer. Should the man who killed it be absent while it is being cooked, no one would touch it till he came to share it. »

nous trouvons un droit individuel de propriété, parce que l'homme est une personne et que ce droit est manifestation directe, spontanée, de sa personnalité ; partout aussi cette souveraineté individuelle se limite et s'adoucit au contact des nécessités du groupe : famille, clan, tribu. De là vient que nous rencontrons la propriété individuelle pure et simple, la propriété familiale, la propriété commune et enfin, que nous trouvons des cas où le droit de propriété individuelle se trouve par des circonstances économiques impérieuses, grevé d'une servitude de prêt ou de partage, sans jamais, pourtant, complètement s'évanouir .

Si, comme Buecher se le permet couramment, nous montrions tant soit peu dans l'échelle des civilisations, la réalité deviendrait vite plus complexe : chez les Kirghizes, les pâturages d'été étant abondants sont propriété commune. Les pâturages d'hiver, plus rares, sont l'objet d'une appropriation familiale (15). Voilà donc une peuplade appliquant à une même catégorie de biens deux régimes de propriété selon la saison. *On voit combien il est indispensable de replacer dans son milieu propre toute institution sociale si l'on veut la comprendre sainement* (16).

A la question juridique de la propriété se joint la question morale du respect de la propriété. Buecher l'a tranchée

---

(15) PS 205-206.

(16) Par « milieu » nous n'entendons pas seulement le milieu géographique auquel nous trouvons, avec M. Charles Gide, que Le Play et l'École de la Science Sociale ont donné trop d'importance, mais le complexe social tout entier. Le milieu physique n'est jamais selon nous nécessitant. Le déterminisme géographique ne résiste pas à quelques observations ethnographiques tant soit peu objectives. Même dans les civilisations très rudimentaires, le milieu n'impose pas une forme exclusive d'activité économique : deux peuplades arctiques, les Esquimaux et les Tchouktches vivent à côté du renne ; ceux-là le chassent, ceux-ci l'ont domestiqué ; les premiers font des maisons de neige, les seconds vivent sous des tentes en peau (Voir sur cette question les intéressantes réflexions de Goldenweiser, EC, Culture and environment, 292 sq.). M. Paul Bureau a dit comment son contact avec les paysans des Fjords norvégiens l'avait converti à une conception plus riche du fait social que celle de Demolins (1 sq.).

sommairement et avec netteté : « Le sauvage a la passion du vol » (EV 15, EH 13), sa « cupidité est sans bornes » (EV 22, EH 20-21) ; enfin n'est-ce pas de la fofrberie qu'est sorti le commerce (EV 92, EH 50, WN 26-27) ? (17).

Dans une enquête sur le respect de la propriété chez le primitif, il faut distinguer selon qu'il s'agit de la propriété des membres du clan ou de la tribu, ou de la propriété d'étrangers. C'est là une distinction morale qui n'est pas inconnue des civilisés et la réprobation du pillage ou de la piraterie est une acquisition récente et assez platonique du droit international.

Sur l'honnêteté dont les primitifs font preuve entre eux, les témoignages sont innombrables et unanimes : Négritos, Andamanais, Veddas, Sénoï, Pygmées africains (les Boschimans eux-mêmes, de réputation plus douteuse), tous, nous dit-on, montrent le plus grand respect de la propriété (18).

Cette probité est même si scrupuleuse que certains ethnologues n'ont voulu y voir qu'une forme de superstition (19). On a pensé que le Boschiman qui ne prend pas

(17) La notion du mien et du tien, dans la mesure où elle existe chez le sauvage, est née selon Buecher, de l'attachement à l'objet, dont la fabrication a demandé beaucoup de mal et qu'il considère comme une portion de lui-même (EV 23, EH 22). On voit bien comment cet attachement peut engendrer le sentiment du *mien* (a), mais la notion du *tien* ne s'y laisse pas aussi aisément annexer. Pour la cupidité, si elle est « sans bornes » (« unbegrenzte Habsucht » EV 22), ce n'est que moralement parlant ; elle a des limites géographiques, car Buecher nous montre ensuite (WN 26, EV 61) les Australiens et les Indiens du Brésil, pleins de mépris pour les présents des Européens.

(18) SP 148-149, VK 467, Harrison 22 (« The Pygmies never steal from one another »).

(19) Lévy-Bruhl A395. C'est aussi l'opinion de Frazer qui a collectionné dans *Psyche's Task* des exemples de superstitions protectrices du droit de propriété. La malédiction solennelle est, chez les Dayaks de Bornéo, une arme efficace contre les voleurs, tout comme chez les Grecs et les Romains. Cela ne prouve pas que le respect de la propriété soit d'origine

(a) Sans que cette cause industrielle soit aucunement nécessaire d'ailleurs ; l'animal domestique paraît souvent éprouver pour son habitation, sa nourriture, un sentiment qui ressemble assez à l'instinct de propriété.

le miel d'un nid d'abeilles sauvages où figure une marque de propriété, que l'Esquimau passant sans y toucher devant le phoque harponné ou l'Indien de l'Amazone qui ne franchit pas le fil de laine, clôture ingénue d'une hutte, ne pouvaient être empêchés que par de redoutables tabous. Il est possible, mais il faudrait prouver, ce qu'on ne fait pas, que la superstition est ici cause efficiente et non simple auxiliaire. Nous nous contenterons de noter en passant, que le respect de la propriété : 1<sup>o</sup> se rencontre parmi des peuplades où la magie est quasi inexistante, 2<sup>o</sup> est inculqué systématiquement. Au surplus, peu importe pour nous la cause psychologique première de ces phénomènes. Il nous suffit qu'ils existent et qu'ils ne vérifient pas plus l'opinion de Buecher sur la loyauté du primitif que son postulat général d'égoïsme foncier.

Le respect de la propriété des étrangers est moins généralement constaté; il est prouvé notamment que les Pygmées africains pénètrent parfois dans les enclos des Nègres cultivateurs pour y prendre des légumes ou des fruits, mais on observe également qu'il leur arrive de déposer, en échange des produits enlevés, du gibier, des peaux ou des amulettes de leur fabrication (20). Moskowsky voit même dans cette pratique une des étapes qui ont conduit du vol au commerce (21). En fait, cet échange forcé est moralement des plus méritoires, si l'on veut bien songer que ces Pygmées sont persécutés souvent par les Nègres qu'ils considèrent au surplus comme des usurpateurs de la terre africaine, leur propriété ancestrale. (Détail curieux, cette tradition est universellement admise par les Nègres). Dans ces conditions, le vol, même non suivi de compensation, peut être considéré par eux comme l'exercice d'un droit de reprise.

Si les Andamanais sont entre eux, strictement honnêtes,

---

magique. Il est naturel qu'on ait senti le besoin de fortifier une institution indispensable au fonctionnement de la société par un appel à des sentiments puissants.

(20) SP 56.

(21) 627.

Portman les accuse d'être moins scrupuleux à l'égard des étrangers, mais Man observe que les vols commis par eux sont fréquemment suivis de restitutions spontanées (22). Un certain nombre d'explorateurs s'accordent à louer l'honnêteté des Boschimans envers les Européens (23) et Cartwright, après seize ans de séjour chez les Esquimaux, déclare qu'il n'est peuple au monde à qui il confierait plus volontiers sa personne et ses biens (24).

Ces quelques exemples suffisent, croyons-nous, à montrer que Buecher est peu fondé à parler de la « cupidité sans bornes » de l'« homme à l'état de nature » (EV 22, EH 20-21); que les mœurs des peuplades qui apparaissent le plus près de cet état de nature ne manifestent pas du tout cette « avidité » qu'auraient généralement observée les explorateurs et que notre auteur porte trop hâtivement au crédit de la psychologie « primitive ».

---

(22) SP 148.

(23) Schinz, Passarge, Arbousset et Daumas, SP 148-149.

(24) VK 70, AM 92-93.



---

## CHAPITRE CINQUIÈME

---

### Prévoyance

Imprévoyance foncière du primitif selon Buecher. — Une objection d'ordre général : la création d'un outillage, acte de prévoyance. — Exemples de prévoyance chez des populations de civilisation matérielle très rudimentaire. — Le gaspillage du temps et la destruction des richesses naturelles chez les primitifs. — La *Raubwirtschaft* chez les primitifs et chez les civilisés. — Influence (et peut-être origine) économique des restrictions alimentaires totémiques. — Exemples de réglementation économique positive chez des tribus de chasseurs.

Buecher a exprimé sans ambiguïté son opinion sur la sagesse économique du primitif : « La prévoyance est inconnue aux peuples à l'état de nature. L'homme primitif n'a cure de l'avenir... » (EV 13, EH 12). L'imprévoyance n'est pas seulement un des aspects de sa psychologie, c'est proprement sa « caractéristique » (EV 18, EH 17) (1).

Voici par où notamment ce trait se manifesterait :

a) le primitif ne fait pas de réserve d'outillage (EV 10, EH 7) ;

b) il ne fait pas de provisions (EV 18, 51, EH 17, WN 8, 17) ;

c) il n'a aucune notion de la valeur du temps (EV 20, EH 18) ;

d) il détruit sans discernement les richesses naturelles (EV 19, EH 17).

---

(1) « Infirmité » porte la traduction. Le texte allemand — du moins dans la dernière édition — ne dit que « Merkmal ».

Nous remarquerons d'abord que Buecher s'est interdit lui-même d'attribuer l'absence de réserve d'outils ou d'armes à une déficience psychologique en notant que cette réserve ne pourrait être transportée au cours d'une vie errante (EV 10, EH 7). Ensuite, et d'une manière plus générale, un fait simple, pour nous, domine la question et la tranche : *faire* une arme et surtout la *conserver* (2) est une manifestation si claire du souci de l'avenir, qu'après avoir vérifié qu'aucune peuplade ne manque d'armement, nous croirions pouvoir écarter sans plus l'imputation de Buecher.

Examinons pourtant les faits de plus près.

Non seulement tous les hommes ont des armes, — formant pour les moins civilisés l'essentiel de leur outillage économique, — (3) non seulement ils les fabriquent avec le plus grand soin et atteignent dans l'exécution de ce travail toute la perfection que comportent leurs moyens matériels, mais cette besogne réclame de leur part une longue patience (4). Enfin par un paradoxe que nous avons noté, l'arme logiquement la moins primitive, l'arc, est dans le monde entier, l'arme naturelle, principale, presque unique, des peuples économiquement les plus arriérés, qui ont ce comble de prévoyance, en les enduisant de sucs vénéneux,

(2) On a voulu chercher un embryon d'outillage dans le règne animal : le singe lance une pierre ou s'en sert pour briser des huîtres ou des noix ; le gorille saisit une branche pour se défendre ou abattre des fruits, mais jamais cette pierre n'est devenue dans sa main le plus informe « coup de poing » ; cette branche n'a pris forme ni de massue ni de boumérangue. Le dernier des Pygmées *orne* son arc.

(3) Cela est d'autant plus vrai qu'armement et outillage ne sont pas toujours nettement distingués. Chez les Australiens du Centre et du Nord, le propulseur est un instrument à plusieurs fins : pourvu à une extrémité d'un éclat de silex, il peut servir de gouge et sa forme évidée permet à l'occasion de s'en servir comme récipient (Spencer et Gillen 667-668). Le *kirra* (bouvérangue) des tribus du Centre a les usages les plus variés ; cette arme de jet sert de pique-feu, de pelle à cendres, d'outil à creuser, de couteau à éviscérer le gibier, etc. (Horne 74-75).

(4) Constaté par Buecher (EV 23, 55, EH 21, WN 21, AR 12 sq.). Comment soutenir après cela que le primitif ne travaille que lorsque le besoin le presse (EV 21, EH 19) ?

de rendre leurs traits plus promptement ou plus sûrement mortels (5).

Pour conclure sur le premier point, nous croyons que le primitif, n'eût-il donné que cette preuve de prévoyance: la fabrication d'armes parfaitement adaptées à ses besoins,

(5) Certains auteurs, il est vrai, soutiennent que l'efficacité de l'outillage, armes et engins, dépend moins aux yeux du primitif de la matière ou de la forme que de la puissance mystérieuse qui y réside (le *mana*). Les flèches ne seraient point empoisonnées mais enchantées (Lévy-Bruhl B 353 sq.). Le simple bon sens indique que cette thèse ne peut s'appuyer que sur des observations exceptionnelles ou superficielles. La sécurité du sauvage exige des vues plus rationnelles et la conquête quotidienne de la subsistance requiert dans les armes une efficacité autre que magique. Les Pygmées africains empoisonnent bel et bien leurs flèches et même connaissent toute une variété de poisons (Harrison 20) ; les Andamanais également (SP 103). Si ces peuplades n'avaient cru qu'au *mana*, cette crédulité les eût fait rapidement disparaître. Goldenweiser (EC 155) considère que c'est précisément à leur art de préparer les poisons que les peuplades comme les Boschimans ou les Pygmées de l'Afrique centrale ont pu conserver une indépendance relative vis-à-vis des Nègres. Il est à penser que les peuplades étudiées par M. Lévy-Bruhl ajoutent au poison quelque formule magique à titre d'assurance contre la malechance, d'où la confusion. La foi dans les recettes magiques n'empêchait pas Caton l'Ancien d'être très attentif en agriculture, aux résultats de la pure méthode expérimentale. D'une manière générale, il apparaît aujourd'hui qu'on a fait de la magie un usage immodéré dans la description et l'explication des mœurs dites primitives. Goldenweiser estime pour son compte que la théorie du sauvage dominé par la magie est beaucoup trop absolue (EC 156) ; ses idées sur les tendances positivistes du primitif se rapprochent de celles qu'a développées M. Weber dans *Le Rythme du Progrès*. Certains ouvrages comme ceux de M. Lévy-Bruhl donnent, à notre sens, une idée tout à fait fausse de la vie primitive ; non que les faits qu'on y invoque soient controuvés, mais parce qu'ils portent trop exclusivement l'attention sur les pratiques superstitieuses des sauvages. Ne pense-t-on pas qu'il est relativement peu intéressant de savoir que certains indigènes australiens soignent parfois les morsures de serpents par un rite magique, quand on apprend, d'autre part, que ces mêmes indigènes possèdent aussi un traitement rationnel pour ce genre d'accident : ligature du membre, succion, cautérisation ? (W. E. Roth 157-158, 161). Ce sont les faits de la première catégorie qui sont collectionnés par certains auteurs avec une persévérance digne d'une meilleure cause, alors que les seconds sont systématiquement ignorés.

légères, maniables et efficaces, ne mériterait pas le sévère jugement de Buecher, à qui les méthodes de chasse du sauvage rappellent simplement celles des grands fauves (EV 10, 11, EH 9) (6).

Confiant dans la sûreté de son coup d'œil, dans son inaltérable patience, dans sa connaissance approfondie de la faune et de la flore de son habitat, le chasseur primitif pourrait, en somme, sans être accusé de ne pas songer à l'avenir, mépriser cette sagesse plus animale et instinctive qu'intelligente qui entasse des provisions (7). Mais du moins le fait-il ? Devons-nous croire Buecher à la lettre quand il nous dit que « les observations sont unanimes » (8) à constater que le sauvage, en dépit des dures leçons de

---

(6) Buecher exagère fort l'imperfection des engins primitifs (« Vermoege ihrer unvollkommenen Waffen sind diese Voelker fast nie imstande, ein Tier sofort zu toeten », (EV 10-11, EH 9-10). Les Australiens qui n'ont jamais passé pour des peuplades étonnamment douées, ont une variété d'armes très ingénieusement adaptées à leurs besoins. Spencer et Gillen ne distinguent pas moins de onze types de sagaies en usage parmi les tribus centrales et septentrionales (671). Si l'on tient compte des matières premières dont ils disposent, il n'est pas exagéré de dire, comme nous l'avons fait plus haut, que la perfection est atteinte. Que l'on compare (Spencer and Gillen p. 679, fig. 243) la manière dont nos pêcheurs et les pêcheurs australiens montent un hameçon et l'on verra qu'il n'y a de notre côté d'autre supériorité que celle des matières employées, c'est-à-dire une supériorité d'ordre assez contingent. L'intelligence pratique de l'Australien travaillant sur ce problème circonscrit : nouer solidement un hameçon à une ligne, a trouvé une solution apparemment définitive.

(7) N'oublions pas combien ce procédé est fréquent chez les animaux. Sans parler des insectes comme l'abeille et la fourmi, ne voyons-nous pas le castor, l'écureuil et tant d'autres amasser des vivres pour la mauvaise saison ? Un rongeur, le *Lagomys pica*, coupe des herbes au beau temps, les étale, les fane, les rassemble en petites meules qu'il place à l'abri de la pluie et de la neige et qu'il consomme au cours du long hiver sibérien. Devant ces exemples, ne pourrait-on dire que c'est le privilège de l'intelligence humaine de pouvoir, jusqu'à un certain point, mépriser la prévoyance ?

(8) Elles ne sont certainement pas unanimes : « Il serait fort inexact », écrit Moskowsky, « de croire que les sauvages ne font pas de provisions » (627).

la famine « ne songe même pas à mettre en réserve la nourriture qu'il a parfois en abondance » (EV 18, EH 17).

Voici quelques faits qui peuvent aider à résoudre ce problème :

Une des peuplades les plus arriérées de Californie, les Miwoks, conservent dans des récipients tressés, en forme de ruches, soustraits par un ingénieux système de suspension à l'avidité des animaux, des provisions de glands, noisettes, etc., quand la récolte a été abondante (9). Les Andamanais ont des récipients de bambou où ils conservent de la viande de sanglier ou de tortue qu'ils ont fait cuire à demi. Il y a toujours dans leur hutte quelques vivres de réserve pour offrir à un visiteur (10). Les Veddas font des conserves de viande fumée et gardent des réserves de miel (11). Les Onas et les Yagans de la Terre de Feu conservent des champignons. Les Yagans, lorsqu'une baleine échoue sur la côte, s'empressent d'enfourer dans la vase pour le conserver ce qu'ils ne peuvent consommer immédiatement (12). Les Australiens gardent de la nourriture animale ou végétale en vue de fêtes, de réceptions (13).

Lorsqu'à des exemples de ce genre Buecher oppose ce trait que « plusieurs peuplades nègres n'oseraient faire des provisions parce qu'elles craindraient d'attirer des esprits » (EV 18, 19, EH 17), on est en droit de trouver son argumentation fragile : outre que le fait de ne pas épargner en vertu d'un préjugé religieux ne peut être attribué à une inaptitude native à la prévoyance, il eût suffi à l'auteur de jeter les yeux sur un recueil comme celui qu'a publié son compatriote Schweinfurth pour y voir avec quelle industrie les peuplades africaines dont il nous parle ont su bâtir des édicules propres à protéger leurs graines contre les rats et les termites (14).

---

(9) VK 421.

(10) VK 424.

(11) *ibid.*

(12) *ibid.*

(13) Horne 33, 37.

(14) *Artes Africanæ*, Leipzig 1875. Nous ne citerions pas cet exemple

Il nous reste à vérifier la valeur des troisième et quatrième points : gaspillage de temps et destruction des richesses naturelles.

Sur quoi Buecher se fonde-t-il pour affirmer que les primitifs ignorent la valeur du temps ? Sur cette constatation qu'« ils ne connaissent point ces repas à heures fixes d'après quoi le civilisé règle son travail » (EV 20, EH 18) et sur des détails particuliers relatifs à la vie des Bédouins et des Nègres (ibid.).

Que les primitifs et surtout les *niedere Jaeger* ignorent ce rythme bien cadencé de la vie alimentaire qui paraît ici symboliser la noblesse de la vie civilisée et en résumer les bienfaits, qui songerait à s'en étonner ? Les hasards de la chasse n'y sont guère favorables. Quant à la deuxième partie de la démonstration, il est permis de penser qu'elle manque un peu d'ampleur. Les Bédouins, « peuple *relativement très avancés* », — note Buecher avec beaucoup de franchise, — n'ont, paraît-il, pas de goût pour nos emplois du temps méticuleux. En quoi cela intéresse-t-il la mentalité « primitive », si l'on n'a décidé par avance que tout trait d'insouciance lui appartient de droit ? Pourquoi, si l'on ne craint pas de glisser des civilisations retardataires aux civilisations « *relativement très avancées* », ne pas s'aventurer dans la civilisation tout court ? Cela procurerait l'avantage de pouvoir citer les pêcheurs napolitains, les mendiants de Grenade ou même le bon La Fontaine, qui, lui aussi, comme chacun sait :

Quant à son temps, bien le sut dispenser ;  
Deux parts en fit, dont il soulait passer  
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

L'on voudra bien nous excuser de traiter sur un mode d'apparence frivole cette partie de l'argumentation. La futilité des preuves y invite.

---

tiré de peuplades agricoles, économiquement beaucoup plus avancées que celles auxquelles nous nous limitons, si Buecher n'y faisait lui-même allusion.

Pour le dernier point, l'auteur l'appuie de deux exemples : l'extermination des troupeaux de bisons par les Indiens de l'Amérique du Nord et la destruction des éléphants et de l'arbre à caoutchouc par les Nègres africains, « surtout où ils trafiquent avec l'Européen » (EV 19, EH 17).

On remarquera que le deuxième exemple est malhabilement choisi, car ce n'est pas chez des indigènes en relations d'affaires avec des Européens qu'il convient de chercher de bons documents ethnographiques. C'est un fait bien connu que les primitifs sont rapidement corrompus sous tous les rapports par notre civilisation ; elle détruit violemment et sans compensation des mécanismes sociaux qui sont généralement des merveilles d'ajustement au milieu (15)

Quant au premier exemple, il est, si c'est possible, encore plus malheureux, car il ne nous apporte aucun renseignement spécifique sur les mœurs économiques du primitif. N'est-ce pas sur le territoire même où se produisit « l'extermination des innombrables troupeaux de bisons », sur celui des États-Unis, que les Américains modernes sont en train de dilapider sous forme de journaux et de magazines les plus belles forêts du monde, qu'ils ont détérioré leurs voies navigables et appauvri leur sol ? (16).

---

(15) Cf. les remarques de Howitt (777), sur les erreurs grossières commises fréquemment par les ethnographes au sujet des peuplades perverties par les blancs ou sur les interprétations maladroites des pratiques indigènes. Voir également à propos des jugements sommaires portés sur les Nègres la mise au point de M. Delafosse, 157 sq. — Ces erreurs ne sont-elles pas naturelles et très excusables, si l'on considère les idées simplistes et les préjugés répandus par les voyageurs et les sociologues sur la psychologie des peuples européens les plus proches ? Dumont Durville a noté que, de son temps, un Espagnol était un homme dont l'esprit était occupé « à l'exclusion de tout le reste » par des discussions sur les courses de taureaux et l'Immaculée-Conception. Un sociologue aussi averti que M. Gabriel Tarde, a cru pouvoir faire état de cette boutade. (Cité par M. Marius André dans son *Guide psychologique du Français à l'Etranger*). Qui donc aura la naïveté de croire que nos informations psychologiques sur les Wotjobaluck ou les Gournditch-mara reposent sur des observations moins superficielles ?

(16) On sait que les pouvoirs publics se sont émus de ce gaspillage,

Il n'est que juste de reconnaître que ces mœurs ne sont pas plus américaines que primitives, elles sont humaines. Tout ce que l'on a trouvé jusqu'ici pour les combattre a été de leur donner un nom savant, un nom allemand, — et d'ailleurs contradictoire — : on appelle cette destruction forcée *Raubwirtschaft*, économie destructive. Or, non seulement il est prouvé que cette *Raubwirtschaft* n'est pas un phénomène primitif, mais on pourrait trouver chez les primitifs une belle série d'exemples prouvant qu'ils savent souvent n'user qu'avec un sage discernement des produits animaux ou végétaux de leur *environnement*. Telles, par exemple, ces tribus australiennes qui ne consomment pas leur totem, tels ces Andamanais qui, pendant la première moitié de la saison des pluies, s'abstiennent de manger des ignames et autres végétaux (17).

L'objection que ce sont là des préjugés religieux ne porte pas, car on ignore absolument l'origine de ces coutumes et des ethnologues notoires inclinent à penser que précisément cette origine pourrait bien être d'ordre alimentaire (18).

Une légende de la tribu des Baganda, peuplade totémiste africaine, tendrait à confirmer curieusement cette opinion. Elle est rapportée par J. Roscoe dans son livre *The Baganda, their nation, customs and beliefs* (1911). La voici en substance : au temps du premier roi Kintou, les Baganda vivaient uniquement de la chasse et se nourrissaient indistinctement de toute sorte de gibier. Comme le gibier diminuait, le roi Kintou décréta que certaines espèces d'animaux ne pourraient désormais être consommées par telles ou telles familles. Ce sont ces animaux qui devinrent ensuite leurs totems (19). Le caractère éco-

---

conséquence naturelle d'un productivisme féroce que seul un épuisement relatif des matières premières pourra enrayer. Jusque-là, le mot d'ordre de l'industrie américaine reste « crever les machines ».

(17) SP 195, 198-199, 213.

(18) Par exemple, Fr. Graebner, B. Ankermann, W. Schmidt, F. Somlo, Haddon et Van Gennep.

(19) VK 482-483.

nomique de l'institution totémique parmi les tribus de l'Australie centrale ressort nettement des observations de Spencer et Gillen. On ne mange pas son totem parce qu'on le respecte, l'aime ou le craint, mais parce qu'on a le devoir de le réserver aux autres clans de la tribu. « The fundamental idea, common to all of the tribes, is that men of any totemic group are responsible for the maintenance of the supply of the animal or plant, which gives its name to the group, and that the one object of increasing the number of the totemic animal or plant is simply that of increasing the general food supply » (20). Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de l'origine de ces restrictions, constatons du point de vue qui nous intéresse, que leur effet économique pratique est indéniable.

D'ailleurs, sans recourir à ces hypothèses, nous pouvons encore opposer aux affirmations de Buecher une citation de l'ethnologue américain Goldenweiser. Cette citation a ceci de piquant qu'elle se rapporte justement aux Indiens d'Amérique du Nord que Buecher a choisis pour exemple et que le professeur américain a étudiés avec un soin spécial, et en partie par observation directe : « La chasse, la pêche, la récolte des produits végétaux sauvages », écrit-il, « impliquent une familiarité sans cesse croissante avec les formes, les propriétés et les habitudes des animaux et des plantes. L'utilisation totale ou partielle de ces animaux et de ces plantes pour la nourriture, l'habillement ou l'abri, suppose en outre la connaissance, — que l'on constate partout, — au moins des principaux éléments anatomiques des animaux et des propriétés des plantes, comme la solidité, la plus ou moins grande résistance à l'humidité, la souplesse, la rigidité, etc. *La familiarité avec la vie animale va même souvent encore plus loin : il y a des règlements contre la destruction des jeunes animaux et les périodes de chasse correspondent aux saisons où les espèces particulières sont la plus abondantes* » (21). Seule cette prudence naturelle a pu

---

(20) Spencer et Gillen 327.

(21) EC 154-155 (Les italiques sont de nous).

permettre à ces peuplades et à d'autres de subsister. Les massacres d'animaux auxquels Buecher fait allusion étaient dus sans doute à l'emploi maladroit d'armes européennes et d'une manière générale à la dislocation de l'armature économique et sociale traditionnelle de ces tribus au contact des blancs. Est-il possible, dira-t-on, que des faits aussi évidents aient pu échapper à la perspicacité de Buecher? Oui, si l'on veut se rappeler qu'il est prisonnier d'un syllogisme dont la majeure pose indûment une psychologie primitive imaginaire.

Recueillant des exemples de ce genre et les généralisant, il nous serait facile de prouver à l'inverse de Buecher, que les hommes pratiquaient primitivement une stricte prévoyance et que les nations policées pourraient encore s'inspirer avec profit des lois iroquoises sur la répression du braconnage.

Cette induction symétrique serait de valeur rigoureusement égale.

---

## CHAPITRE SIXIÈME

---

### Séparation des sexes et division du travail

Le particularisme sexuel. — La séparation des sexes est-elle un phénomène social primitif ? — Caractère exceptionnel et contingent de cette coutume d'après Lowie. — La séparation des sexes, florissante dans les sociétés à organisation complexe, est ignorée des sociétés rudimentaires. — L'étiquette « séparation des sexes » réduit indûment à l'unité des phénomènes culturels spécifiques. — Division du travail. — Le caractère rigide de la répartition sexuelle des tâches n'est pas primitif. — Les femmes et le travail des champs. — Buecher admet l'origine rationnelle de la spécialisation agricole de la femme. — Examen de l'hypothèse magique. — La femme travaille aux champs non parce qu'elle est principe de fécondité, mais elle est considérée comme principe de fécondité parce que, traditionnellement, elle fait produire la terre. — Sa spécialisation agricole est conséquence naturelle de ses fonctions sous le régime de la cueillette. — Caractère physiologiquement normal de la division du travail dans la société primitive. — Attitude de Buecher à cet égard. — Quelques préjugés courants. — Les constatations de l'ethnologie moderne.

Comme tous ceux qui se sont intéressés à l'ethnologie, Buecher a été frappé de l'organisation de certaines peuplades où les sexes ont chacun leur vie propre ; hommes et femmes non seulement se livrent à des besognes différentes, spécifiées par une tradition impérative, mais habitent et mangent à part, consomment des aliments distincts. Ce particularisme, en tant surtout qu'il se manifeste par des tabous alimentaires, Buecher croit pouvoir le rattacher à l'instinct égoïste qui, selon lui, pousse le primitif à engloutir sur-

le-champ la nourriture qu'il découvre, sans nul souci d'autrui (WN 11, EV 45) (1). Ce rapport est affirmé avec insistance (EV 38, EH 40). De là serait sortie la distinction des aliments réservés à chaque sexe, dont le développement physique n'aurait pas sans avoir été influencé par son régime alimentaire particulier (WN 11, EV 45) (2).

Nous examinerons les idées de Buecher sur cette question en distinguant ce qui se rapporte :

a) à la séparation des sexes (habitation et consommation des aliments) ;

b) à la division du travail.

a) Séparation des sexes. — Il ne peut être question de

(1) «... die erbeutete Speise in der Regel sofort verschlungen wird und kein Individuum auf das andere Ruecksicht nimmt ». Cf. EV 9, EH 7 : «... ils mangent tout animal indistinctement » (... essen aber auch alles Animalische, dessen sie sich bemaechtigen koennen). C'est tout l'opposé qui est vrai. Chez les Australiens, les restrictions alimentaires sont innombrables, (cf. notamment Spencer et Gillen, Appendix B, 768 sq.). Indépendamment de ces tabous, il y a un choix basé sur l'expérience. A l'affirmation de Buecher on comparera ce passage de Schmidt-Koppers : « ... es trifft nicht zu, dass sie [die Urvoelker] gerade alles das verschlingen, was ihnen irgendwie Essbares in den Weg kommt. Auch sie machen Unterschiede... » (VK 416).

(2) « So fuehrt dies zu einer Verschiedenheit der Ernährung beider Geschlechter, welche vielleicht zur Differenzierung ihrer koerperlicher Entwicklung wesentlich beigetragen hat ». On rapprochera cette vue de l'hypothèse de M. R. Maunier que la division sexuelle du travail chez les primitifs n'est pas fonction des différences physiologiques, mais que c'est au contraire la spécialisation économique, — déterminée par la superstition, — qui a sinon créé du moins fortement contribué à la différenciation des sexes : « ... en eux-mêmes les sexes eussent plutôt tendu à la confusion des travaux : car ils étaient à peu près identiques... Si les sexes se sont divisé les occupations, ce n'est pas parce qu'ils étaient différents mais parce qu'on les a crus tels, et cette croyance n'était, en aucune manière, fondée objectivement » (879). La spécialisation de la maternité viendrait-elle d'une illusion de ce genre ? En ce qui concerne la plupart des animaux, on ne s'aperçoit guère que la similitude d'occupations et de régime alimentaire ait entravé la différenciation sexuelle. Et devons-nous compter les Tasmaniens parmi une des races les plus « évoluées », sous prétexte que c'est chez eux que l'on trouvait la plus grande différence de capacité crânienne entre les hommes et les femmes ? (H. 1452 c<sup>3</sup>, F. 1201 c<sup>3</sup>, Quatrefages, 282).

discuter la véracité de faits connus de tous les spécialistes. La séparation des sexes, dans certaines tribus, est une coutume qui a été étudiée par beaucoup d'ethnologues. R. H. Lowie, parmi les derniers, y a consacré sous le titre *Sex Dichotomy* un copieux paragraphe de son livre *Primitive Society*. Mais loin de tirer de ses observations, bien plus nombreuses et précises que celles de Buecher, des conclusions sur la psychologie primitive en général, ce savant n'aboutit qu'à cette modeste et prudente formule : « la séparation des sexes n'est pas un phénomène universel naissant spontanément de la nature humaine, mais un trait ethnographique né dans un centre particulier et s'étant propagé de là à d'autres régions » (3).

Nous ne voulons pas nous contenter d'opposer en bloc à la conception de Buecher une thèse contraire, cette thèse vint-elle d'un spécialiste dont l'autorité est aussi considérable que celle de Lowie. Fidèle à la méthode que nous avons jusqu'ici observée, nous rechercherons si les faits allégués par Buecher se rencontrent vraiment chez les représentants les plus authentiques des « peuples à l'état de nature ». Avant de procéder — très brièvement — à cette vérification, remarquons que la séparation des sexes, pour être considérée à la rigueur comme une institution de caractère primitif, devrait s'accroître progressivement au fur et à mesure que l'on descend vers des civilisations plus rudimentaires. Si, comme nous allons le prouver, c'est exactement le contraire qui se passe, si la séparation des sexes est religieusement respectée par des peuples à organisation économique et sociale relativement complexe et tout à fait ignorée des peuples qui en sont restés à une économie de simple appropriation (chasse-cueillette, *an-eignende Wirtschaft*), ne serons-nous pas autorisé à rejeter sans scrupules les conclusions de Buecher ?

Voici quelques faits qui se rapportent à la question :

Aux îles Andaman, ainsi que nous avons eu l'occasion de le signaler (ch. II), les repas sont pris en commun,

---

(3) PS 300.

sans distinctions alimentaires entre les sexes (4). Chez les Veddas et les Sênoï (5) hommes et femmes consomment la même nourriture. La situation est la même chez les Karaya (6) (Brésil). Parmi les tribus australiennes la consommation des petits animaux et des végétaux est toujours familiale (7).

L'usage des habitations distinctes pour chaque sexe est également inconnu de ces peuplades où chaque hutte abrite une famille. Là où la maison commune apparaît, chaque famille y possède son emplacement et son foyer (cf. ch. III).

Le particularisme sexuel, là où il est florissant, comme en Mélanésie et parmi certaines tribus africaines, s'avère lié à une organisation sociale rien moins que simple (8) et qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver primitive. Au surplus, en Afrique même, d'où Buecher tire nombre d'exemples, la séparation des sexes est loin d'être aussi nette et rigide qu'il semble le croire : « altogether there is no rigid separation of the sexes in Africa » (9), constate Lowie, dont les conclusions sont identiques pour les peuplades d'Amérique du Nord : « there is generally free intermingling of the sexes in social intercourse » (10).

Quant aux huttes particulières qui sont construites pour chaque femme dans les ménages polygames, il est étrange de voir Buecher en faire état au profit de sa thèse.

---

(4) VK 165, SP 175.

(5) VK 165, 404.

(6) VK 165.

(7) VK 403. — Certaines pièces de gros gibier, au contraire, tombant sous le coup de prescriptions de partage, doivent être consommées, soit par les beaux-parents du chasseur, soit par les membres de certaines classes d'âge, soit par les jeunes gens candidats à l'initiation. Ces exceptions à la règle de la consommation familiale ne viennent guère confirmer la thèse individualiste de Buecher.

(8) PS 263.

(9) PS 297.

(10) PS 296.

Le but pratique et rationnel de cette coutume est manifeste. Il est d'autant plus intéressant de voir Buecher amené par sa méthode « inductive » à s'emparer de ce fait (EV 33, EH 32), qui n'a pas le moindre rapport psychologique avec d'autres qu'il groupe sous la même rubrique en raison d'une analogie extérieure. L'étiquette « séparation des sexes » est trompeuse : chez divers peuples, les sexes sont séparés pour des motifs religieux, économiques, moraux, politiques. La séparation est totale ou partielle, permanente ou temporaire. Le parti-pris de ramener des coutumes aussi essentiellement dissemblables à une commune mesure est destructif de toute science. Un exemple montrera à quel point la méthode géométrique de Buecher est trop sommaire pour s'appliquer à la complexité des phénomènes sociaux ; nous le tirerons précisément de la séparation des sexes :

Chez les Hupa de Californie, les hommes dorment à part en hiver, cohabitent avec leurs femmes en été et toute l'année prennent leurs repas avec elles (11).

Devant cet éclectisme, l'ethnologue philosophe comme Buecher ne manquera pas de dire que la coutume d'hiver est un vestige de la séparation primitive. L'ethnologue historien pensera simplement qu'il est en présence d'un problème particulier et qui ne se résout pas par des vues a priori sur l'évolution de l'humanité.

b) *Division du travail* (12). — Le trait qui frappe d'abord Buecher dans la division du travail chez les primitifs est la distinction tranchée des tâches attribuées à chaque sexe (EV 33 sq., EH 33 sq.).

---

(11) PS 293.

(12) En fait, Buecher n'emploie pas cette expression ; la répartition des tâches entre les sexes lui apparaissant plutôt comme une *union* de travail (*Arbeitsvereinigung*), parce que chaque sexe s'attribue un cycle complet de travaux. C'est ce qui explique que l'étude du phénomène que nous observons en ce moment ne se trouve pas au chapitre VIII (*Die Arbeitsteilung*) mais que les passages qui y sont consacrés se rencontrent aux chapitres I et VII.

Il n'est pas douteux que chez tous les primitifs on observe une répartition traditionnelle des travaux entre les hommes et les femmes, et s'il en était autrement, Buecher serait fondé à l'interpréter comme le souvenir d'un chaos économique initial. Mais est-il exact que ces attributions aient le caractère absolu qu'il nous laisse entendre ?

Quelques exemples vont prouver qu'il n'en est rien, du moins dans les groupes économiques les plus rudimentaires :

Chez les Australiens, si la chasse est l'occupation normale des hommes, les femmes et les enfants y prennent souvent part (13) et nous avons vu que si la femme est normalement porteur, il lui arrive aussi en cas de besoin d'être portée (14). Chez les Andamanais, la spécialité masculine normale est encore la chasse et la fabrication de tout ce qui s'y rapporte ; à la femme revient tout ce qui concerne le ménage, y compris la fabrication de la hutte ; mais cette répartition n'a pas le caractère sacré d'un tabou comme chez ces Nègres que cite Buecher, qui auraient préféré mourir de faim plutôt que de moudre du blé (EV 35, EH 36-37). Cette sorte d'ankylose de la division sexuelle du travail n'apparaît pas du tout comme un phénomène vraiment primitif. L'Andamanais, donc, n'hésite pas à faire le travail de sa femme ; si cela est indispensable, il s'occupe des enfants, allume et entretient le feu, et va même chercher le bois et l'eau, besognes essentiellement féminines. Enfin, il construit la hutte, s'il s'agit d'un abri plus important qu'à l'ordinaire (15). Chez les Veddas, la recherche des ignames est souvent faite de concert par les hommes et les femmes (16). Chez les Yagans et les Alakaloufs (Terre de Feu), la pêche se fait également en collaboration : la femme dirige l'embarcation, l'homme à l'avant manie la lance ou le harpon (17).

---

(13) EC 100-101, W. E. Roth, § 134-137.

(14) Cf. p. 20.

(15) VK 405.

(16) VK 406.

(17) VK 410.

Ainsi, la division du travail entre les sexes, si elle existe, comme il est normal, dans les sociétés à organisation économique très simple, n'y affecte pas cette rigidité et ce caractère semi-religieux qui se constatent parfois chez des peuplades plus avancées et surtout chez les agriculteurs où les travaux des champs incombent très généralement et souvent exclusivement aux femmes, du moins lorsqu'il s'agit de petite culture à la houe et non de grande culture à la charrue. Buecher a très bien noté ici, après E. Hahn et Schurtz, cette différence (18) et considère que cette spécialisation est une suite normale de la cueillette des végétaux dans le régime économique chasse-cueillette (WN 15, EV 49).

Bien qu'il ait remarqué que la superstition joue un grand rôle dans la répartition sexuelle des tâches, il n'a pas cru ici qu'elle en fût l'origine et nous pensons qu'il est dans le vrai.

M. Lévy-Bruhl, au contraire, avec un certain nombre d'ethnologues, d'économistes ou de sociologues (19) estime que les attributions agricoles de la femme sont d'origine « mystique ». Les femmes seraient chargées de la culture des plantes et des arbres parce qu'« elles représentent dans le groupe social, le principe de la fécondité » (20). D'ailleurs, observe le même auteur, c'est bien la raison qu'en donnent les indigènes, il n'y a donc pas à s'y tromper (21). Nous croyons que l'hypothèse adoptée par Buecher rend compte plus simplement et de manière plus plausible de la réalité : lorsque les peuplades pratiquant la cueillette ont commencé d'avoir un embryon de culture

---

(18) Indiquée dès 1878 par Miss A. W. Buckland ; reconnue par H. Ling Roth en 1887 (EW 647-648, 650).

(19) Pour M. R. Maunier, la femme s'est vu attribuer la tâche de créer la vie en cultivant le sol parce qu'elle est source de vie (873). Pour F. B. Jevons, les plantes, en particulier les céréales, ont été cultivées par les femmes parce que ces végétaux étaient les totems sexuels des femmes.

(20) Lévy-Bruhl B 360.

(21) Lévy-Bruhl B 362.

horticole, ce travail est resté tout naturellement entre les mains des femmes qui ne faisaient qu'ajouter au déterrage des tubercules et à la cueillette des plantes le travail superficiel de la terre, le plantage et le sarclage. C'est pour avoir vu de temps immémorial les femmes expertes en ces besognes que les hommes en sont venus à donner de leur spécialisation une explication mystérieuse qui la rend maintenant intangible, attribuant leur réussite en ces travaux à leur pouvoir de fécondité. Leur croyance est un essai d'explication philosophique d'un fait dont l'origine historique leur échappe. Lorsque M. Lévy-Bruhl allègue à l'appui de sa thèse l'opinion des indigènes, il manque à ce principe sagement posé par Durkheim : « Il faut se garder de prendre à la lettre les explications populaires que les hommes imaginent pour rendre compte des usages qu'ils suivent, mais dont les causes réelles leur échappent » (22). Au surplus, on pourrait trouver une preuve que cette croyance est un phénomène postérieur à la coutume et qu'elle n'en est pas la cause, dans ce fait que chez les peuplades qui n'ont qu'un rudiment d'agriculture, comme les Corôados (Brésil oriental) ou certaines tribus de la Nouvelle Poméranie, hommes et femmes se livrent indistinctement aux travaux des champs (23). Chez ceux-là la croyance n'a sans doute pas eu encore le temps de se former.

Chez les peuplades sans agriculture, comme les Australiens, ce n'est pas parce que les femmes renferment un principe de fécondité qu'elles sont préposées à la recherche de la nourriture végétale et en voici la preuve : quand il s'agit d'assurer la multiplication et la croissance des ignames par le rite de l'intichiuma, ce sont des hommes et non des femmes qui assument ce rôle (24). Il est donc évident que la femme n'est pas conçue *a priori*, — ou en raison de la maternité, — par un cerveau primitif, comme

---

(22) Durkheim B 55.

(23) VK 406.

(24) Spencer et Gillen 296-297.

une source de fécondité. Cette notion est un fruit de l'expérience. C'est la spécialisation agricole de la femme, — voulue d'abord par la physiologie, — qui créa le mythe, et non l'inverse.

Remarquons enfin, comme il a été dit plus haut, que lorsqu'il s'agit de culture à la charrue et non à la houe, le travail masculin reprend ses droits. On observe un phénomène analogue pour la poterie : la poterie à la main est universellement ouvrage de femme, mais la poterie au tour est réservée à l'homme. Or la poterie au tour ne se rencontre que dans les civilisations qui connaissent la roue. N'est-ce pas que tout ce qui touche au dressage des bêtes, à leur surveillance, puis au charroi, est traditionnellement de compétence masculine ? (25).

En ce qui concerne le caractère normal, physiologiquement rationnel, de la distribution du travail entre les sexes, Buecher ne paraît pas s'être prononcé avec toute la netteté désirable et l'on pourrait même l'accuser d'une certaine contradiction. Voici en effet, comment il s'exprime, la première fois qu'il aborde cette question : « Chez presque tous les peuples qui se trouvent à un degré de civilisation fort peu avancé, la coutume assigne aux deux sexes l'espèce de travaux qui leur incombe et il ne semble pas qu'elle se soit laissé guider avant tout par la considération des aptitudes propres à chaque sexe. On ne peut du moins affirmer que le sexe le plus faible ait été chargé des travaux les moins fatigants » (EV 31, EH 30). D'après ce passage, Buecher semble penser que diverses causes — qu'il ne mentionne pas — ont contribué à établir cette répartition ; parmi ces causes serait la soumission au vœu de la nature, mais à titre secondaire. Or, dans un autre chapitre on lit ceci : « ...partout alors nous apparaissent deux champs de production nettement distincts, chacun d'eux à son tour très

(25) EC 317 sq.. A ce propos, Buecher a commis une lourde erreur de fait, car il croit que chez les peuples pasteurs ce sont les femmes qui gardent le bétail (EV 31, EH 31). La garde des troupeaux est au contraire à peu près universellement une fonction masculine (PS 185, VK 211 sq.).

complet. L'un comprend le travail des hommes, l'autre le travail des femmes. Les grandes lignes de cette ordonnance, avec des modifications insignifiantes dans le détail, se trouvent chez tous les peuples à l'état de nature les plus avancés et on ne pourra s'empêcher d'y voir une certaine conformité instinctive, à un plan... On doit admettre que cet ordre de choses est apparu tout naturellement. En tout cas, il est faux de dire que l'homme plus fort, a rejeté sur la femme les travaux qui lui incombait à lui-même. Chaque sexe s'est, dans le cours des temps, créé son champ de production, sa besogne particulière, poussé par son instinct propre, on pourrait dire sous la pression d'une nécessité née des circonstances » (EV 272, EH 222). Ici, comme précédemment, on nous dit que cette répartition n'est pas imposée par la force, mais on ajoute que l'ordre qui s'est établi, s'est établi spontanément. Dès lors, si la coutume a ratifié un ordre aussi naturel, comment a-t-elle pu ne pas s'inspirer uniquement des aptitudes normales des sexes ? C'est ce que nous n'apercevons pas.

Quoi qu'il en soit, il nous semble ressortir de l'ensemble de ces considérations que Buecher estime la division sexuelle du travail chez les primitifs physiologiquement normale et moralement équitable (26). On peut simplement regretter qu'il n'ait pas manifesté plus nettement son accord sur ce point avec les conclusions de l'ethnologie moderne. « The economic division of labour in early society », écrit en effet, Goldenweiser, « seems fairly equitable » (27) ; et Lowie constate presque identiquement : « contrary to the widespread popular notion that primitive woman is invariably a drudge, we find on the whole a rather equitable assignment of tasks » (28). Cela nous éloigne fort

---

(26) Wodon prête au contraire à Buecher une grande répugnance à admettre ce caractère naturel et l'accuse même d'avoir mutilé une citation qui ne favorisait pas cette opinion. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler cette critique à laquelle les textes cités plus haut ne nous permettent pas de souscrire (cf. ch. I n. 22).

(27) EC 259.

(28) PS 71. Cf. conclusions identiques dans VK 164 sq., 402 sq.

des thèses comme celles de M. R. Maunier et de M. Ch. Gide qui considèrent la distribution sexuelle des tâches dans la société primitive non comme un phénomène naturel mais comme la conséquence de conceptions magiques ou comme le triomphe de l'égoïsme masculin. Pour le premier, « les caractères individuels des sexes ne sont pour rien dans la répartition des tâches qui s'est opérée entre eux » (29) et d'après le second, « l'homme a pris les travaux nobles... et la femme les travaux vils... » (30) Plus récemment encore, on trouve des vues analogues chez M. Bouglé : « En fait les besognes les plus fatigantes sont réservées au sexe le plus faible. Le plus fort abuse de sa situation pour répartir ses travaux non suivant le vœu de sa nature, mais suivant ses propres intérêts » (31).

Il faut savoir gré à l'économiste allemand d'avoir été ici plus docile aux enseignements de la réalité, tout en s'étonnant que ceux qui le citent volontiers ne lui aient emprunté que ses opinions les plus discutables.

---

(29) Maunier 878.

(30) Gide I, 261.

(31) Bouglé 147.



---

## CHAPITRE SEPTIÈME

---

### Problèmes d'origine

#### Travail, échange, domestication des animaux

- I. *Travail*. — Théorie du travail-jeu. — Paresse prétendue du primitif. — Origine de ce préjugé. — Activité économique du sauvage et du civilisé. — Distinction du travail, du jeu, de la cérémonie, chez le primitif. — L'activité utilitaire et l'activité récréative ; indépendance de ces deux formes. — Théorie de Buecher sur les débuts de l'activité industrielle. — L'inspiration de l'art primitif est-elle naturaliste ? — Les séries évolutives de Haddon. — Goût de mainte peuplade primitive pour l'ornementation abstraite. — Théorie de *Arbeit und Rythmus* sur l'origine de la poésie.
- II. *Échange*. — Répugnance supposée du primitif pour l'échange. — Comment le problème se pose pour Buecher. — L'échange-don, forme transitoire. — Examen des arguments avancés en faveur de cette thèse. — Une objection de fait : exemple d'échange proprement dit chez d'authentiques primitifs. — L'échange-vol. — *Le silent trade* (troc muet). — Nature véritable de cette pratique.
- III. *Domestication des animaux*. — L'élevage-jeu. — Origine non-utilitaire de la domestication des animaux. — Valeur des arguments en faveur de cette théorie. — Il faut étudier l'élevage parmi les peuples éleveurs. — Les peuples qui apparaissent comme les inventeurs de l'élevage poursuivent des fins économiques. — La thèse de Hahn sur l'origine des pasteurs nomades ; adhésion de Buecher. — Examen de cette théorie. — Comment se pose le problème de l'origine de l'élevage. — Esquisse d'une solution en termes historico-géographiques. — Distinction nécessaire entre les *causes* et les *conditions* des premières initiatives économiques. —

Sous ce titre, nous nous proposons d'examiner les solu-

tions apportées par Buecher aux problèmes de l'origine du travail, du commerce et de l'élevage.

## I. TRAVAIL

*Théorie du travail-jeu.* — De même que si nous reculons dans le passé, l'économie se dissout graduellement en non-économie, pour aboutir à l'état anarchique et instinctif de la recherche individuelle de la nourriture, de même le travail proprement dit, activité réfléchie et utilitaire, se résorbe en non-travail. Travail et non-travail se trouvent conjoints dans la chaîne évolutive, par un mode d'activité *sui generis* de nature un peu floue qu'on peut appeler *travail-jeu* (EV 27, EH 26, AR 1, 17). C'est à cette phase nébuleuse que se trouvent encore les peuples les plus arriérés (1). D'ailleurs il est facile de retrouver des traces de l'état pré-économique où l'homme « est resté sans travailler pendant d'immenses séries d'années » (EV 8, EH 6). Le sauvage n'est-il pas incurablement paresseux (EV 15-20, EH 13, 18, 19) ? (2). Et lorsqu'il travaille, est-ce un véritable travail, ne travaille-t-il pas en se jouant, (« in spielender weise », EV 21, EH 19) ? (Cf. « Im Spiele bildet sich demnach die Technick aus », EV 29, EH 28). Ce n'est

(1) « Die Arbeit bei den Naturvoelkern ist ein recht nebelhaftes Gebilde » (EV 27).

(2) A vrai dire, si l'on considère uniquement certains passages, Buecher accuse le primitif de paresse pure et simple (cf. EV 15, 20). Si l'on considère l'ensemble de ses observations et notamment l'impression générale qui se dégage de *Arbeit und Rythmus*, il apparaît que son sentiment est plus nuancé, — pour ne pas dire confus. S'il prétend dans ce dernier ouvrage que le travail du primitif n'est réglé que par le caprice et s'exerce surtout sur des inutilités (AR 13), il nous décrit (AR 12) les durs et indispensables travaux de la mouture des grains, du creusement des pirogues, du tissage, de la vannerie, et reconnaît que le primitif « s'use au travail » (...sind die Menschen for der Zeit abgenutzt », AR 10), en raison du caractère très pénible de besognes exécutées avec un outillage rudimentaire (AR 9). Il semble que la paresse que Buecher met au compte du sauvage soit plutôt une paresse-imprévoyance qu'une haine ou une crainte de l'effort. Nous verrons que la thèse ne se soutient pas plus efficacement avec ce tempérament.

jamais du travail à l'état pur, c'est un composé, une forme de transition ; on n'y trouve point d'application régulière, mais de brusques impulsions, de purs caprices (EV 21, EH 19) (3). D'ailleurs, n'est-ce pas par le jeu que débute l'activité industrielle, « par la peinture du corps, le tatouage, le percement ou la déformation de quelque partie du corps » (EV 28, EH 27) ? Enfin, « tout travail uniforme et prolongé s'accomplit de façon rythmique et forme un tout inséparable de la musique et du chant » (EV 28-29, EH 27). Cette dernière remarque a été largement développée dans *Arbeit und Rythmus*, où elle est devenue le noyau de toute une théorie sur l'origine de la poésie, à laquelle nous consacrerons quelques commentaires. Auparavant, il nous faut rechercher :

1<sup>o</sup> Si le primitif est paresseux ;

2<sup>o</sup> Si le travail qu'il fournit a les caractères d'un vrai travail ;

3<sup>o</sup> Si l'activité utilitaire semble avoir sa source dans une activité récréative.

De la réalité dans le passé de l'état non-économique où l'homme (?) ne déploie qu'une activité instinctive, nous ne discuterons pas, nous contentant de renvoyer à nos critiques sur la méthode. Cette opinion n'intéresse pas l'histoire ni même la préhistoire, puisque ni l'une ni l'autre ne nous apporte de lumière sur cette période (4).

(3) «... er leistet sie [die Arbeit] nicht regelmaessig, nicht in geordneter Zeitfolge, sondern sprunghaft und stossweise... »

(4) Cf. Boule 473 : « Nous savons bien peu de choses de l'ethnographie des populations qui ont occupé si longuement notre sol et une grande partie de la surface terrestre aux époques acheuléenne et chelléenne. Nous pouvons affirmer toutefois qu'elles aussi étaient composées de vrais Hommes dans toute l'acception du mot, au moral comme au physique, car ces hommes savaient, avec des matériaux choisis, fabriquer des outils, de beaux outils : un sentiment esthétique accompagnait déjà chez eux le génie de l'invention, car les formes élégantes des silex de Saint-Acheul représentent une première recherche d'art »,

Il n'est pas non plus possible de vérifier si les vestiges de ce passé lointain se retrouvent dans le présent : trouverions-nous dans le primitif contemporain les traits signalés par Buecher comme les marques de son ancêtre, le primitif du pur instinct, qu'il serait encore arbitraire de les décréter « primitifs ». En effet, il resterait à prouver que ces traits ont caractérisé l'activité économique de *tous* les premiers hommes, ce qui est manifestement impossible. Que si, au contraire, nous n'en trouvons pas trace, ne sommes-nous pas autorisé à considérer que la théorie du non-travail et du travail-jeu, n'est elle-même qu'un jeu, un jeu de l'imagination ?

L'accusation de paresse a été souvent portée avant Buecher contre le primitif. Ne serait-ce pas, souvent, qu'il n'a pas été observé dans son milieu normal, mais déjà déformé par le contact du blanc ? Ne serait-ce pas, aussi, qu'on l'a jugé sur la mollesse qu'il apportait bien humainement, dans le travail exécuté pour l'Européen ? « Les disciples d'Herbert Spencer », écrit Goldenweiser, « ont l'habitude de dire que le sauvage n'a pas la faculté du travail soutenu. Mais les rapports d'où l'on tire ces généralisations sont-ils basés sur une appréciation loyale du travailleur primitif ? Certainement non... Ceux qui ont eu l'occasion d'étudier le primitif dans son ambiance naturelle ont été souvent frappés du soin et de la patience inlassables (apparently limitless) qu'ils apportent aux travaux industriels ou artistiques qui touchent de près leur vie pratique ou sensible. Les industries primitives, en particulier, réclament souvent une application intense et persistante, pendant des jours et des semaines, et les indigènes répondent fidèlement à ces exigences, sans donner de signes visibles de défaillance et sans qu'il soit besoin d'aucune contrainte sociale » (5).

A l'indolence des Nègres observée par Livingstone et que cite Buecher (EV 20, EH 18), il serait facile d'opposer par exemple, l'énergie de ces Dieri qui parcourent jusqu'à trois cents milles à travers des territoires hostiles pour se

---

(5) EC 9.

procurer l'ocre rouge qu'ils destinent à l'échange ou à leur usage personnel et qu'ils transportent à leur retour à raison de 70 à 80 livres anglaises par individu (6). Quel sera donc le critère pour décider qui, du Nègre ou de l'Australien, se comporte en « primitif » ?

Sans doute, et nous l'avons dit, Buecher ne méconnaît pas que le primitif soit capable d'efforts et la paresse dont il le taxe est moins une répugnance au travail qu'une variété d'imprévoyance compliquée de tendance à la flânerie. Mais outre qu'il est impossible de parler d'imprévoyance, quand on reconnaît par ailleurs que les efforts des indigènes s'exercent dans la fabrication d'objets dont ils ne jouiront que dans des mois, parfois des années, parfois même qu'ils transmettront inachevés à une autre génération (EV 55, WN 21, AR 12-13), qui ne voit que le goût de la flânerie n'a rien de primitif ? C'est une inclination si naturelle à l'homme qu'elle se manifeste avec persistance au milieu des travaux qui réclament l'activité la plus automatiquement régulière, et l'ensemble de règlements de travail imaginé par l'ingénieur américain Taylor n'avait pas d'autre objet que de lutter contre l'incoercible tendance au « soldiering ». « Il n'y a aucun doute », écrit Taylor, « que la tendance de l'homme moyen est de travailler à une allure lente et facile, et que ce n'est qu'après beaucoup de réflexion et d'observation de sa part, ou par suite de l'exemple, de sa conscience ou d'une *contrainte extérieure*, qu'il prend une allure plus vive » (7). Quand Buecher oppose le travail du sauvage à celui du civilisé, il prend le résultat d'une contrainte mécanique pour une modification de l'âme humaine. Si l'on compare les réflexions de Taylor sur le

---

(6) Howitt 711-712. « C'est le procédé de l'« *illustration* ! » objectera quelque lecteur. — « Non » répondrons-nous « car nous n'avons point de système à illustrer. Mais nous prouvons que Buecher illustre et qu'il n'induit point ».

(7) Taylor, 19. Dans le passage que nous citons, Taylor fait allusion non pas à la lenteur voulue dans le travail (systematic soldiering) mais à la tendance naturelle à la flânerie, « the natural instinct and tendency of men to take it easy, which may be called natural soldiering » (ibid.).

travail des ouvriers de la Bethlehem Steel Company à celles de Goldenweiser sur l'énergie toute spontanée des sauvages, on ne peut s'empêcher de penser que la *wirtschaftliche Natur* qu'il a fallu tant de millénaires pour nous procurer (EV 4-5) a été accordée parfois au primitif avec plus de libéralité qu'au civilisé.

Mais du moins peut-on prétendre que ce travail, s'il l'accepte, le primitif l'accomplit « comme en se jouant » (EV 21, EH 19) ?

Il suffit pour répondre à cette question d'évoquer le labeur désespérément lent qu'exigent des besognes comme l'abattage des arbres, l'évidage des pirogues, accomplis avec des outils de pierre ou en coquillages (8), le travail de la pierre, de l'os, de l'ivoire, etc... Et il est bon de se rappeler que cette patiente énergie n'est pas une acquisition récente : les hommes préhistoriques nous ont prouvé qu'ils la possédaient en forant des puits de plus de douze mètres dans des bancs de craie à silex, armés de faibles pics en corne de cerf (9).

Il n'y a pas lieu de développer davantage cette argumentation que l'on pourrait aisément nourrir de faits empruntés à Buecher lui-même (AR *passim*). Nous pensons en avoir dit assez pour prouver que le travail du sauvage n'est pas une forme du nonchaloir et que présenter son activité comme une manière de délassément est en vérité un étourdissant paradoxe.

Peu importe que quelques porteurs nègres ou quelques esclaves de plantations aient fourni à des observateurs superficiels de faciles développements sur la paresse des sauvages ; il demeure constant que dans des circonstances normales le primitif sait fournir sans défaillance la somme d'activité requise pour son adaptation aux conditions économiques du milieu et il n'y a aucune raison de dénier à cette activité les caractères du travail proprement dit.

---

(8) C'était l'outillage normal des Andamanais.

(9) Déchelette, I, 355.

Le fait que certaines tâches sont précédées ou suivies de danses, ne peut être considéré comme un souvenir du temps où travail et jeu n'étaient pas encore différenciés, que si l'on a déjà donné son adhésion à la théorie du travail-jeu (EV 29, EH 28). Les indigènes montrent très bien qu'ils distinguent l'activité libre de l'activité imposée en se livrant parfois à des jeux proprement dits. On voit, par exemple, dans Howitt comment certaines tribus australiennes aiment à se divertir de la chasse et des autres travaux journaliers par de longues parties de balle (10). En éprouveraient-ils le besoin si la recherche quotidienne du gibier, la fabrication de leurs armes ou de leurs huttes leur faisaient l'effet d'une sorte de sport ? On peut noter enfin dans le même ordre d'idées que certains indigènes de nature paresseux prétendent parfois se soustraire à la corvée de la chasse et que cette indolence leur vaut d'être houspillés par leurs compagnons (11). Il est clair que par son caractère de nécessité journalière et par conséquent de monotonie, un mode d'activité comme la chasse ne peut, en aucune manière, être assimilé à un jeu. Traiter de jeu les occupations du primitif, parce qu'elles ne comportent pas la stricte régularité de nos besognes, c'est essentiellement une idée de civilisé.

Si le travail du primitif est actuellement du vrai travail, ne peut-on du moins supposer qu'il dérive d'une activité plus platonique ?

Telle est la question, selon notre plan, à quoi il faut maintenant répondre.

Buecher a tranché, selon sa manière, par une affirmation

---

(10) Howitt 767. Le fait n'est pas exceptionnel. Walter E. Roth a consacré un chapitre de son étude sur certaines tribus du Queensland aux sports et aux jeux (ch. VIII. Recreations ; corroborées, sports and games). On y voit les aborigènes jouer à la course, à cache-cache, à sauter à la corde, etc. Jeu, travail, cérémonies sont pour eux des catégories parfaitement distinctes. Cf. Horne 35 sq. Playthings.

(11) Howitt 770.

très nette cette question de chronologie : « Le Progrès se fait autrement qu'on l'avait cru jusqu'ici : le jeu est plus ancien que le travail, l'art précède la production utile » (EV 29, EH 28). Et plus loin, il précise : « L'activité industrielle semble avoir débuté par la peinture du corps, le tatouage, le percement ou la déformation de quelque partie du corps, puis elle passe successivement à la production de parure, de masques, etc... » (ibid.).

Nous ignorons comment les choses ont pu se passer autrefois, mais, en ce qui concerne la période actuelle, l'ethnographie nous apporte des documents tout à fait opposés à l'hypothèse de Buecher. C'est en effet, un trait remarquable que des peuplades à économie rudimentaire, comme les Sémangs, les Watwa, les Pygmées de l'Ituri et de l'Afrique Centrale, ignorent complètement le tatouage et que les déformations corporelles sont chez eux très peu goûtées, beaucoup moins que chez leurs voisins plus avancés en civilisation (12). La peinture du corps est rarement pratiquée parmi les représentants de la race pygmée ; on ne l'observe que chez les Andamanais et les Sémangs et encore a-t-elle des fins utilitaires : médecine ou magie (13). La même remarque s'applique au goût de la parure qui n'est pas du tout développé chez ces tribus : ni les Watwa, ni les Pygmées de l'Ituri et du Congo, ni les Akka ne portent le moindre ornement. Les Andamanais, les Sémangs et les Négritos n'en portent que très peu (14). Or, si l'activité industrielle de ces primitifs est sommaire, du moins a-t-elle un développement adapté à l'économie rudimentaire qu'ils pratiquent : leurs arcs et leurs flèches ont l'efficacité voulue, et nous avons vu que l'industrie des poisons est une spécialité des pygmées africains. En outre, dans certains cas ces peuplades prouvent que leur habileté technique n'est pas inférieure à celle des Nègres plus civilisés qui les entourent. Ne voit-on pas, par exemple, les Watwa servir

---

(12) SP 44 sq.

(13) SP 46.

(14) ibid.

d'architectes et de fabricants de bateaux aux Nègres leurs voisins ? D'autres sont les forgerons des Massaï (15). D'où il ressort que la technique peut parfaitement avoir une origine et un développement autonomes. Du moins, on ne peut rien tirer d'autre de l'observation des faits.

D'ailleurs, si la liaison entre l'ornementation du corps humain et les débuts du travail industriel ne nous paraît avoir pratiquement aucun fondement, nous ne voyons pas qu'elle apporte théoriquement à l'esprit la plus faible clarté : en quoi est-il plus simple, plus primitif, de s'enduire d'ocre, de se tatouer, etc. que d'écorcher un animal pour en avoir la peau, d'aiguiser une pierre ou d'apointer un bambou ? La première démarche dénote même plus de raffinement et d'abstraction. Un chimpanzé lance une pierre, mais on n'a jamais rapporté qu'il songeât à modifier sa physionomie (16).

Enfin, on pourrait faire à Buecher cette dernière objection : pour se peindre, pour se tatouer, pour se mutiler quelque partie du corps, un outillage préalable est indispensable ; point d'art sans industrie. Voilà notre filiation compromise, notre chronologie renversée (17).

---

(15) SP 61, VK 445, 460, 466. — Il n'apparaît pas du tout que la situation économique inférieure de ces peuples soit une conséquence de leur insuffisance intellectuelle. Elle est due à leur refoulement par des peuples plus puissants dans des territoires défavorables, et aussi à leur caractère, cf. SP 56-57.

(16) Ne louons donc pas trop les Pygmées d'ignorer les tatouages, les anneaux dans le nez, les mutilations. Cette abstention ne constitue pas nécessairement une supériorité. Il en faudrait connaître l'origine. Au fond, ce qui sauve ces sauvages du soupçon d'animalité que pourrait faire naître leur incompréhension de ce que Baudelaire appelle « la majesté superlative des formes artificielles », c'est qu'ils montrent pourtant un certain penchant pour le mensonge : ils ne se tatouent pas, mais ils se peignent ou se scarifient ; ils recourent peu à la magie, mais ils y croient ; ils sont monogames, mais ce n'est pas à la manière de l'éléphant ou du faucon : ils savent donner une entorse à la loi. Par là, ils montrent qu'ils sont pleinement hommes.

(17) Est-il besoin de dire que nous n'entendons aucunement substituer à la théorie de Buecher sur l'origine du travail une autre théorie. Nous ne croyons pas avec lui que l'activité industrielle ait débuté par la

Que l'art précède l'industrie comme le veut Buecher, ou que les aspirations qui engendrent l'un et l'autre coexistent dans l'esprit humain sans qu'il soit possible de parler ici d'avant et d'après, constatons en tout cas au sujet de la même question qu'il n'est pas exact que l'esthétique primitive s'inspire immanquablement des formes animales ou humaines et surtout que les interprétations en soient d'un style réaliste (EV 28-29, EH 27-28) (18). Si les productions polychromes des Boschimans répondent à ce type (19) tout comme les fameuses peintures préhistoriques de la caverne d'Altamira, il est de fait que diverses peuplades très primitives comme les Sémangs, les Andamanais, les Watwa, les Akka, ne connaissent comme ornementation que des motifs géométriques ou des formes stylisées (20). C'est également par leur caractère abstrait et idéographique que se signalent les dessins tracés sur le sol par diverses tribus australiennes en vue de certaines cérémonies (21) ; et c'est d'ornements symboliques que s'ornent leur *churinga* ; tous les motifs de l'ornementation

---

peinture du corps, etc... et même nous pensons que cette affirmation, pour peu qu'on la presse, est dénuée de sens ; mais nous ne croyons pas que l'inverse soit plus vrai et que le sentiment esthétique soit postérieur à une certaine formation technique. Nous ne voyons pas pourquoi la faculté de concevoir, de fabriquer, d'orner des outils, et de s'orner soi-même devrait se fragmenter et se disposer en série.

(18) La question n'est pas sans intérêt du point de vue qui nous occupe : il est clair que Buecher est attiré vers cette conception par sa théorie du primat de l'activité instinctive.

(19) Et même chez les Boschimans le réalisme n'est pas la règle. Les hommes sont représentés conventionnellement. Le tronc est figuré par un triangle sur sa pointe.

(20) SP 132-133. — Ce qui ne signifie pas, d'ailleurs, que ces indigènes soient incapables d'exécuter des reproductions réalistes. Ils n'y sont pas enclins, c'est tout. M. L. Lapique, lors d'un voyage d'études aux îles Andaman, ayant remarqué que l'ornementation connue des indigènes se bornait à des zigzags ou des lignes ondulées, fut très surpris, un jour, de voir un jeune Pygmée lui crayonner une silhouette de pécaré très bien campée (Le Tour du Monde, 1895, 450).

(21) Spencer et Gillen 696 sq. (chap. XXV, Decorative Art). cf. W. E. Roth, plates XVII, XIX.

classique sont là : flots, besants, vermiculures, ondes, entrelacs, bâtons rompus, bouclés et rayures. Jamais on ne vit rien de moins réaliste ! (22).

Les conclusions de Goldenweiser, après des observations minutieuses et portant sur des peuplades différentes comme race et degré de civilisation, sont identiques : c'est la stylisation et non le réalisme qui semble être la forme qu'emprunte surtout pour s'exprimer l'esthétique primitive (23). A. C. Haddon dans son *Evolution of Art* (London 1895) avait prétendu, lui aussi, que les débuts de l'art étaient nécessairement réalistes et que l'évolution de la pensée et de la technique entraînait la transformation géométrique des contours : si les indigènes attribuaient des significations symboliques à certaines formes, disait-il, c'est en souvenir du caractère réaliste antérieur de ces représentations ; telle forme abstraite était baptisée « crocodile » parce qu'elle avait clairement figuré autrefois un crocodile. Haddon appuyait sa théorie d'une collection de spécimens marquant

(22) Les exceptionnelles manifestations de réalisme sont par exemple un dessin représentant la trace d'une patte de casoar, ou la silhouette schématisée d'un dugong, cf. Spencer et Gillen, ch. XXV, passim. — « Partout », écrit Buecher, « on voit se manifester chez le sauvage un penchant singulier à imiter les animaux qui vivent dans son entourage » (EV 28, EH 27). « Le trait peut-être le plus frappant de l'art décoratif de ces sauvages », écrivent Spencer et Gillen, « est l'absence à peu près complète d'ornements suggérés par un objet naturel » (696). « Apparemment », concluent ces auteurs, « le sauvage du centre australien n'a été que très peu influencé par son milieu physique et il se complaît dans la production de lignes ondulées, de cercles, de spirales, tout comme celui de l'est australien affectionne les carrés et les zigzags » (696-697). On voit que le « partout » de Buecher (*ueberall zeigt sich...*) doit être accepté avec une certaine réserve.

(23) EC 170 sq. — Ces constatations ruinent en même temps la théorie qui prétend assimiler les productions artistiques des primitifs aux dessins d'enfants. Cette théorie probablement construite par parallélisme avec la thèse biologique, : « le développement de l'individu reproduit le développement de l'espèce », ne trouve pas la moindre confirmation dans les données de l'ethnographie : non seulement l'art primitif est généralement *abstrait* et *idéographique*, mais il se caractérise par la *fermeté* du trait et le goût de la symétrie. Ce ne sont guère des marques de puérité.

les étapes du réalisme au symbolisme. Hélas ! ces étapes étaient à l'histoire de l'art ce que les étapes d'H. Spencer sont à la sociologie, ce que les étapes de Buecher sont à l'économique : des chercheurs sceptiques et patients prouvèrent que, si les spécimens étaient authentiques, le classement chronologique en était imaginaire ; ils établirent notamment qu'un *même* motif géométrique avait souvent reçu postérieurement des acceptions symboliques *différentes* selon les tribus (24).

Concluons-nous pour cela qu'en art primitif symbolisme précède nécessairement réalisme et que ceci sort de cela ? Nous nous en garderons. Nous n'avons aucun

---

(24) Cette croyance que stylisation procède nécessairement de naturalisme est si fortement ancrée dans les esprits qu'on voit l'abbé Breuil, à l'exemple de A. C. Haddon, reconstruire des séries de dessins montrant la stylisation progressive, en partant d'une tête de bovidé pour aboutir à une double spirale (Th. Mainage, p. 84, fig. 54). Th. Mainage ne se demande pas si les motifs géométriques qu'il reproduit (p. 87) ne seraient pas originaux ; il lui semble indispensable de les faire *dériver* « par voie de dégénérescence, de modèles naturalistes » (77), et il nous présente (p. 87, fig. 55) des spirales et motifs curvilignes comme des types de « stylisation pleinement évoluée ». En fait les Australiens ornent leurs armes et leurs churinga, comme on l'a vu plus haut, ainsi que leurs terrains, de cérémonie, de motifs purement abstraits, de signification conventionnelle et les prototypes réalistes sont tout à fait absents. Les représentations humaines ou animales qu'on trouve sur les parois des grottes australiennes ne semblent pas en effet provenir des indigènes actuels (EC 104).

A la vérité, il y a chez le primitif deux tendances : certaines peuplades comme les chasseurs magdaléniens sont artistes, et c'est la vision pittoresque qui l'emporte ; d'autres sont utilitaires, et c'est l'idéographie. Enfin, chez les primitifs, comme chez nous, il y a des individus mal doués, dépourvus de sens visuel ou de dextérité, incapables de tracer un contour ferme ou fidèle, et l'on a les « dessins d'enfants ». Rien n'autorise à grouper ces tendances suivant une chronologie *générale*. Nous ne pensons pas qu'on puisse parler de « lois » de l'évolution artistique », comme le fait Th. Mainage (77) ; il n'y a qu'une *histoire de l'art* à retrouver, si faire se peut, pour chaque type de civilisation, sans qu'on puisse jamais affirmer la nécessité d'un développement donné. Ceci dit, il n'est pas impossible que *certaines* formes stylisées soient dérivées de modèles naturalistes. Ce qu'il ne faut pas, c'est exclure la création spontanée et « primitive » de modèles géométriques.

moyen de résoudre ces problèmes d'origine ou de chronologie. Nous dirons simplement que l'observation des faits actuels ne justifie en rien la séquence pseudo-logique que l'on veut établir du concret à l'abstrait. Primitif ou non, l'esprit humain se révèle historiquement comme un complexe psychique où les éléments sensibilité et intelligence sont coexistants (25).

A la théorie du travail-jeu se rattache la thèse développée par Buecher dans son livre *Arbeit und Rythmus* sur l'origine de la poésie. Nous n'y consacrerons que quelques réflexions car elle ne touche qu'indirectement à notre sujet.

Cette thèse se peut résumer ainsi :

C'est le rythme, adopté instinctivement dans les mouvements du travail pour alléger l'effort physique et mental, qui a inspiré le rythme de la poésie, par l'intermédiaire de la musique et du chant, qui forment, au début avec

---

(25) Pour Buecher, l'homme primitif « ne pense pas » (EH 12; le texte allemand, dernière édition, ajoute « in unserem Sinne », EV 13). Sans vouloir discuter au long cette thèse, il peut être intéressant de noter les résultats d'expériences récentes destinées à éprouver l'intelligence des sauvages. W. H. R. Rivers, comme membre de l'expédition anthropologique de Cambridge au détroit de Torrès, a soumis les indigènes aux tests psychologiques les plus variés; Richard Thurnwald a opéré de même aux îles Salomon; le Professeur R. S. Woodworth, de l'Université de Columbia, s'est livré à des expériences semblables sur des individus appartenant à diverses peuplades, à l'exposition de Saint-Louis. « Le verdict de ces investigations », conclut Goldenweiser, « est unanime et probant : les sens et les réactions mentales élémentaires du primitif sont strictement comparables à ceux de ses frères blancs » (EC 8). Des expériences analogues faites en 1893 par M. L. Lapique aux îles Andaman avaient donné des résultats identiques : les tests destinés à éprouver la puissance d'attention de ces Pygmées ont montré que cette faculté était chez eux à très peu de chose près aussi vigoureuse et aussi prompte que chez les Européens (Le Tour du Monde, 1895, p. 450). On voit combien Buecher s'éloigne de la réalité lorsqu'il cherche par une inconsciente accumulation de faits exceptionnels à confirmer sa conception a priori d'un monde primitif radicalement hétérogène à notre monde civilisé : « andere Dinge, andere Menschen, andere Gedanken » (WN 45).

le travail, un ensemble homogène (AR passim et spécialement 377 sq.).

Il y a bien longtemps qu'on a voulu trouver dans les mouvements du travail la source du rythme musical, dont l'invention selon les Grecs, était due à des génies industriels, les Dactyles, mais cette théorie n'a guère pour elle que son antiquité. M. Paul Verrier, qui a consacré à l'origine du rythme une étude exhaustive, ne partage pas du tout l'opinion de Buecher. Selon lui, « si le rythme est ainsi intervenu dans les manifestations de l'émotion par le mouvement et la parole, c'est que précisément, il a une valeur émotionnelle. On peut même soutenir que dans le rythme sonore du travail, c'est tout d'abord la valeur émotionnelle que l'homme a perçue, avant l'utilité, et qui a porté à la renforcer d'autres bruits cadencés, par la parole, par le chant. Les chansons à travailler auraient donc déjà dans leur rythme une origine esthétique : le désir inconscient de stimuler l'activité et d'alléger la fatigue » (26).

Au surplus, si le primitif est dressé au rythme par les mouvements du travail, on devrait remarquer un goût du rythme plus marqué chez les peuplades industrielles que chez les peuplades de chasseurs. Or il n'en est rien. Les tribus économiquement les plus dénuées sont souvent les plus habiles à la transposition rythmique de leurs sentiments. C'est une spécialité bien connue des Pygmées africains que ces évolutions mesurées où ils expriment avec vivacité et pittoresque les émotions de la chasse. « Cet art de l'enfant des bois », a pu écrire Mgr Le Roy, « est supérieur à tout ce que j'ai vu chez les noirs » (27). And-

---

(26) P. Verrier, 11, 91-92. — On peut observer d'ailleurs que le rythme des chants est parfois très différent du rythme isochrone qui prévaut dans tant de travaux : polissage d'une pierre, abattage d'un arbre, grattage d'une peau, maniement de la pagaie. Parlant de la musique des Australiens, Hewitt écrit (d'après Torrance) : « Much of the character of the music depends upon the rhythm, which, while very strongly marked, is also most irregular, changing suddenly, and alternating frequently between double and triple » (419). (Souligné par nous).

(27) 121.

manais, Sémangs, Négritos des Philippines, ne sont pas moins doués (28). Ces peuplades sont aussi sensibles que les autres au rythme musical et apparaissent même comme les inventeurs de leurs instruments de musique rythmique (29).

Dès là que les peuplades les moins adonnées aux mouvements réguliers des tâches monotones se montrent autant et souvent plus que d'autres sensibles au charme de la mesure, la théorie de Buecher ne reçoit des faits aucune confirmation (30).

## II. ÉCHANGE

a) *L'échange-don*. — Pour Buecher, « l'échange est, à l'origine, absolument inconnu » (EV 92, EH 50), non pour des raisons économiques, parce qu'il n'y a rien à échanger, mais pour des causes psychologiques, parce que l'échange « loin d'être instinctif au primitif, lui est au contraire antipathique » (EV 92, EH 50, cf. WN 26-27, EV 62) (31).

(28) SP 127.

(29) SP 128 sq.

(30) Ce point de vue a été signalé par E. Grosse (Zeitschrift fuer Sozialwissenschaft, III, 1900, 312). — Ne pourrait-on ajouter que le rythme ne s'adresse pas qu'à l'oreille? Le regard s'y complaît. Et c'est la symétrie. Or la symétrie est une des caractéristiques de l'art primitif. Ce rythme visuel, spatial, vient-il aussi du rythme du travail? Signalons enfin une erreur de détail commise à ce propos par Buecher qui pense que la langue n'étant pas naturellement rythmique, le nombre poétique doit venir d'ailleurs : « Keine Sprache soweit meine Kenntnisse reichen, baut fuer sich ihre Woerter und Saetze rhythmisch » (AR 77). M. Verrier estime au contraire, que tous nous distribuons nos phrases en segments rythmiques (I, 60 sq.) et le prouve. Vérification inattendue, par des procédés de laboratoire, de l'aphorisme mallarméen « il n'y a pas de prose » !

(31) On a prétendu que Buecher avait nié à tort l'existence de tout commerce chez les primitifs. « La thèse de Buecher que les hommes primitifs ne connaissaient pas le commerce est tout à fait fausse » écrit Moskowski 628. La thèse de Buecher n'est pas fausse du tout sur ce point car il s'est contenté de dire que les primitifs ne pratiquaient pas le commerce proprement dit, consistant dans l'achat d'une marchandise dans le but de la revendre avec bénéfice (WN 25, EV 60), ce qui est vrai.

Cette répugnance s'explique si l'on considère que le fruit du travail, faisant pour ainsi dire corps avec celui qui l'a produit, l'abandonner à autrui serait se défaire d'une fraction de soi-même, se livrer sans défense aux emprises magiques, aux risques d'envoûtement, (EV 92, EH 50). Mais si l'échange proprement dit ne se rencontre pas dans les sociétés primitives, y connaît-on du moins quelque prestation qui le rappelle et y supplée ? Sans doute, c'est le don, et plus précisément c'est le don d'hospitalité (WN 27-28, EV 62-63). Mais cela n'est vrai que des tribus les plus arriérées.

Comme, d'autre part, parmi les peuplades semi-civilisées, l'échange se pratique couramment, — et que suivant la dialectique de Buecher, il faut bien que cet échange, après une période de non-échange, soit issu d'une forme transitoire, — le problème consiste à retrouver le maillon de la chaîne et peut se poser dans ces termes : le vrai primitif répugnant à l'échange et cette répugnance marquant par hypothèse un moment général et nécessaire de la psychologie humaine, par quel procédé intermédiaire la nécessité économique a-t-elle acclimaté l'homme à cette forme de contrat ?

Ce sont les tribus australiennes, dont les coutumes sont l'inépuisable trésor de la sociologie aprioriste, qui vont nous offrir à point nommé la forme transitoire désirée (32).

(32) Ce sont ces tribus, on le sait, qui ont permis à M. Durkheim, grâce aux cérémonies de l'intichiuma, de remonter à la source du sentiment religieux. Ce sont ces mêmes tribus, c'est ce même intichiuma, qui fournissent à M. R. Maunier la clef des origines de la division du travail professionnel (89 sq.). On jugera de la fragilité de cette thèse et de sa hardiesse, si l'on considère que cette cérémonie, — laquelle consiste à assurer la multiplication d'une espèce totémique pour les besoins d'un autre groupe, à charge de réciprocité, — n'est pas même générale en Australie, où elle n'a été observée, à notre connaissance, que parmi les tribus du centre (Spencer et Gillen 283). Elle semble née du désir de modifier magiquement des conditions économiques particulièrement ingrates. Dès qu'on abandonne les tribus du centre australien pour celles de la côte où la nourriture est plus abondante les cérémonies d'intichiuma *disparaissent à peu près complètement*.

Au surplus, ces théories n'ont plus qu'une valeur rétrospective,

Cette forme, c'est la coutume observée chez les Diéri (WN 29, EV 64), suivant quoi un individu partant en voyage s'engage à rapporter à un autre, divers objets sous promesse d'un présent de valeur équivalente qu'il désigne (33). Chez les Indiens du Brésil Central la notion d'échange ne serait pas non plus encore dégagée de la notion de don (WN 29, EV 64).

Quelles preuves, ou du moins quel commencement de preuve, Buecher apporte-t-il à l'appui de sa thèse ? Pourquoi nous faut-il admettre que la coutume de cette tribu australienne soit une forme de transition, un maillon de la chaîne qui doit lier le don à l'échange ? C'est ce que nous ne pouvons découvrir. Il n'est pas exagéré de dire que toute démonstration est ici absente, tant sont subjectifs les indices où Buecher veut trouver des preuves que l'échange est une transformation du don.

Les voici : l'échange, même lorsqu'il a atteint sa forme pure, garde encore des marques de la confusion antérieure ; de même qu'il fallait *d'abord* donner pour être payé de retour, de même, il faut chez les primitifs payer *à l'avance* le service (WN 30, EV 65) ; en outre, l'échange s'accompagne souvent d'un don gratuit (ibid.), prestation superfétatoire qui ne se comprend, comme ces organes atrophiés persistant chez les animaux à métamorphoses, que si l'on garde le souvenir de la forme embryonnaire. Refuser une offre d'échange est considéré comme une insulte, tout comme le serait chez nous l'offre d'un cadeau (ibid.). La notion de valeur d'échange reste très confuse dans l'esprit du primitif, à telle enseigne que l'on voit de jeunes

---

puisque leur postulat ethnologique, l'universalité du totémisme, s'est volatilisé. Elles n'en méritent pas moins une courte mention comme exemples mémorables du gaspillage de talent et d'érudition où entraîne un vice initial de méthode. « Au point de vue technique il me semble que Durkheim aurait eu avantage à donner une monographie bien simple mais bien complète de faits de totémisme australien », note M. Van Gennep avec un bon sens non dénué d'ironie, (État actuel du problème totémique, 52).

(33) Cf. Howitt 713-714.

sauvages prétendre au même salaire que des adultes et des adultes réclamer le même salaire pour une heure que pour une journée de travail (ibid.). Enfin, on remarque que certains objets ne sont jamais considérés comme matière d'échange, par exemple ceux qui servent à la parure, vestige évident d'un temps où l'on n'en échangeait aucun (WN 31, n. 1, EV 66, n. 29).

Cet essai d'argumentation tombe, croyons-nous, sous le coup d'objections logiques et d'objections de faits.

Si l'échange est redouté par le primitif parce que tout objet lui appartenant est considéré comme faisant partie de lui-même, on ne voit pas en quoi le don est moins incompatible que l'échange avec cette croyance (34). D'ailleurs, si comme le croit Buecher, l'égoïsme est le moteur initial et essentiel de l'activité économique primitive, le don pur et simple peut-il être lui-même forme primitive ? L'échange, après tout, en vertu de son caractère plus individualiste, pourrait être considéré théoriquement comme antérieur. Le problème pourrait alors être retourné : il s'agirait de retrouver dans les diverses formes du don plus ou moins teinté d'obligation réciproque ce qui rappelle l'échange égoïste primitif. L'exemple des Diéri avec leur contrat quasi-onéreux de don, si l'on peut ainsi parler, s'adapterait à merveille à cette démonstration.

---

(34) En fait, non seulement, les Australiens ne répugnent pas à l'échange, mais s'y complaisent sans utilité. Ils échangent parfois un boumérangue contre un autre dont le seul mérite est de n'être pas de leur propre fabrication (Horne 34, 76). Quant à la crainte de confier à autrui un objet personnel elle est loin d'être générale. Les mêmes Australiens qui sont les peuplades du monde les plus dominées par la crainte des maléfices font de leurs *cheveux* un objet courant d'échange (Spencer et Gillen 605). Les cheveux ne sont nulle part en Australie, considérés comme une partie du corps propre à servir pour l'envoûtement, ce qui va contre les croyances magiques universelles. Spencer et Gillen attribuent ce fait à ce que les cheveux sont parmi ces peuplades un objet d'échange de très grande valeur et qu'il est normal de se trouver en possession des cheveux d'autrui. Cela tendrait à prouver que les croyances magiques peuvent très bien, si cela est utile, céder aux nécessités économiques.

Si le paiement du prix ou du salaire est parfois exigé d'avance, il faut une bonne volonté excessive pour y voir autre chose qu'une banale manifestation de défiance. A ce compte, faudrait-il regarder le cautionnement et les arrhes comme des vestiges de coutume primitive ? Quant au présent surérogatoire qui accompagne l'échange, il ne prouve rien d'autre qu'une certaine ingénuité de mœurs ; il atteste ce sentiment : que les relations humaines, même sur le terrain économique, ne doivent pas être réglées par une impeccable arithmétique. En outre, cette habitude de sceller l'échange par un menu cadeau s'explique aisément par certaines conditions économiques ; lorsque les occasions d'échange sont rares, il est naturel que les copermutants, ou l'un des deux, marquent sa satisfaction d'un événement heureux et solennel, en arrondissant le montant de la prestation. Le mécontentement provoqué par un refus d'échange s'explique tout naturellement de la même manière : il se conçoit très bien dans un état économique où cette opération est relativement rare et où une proposition d'échange devrait normalement être considérée comme une aubaine. La repousser ne peut être qu'un signe de méfiance. Il est normal d'en être froissé.

Quant aux exemples que Buecher nous donne du sens confus de la valeur chez les primitifs, il serait facile de les alléguer au profit de la thèse contraire : ils prouvent simplement que les indigènes en question s'efforcent avec une matoiserie trop dépourvue de subtilité d'extorquer à l'exploiteur blanc le plus gros salaire possible, ce qui ne prouve pas une notion si trouble de la valeur. Pour établir que cette confusion existe, il fallait nous montrer un cas inverse : celui où un primitif donnerait un jour de travail pour un salaire d'une heure, ou bien où un adulte se contenterait de la paye d'un enfant.

La répugnance à échanger certains objets est un phénomène si général, nous pouvons l'observer si facilement autour de nous et en nous, qu'on se demande comment il a pu frapper des ethnographes et comment Buecher a osé s'en prévaloir. Le civilisé pas plus que le sauvage ne

vend ou n'échange (normalement) objets de piété ou de parure, souvenir de famille ou d'amitié. L'idée ne viendrait à personne d'y voir un vestige d'un temps fabuleux où l'échange était inconnu des hommes.

D'une façon générale, on est surpris de voir à quel point les jugements de Buecher sur l'appréciation de la valeur par les primitifs manquent de cohérence. Il écrit (EV 22, EH 20) : « Comment ces peuples, qui ne voient pas au-delà du moment présent, pourraient-ils avoir des idées sur la valeur des choses, ce qui suppose toujours un jugement, une représentation de l'avenir ? Nous savons tous que fréquemment en Amérique et en Afrique, il est arrivé aux indigènes de vendre à des colonisateurs étrangers leurs terres pour un rien colorié, une paire de perles de verre pour nous sans valeur aucune ».

Ce texte suggère les observations suivantes :

a) ces peuples, même quand ils ne sont pas nomades, ont de la terre en telle abondance qu'ils peuvent à juste titre n'y attacher que peu ou point de valeur ;

b) Ne savent-ils pas dans ces échanges, qu'ils seront obligés tôt ou tard de céder à la puissance du blanc ?

c) En attachant du prix à des babioles qu'ils n'ont jamais vues, ils ne commettent pas un acte économiquement plus irrationnel que les blancs qui apprécient pour leur rareté les perles dites précieuses ;

d) enfin il n'est pas scientifique d'accorder de la valeur à ces faits exceptionnels ; les Indiens ou les Nègres en question n'avaient vraisemblablement plus rien de primitif ; l'histoire coloniale des peuples européens abonde en exemples où les indigènes se sont montrés moins coulants sur l'occupation de leurs territoires.

Il est piquant de noter que ces malheureux sauvages se trouvent parfois accusés des tendances les plus contradictoires, décrétées nonobstant primitives. En voici un exemple synoptique :

« ...le Nègre qui, pourtant, n'est pas au dernier stade de la civilisation, est généralement prêt à céder n'importe quelle portion de son avoir » (EV, 22, EH 20)

« ... leurs échanges réguliers [aux primitifs en général] sont strictement limités à quelques articles. Maint objet d'usage journalier ne peut être obtenu à aucun prix » (WN 31 n. 1).

Nous avons voulu reprendre en détail l'argumentation de Buecher, mais peut-être eût-il suffi de lui opposer l'éloquence brutale de ce simple fait : il existe des peuplades dont la civilisation a un caractère infiniment plus primitif que celle des Nègres, et même des Australiens, et ces peuplades n'ont aucune aversion pour l'échange. Aux îles Andaman, les tribus de l'intérieur pratiquent couramment des échanges avec les tribus de la côte (35) ; ce sont, nous dit-on, des échanges véritables, de nature commerciale, utilitaire, nullement mêlés de rites cérémoniels ou magiques (36). Et à côté de l'échange, ces indigènes discernent le don, prestation à titre purement gratuit. On cite également des exemples d'échanges économiques normaux parmi des tribus de la Terre de Feu (37). Nous ne trouvons plus rien ici qui rappelle le contrat *sui generis* qui a frappé Buecher chez les Diéri. D'ailleurs, il est à remarquer qu'à côté des échanges à forme rituelle qui ont attiré l'attention des ethnologues, les Australiens ont des échanges d'un caractère rationnel et c'est en vertu d'un préjugé que l'on attache aux premiers un caractère primitif (38).

b) *L'échange-vol.* — Si l'échange peut sortir du don,

---

(35) VK 461, 480.

(36) VK 464.

(37) VK 462.

(38) Cf. Howitt 710 sq. Le fait que des échanges ont lieu à l'occasion de cérémonies, réconciliations, alliances, initiations, ayant attiré un certain concours de peuple, et dont on profite, doit-il nous empêcher d'y voir des opérations commerciales ? Les pèlerinages du moyen-âge s'accompagnaient de foires, ce qui ne signifie pas que les pèlerins attachaient à leurs achats un caractère mystique.

il n'en sort pas exclusivement et peut être aussi engendré par son contraire, le vol, Voici comment :

Constatant que certaines tribus pygmées africaines, comme les Akka, échangent avec les Nègres de la viande séchée contre des bananes, du maïs, etc. (WN 36, EV 71), Buecher ajoute que, parfois, ces échanges prennent une forme moins contractuelle et que ces mêmes tribus pénétrant dans les jardins des Nègres y dérobent les produits qui leur manquent, laissant en compensation une certaine quantité de gibier (ibid.). C'est là, conclut-il, une forme plus ancienne d'échange (ibid.), et il est clair que ce troc forcé lui apparaît comme une forme intermédiaire entre le pillage et le commerce. Il cite également (WN 36 n.1) l'exemple des Veddas qui commandent par signes symboliques des pointes de flèches aux forgerons cinghalais qu'ils rétribuent en peaux ou en miel. Ces échanges se font sans que les intéressés s'aperçoivent.

Ce troc muet (*silent trade*) n'est pas un phénomène économique à part, c'est un échange dont la modalité n'apparaît plus étrange dès que l'on songe qu'elle est imposée par la crainte qu'inspire à une peuplade faible et arriérée une tribu plus puissante et civilisée. Dans les exemples cités par Buecher, celui des Akka et des Nègres d'une part, celui des Veddas et des Cinghalais d'autre part, la situation est identique ; il s'agit de peuplades autochtones opprimées depuis un temps immémorial par des envahisseurs qu'ils redoutent toujours d'approcher. Le troc muet, imposé ou non, est en tout cas loin de prouver que l'instinct de rapine soit inné chez le primitif, comme le veut Buecher (39). Il ne se présente pas davantage comme

---

(39) Ou son compatriote Moskowsky, qui écrit avec une assurance déconcertante : « Il est bien entendu que partout le vol est le père du commerce, et les différentes étapes de cette évolution se laissent encore facilement reconstituer... » (suivent les mêmes exemples que Buecher). Moskowsky n'admet pas que l'échange provienne du don d'hospitalité, car, dit-il, l'hospitalité « résulte au contraire des relations et des rapports de commerce, qui est donc le père de l'hospitalité et non vice versa » (628, 629). Les problèmes d'origine admettent aisément, on le voit, des solutions variées et même contradictoires. (Les italiques sont dans le texte).

une phase embryonnaire de l'échange normal. Ce n'en est qu'une adaptation à des circonstances spéciales que nous venons d'expliquer. La preuve en est qu'il ne viendrait jamais à l'esprit des Andamanais, des Fuégiens ou des Australiens de jouer entre eux à ce jeu de cache-cache. On trouve dans Hérodote une description du troc muet qui confirme bien l'explication rationnelle que nous en avons donnée ; voici comment le procédé est décrit par l'historien grec :

« Les Carthaginois disent encore ce qui suit : il y a en un lieu de la Lybie, au-delà des Colonnes d'Hercule, des hommes avec lesquels ils trafiquent ; ils y débarquent leur cargaison, la rangent sur la plage, remontent sur leur navire et font une grande fumée. Les habitants à l'aspect de la fumée, se rendent auprès de la mer et, pour prix des marchandises, ils déposent de l'or ; puis ils se retirent au loin. Les Carthaginois reviennent, examinent, et, si l'or leur semble l'équivalent des marchandises, ils l'emportent et s'en vont. S'il n'y en a pas assez, ils retournent à leur navire et restent en place. Les naturels approchent et ajoutent de l'or, jusqu'à ce qu'ils les aient satisfaits ; jamais, de part et d'autre, ils ne commettent d'injustice : les uns ne touchent pas à l'or avant qu'il n'égale la valeur des marchandises ; les autres ne touchent pas à la cargaison avant qu'on ait enlevé l'or ».

Il est clair que le procédé décrit avec précision par Hérodote avait été imposé aux trafiquants Carthaginois par la nécessité de rassurer les craintifs Lybiens. Ceux-ci avaient peut-être de bonnes raisons d'être méfiants, car les marins phéniciens étaient parfois moins scrupuleux qu'il n'apparaît dans le récit précédent : il leur arrivait d'embarquer de force les clients qui ignoraient les subtilités du *silent trade* et de les vendre comme esclaves.

### III. DOMESTICATION DES ANIMAUX

Celui qui connaît la théorie du travail-jeu et de l'imprévoyance primitive peut à la rigueur déduire la solution

apportée par Buecher au problème de l'origine de l'élevage. Partant du postulat : le jeu précède l'activité utile, Buecher ne peut admettre que la domestication des animaux ait une origine utilitaire. L'exploitation rationnelle des animaux a été précédée d'un apprivoisement fantaisiste et puérile : « L'apprivoisement des animaux domestiques », écrit-il, « ne commence pas par les animaux utiles, mais par ceux que l'homme dresse pour son plaisir » (EH 27) ; et le dernier texte allemand ajoute : « ou pour le culte des dieux » (EW 28). D'ailleurs les peuples modernes, comme toujours, nous témoignent de ce qui s'est produit dans le passé : certains Indiens d'Amérique du Sud s'entourent d'animaux variés mais ne s'en nourrissent pas ; ils ne mangent pas les œufs de leurs poules. On trouve des tribus africaines qui ne tuent point leur bétail ; d'autres n'en utilisent pas le lait (EH 27 n. 1, WN 18, 19, EV 51 sq.). Le chien, enfin, que l'on rencontre partout chez les primitifs, ne serait presque jamais utilisé pour la chasse (WN 19, EV 52) (40).

Naturellement, l'auteur ne nous dit pas comment on est passé de l'apprivoisement-jeu à la domestication économique. Mais on sait quelle solution générale il apporte à ces problèmes de transition, c'est une question de temps et de modifications imperceptibles : « il n'y a pas de moment critique » (keine Wendepunkte), « tout croît ou disparaît comme dans la vie des plantes » (EV 20, EH 29). En tout cas, il pense avec Hahn, (WN 9, EV 43) que ce ne sont pas les chasseurs qui se sont transformés en éleveurs, mais au contraire que les pasteurs nomades sont d'anciens sédentaires. L'exploitation économique des gros animaux est une invention d'agriculteurs. Quant à l'opinion du même auteur que l'origine de l'élevage du bétail serait religieuse, les animaux ayant été d'abord conservés et nourris comme réserve pour les sacrifices, Buecher ne l'avait pas encore adoptée dans l'édition de 1898 (EH 27) (41), mais y fait

(40) « Presque jamais, *fast nirgends* » dit le texte de 1898 (WN 19), qui s'adoucit en « nur selten, seulement rarement », dans celui de EV.

(41) Sauf omission du traducteur, car nous n'avons pour cette édition que la version française.

plus tard une discrète allusion en ajoutant à la phrase citée plus haut : « ...oder fuer den Kult der Goetter », « ou bien pour le culte des dieux ».

Reprenons les faits cités par Buecher et voyons s'ils s'accordent avec sa théorie.

Il est vrai que le primitif, — tout comme le civilisé, — apprivoise de jeunes animaux sans d'autre but que le plaisir de les voir s'ébattre autour de soi. Pourtant ce désintéressement n'est pas général. Même chez des peuples ne possédant pas d'élevage, on songe à tirer parti des bêtes apprivoisées (42). Mais cela n'a que peu d'importance. Y eût-il des tribus où l'on ne conserve des animaux que par simple distraction, que cela n'apporterait aucune confirmation à la solution de Buecher. Que les Botocudos n'utilisent pas pour des fins économiques les petites ménageries dont ils aiment à s'entourer, cela prouve d'abord qu'il y a des primitifs assez idéalistes pour estimer le superflu nécessaire et ensuite que l'élevage-jeu est impuissant à créer l'élevage utilitaire, ce qui est le contraire de la thèse à prouver. Voir dans cet idéalisme, l'attitude première de l'humanité en face du problème de l'élevage et comme le point de départ de ces relations entre l'homme et les bêtes, d'où sortira l'exploitation méthodique de celles-ci, est une conjecture qui relève de la pure imagination. Voyez les Dinka nous dit-on : ces Nègres ont de grands troupeaux de bœufs, qu'ils ne mangent pas (WN 18, 58-59). Il est possible. Mais pour que les faits de ce genre eussent quelque intérêt, il faudrait prouver que des tribus qui n'utilisent pas du tout leur bétail ont imaginé de dompter les bêtes à cornes dans un but aussi platonique et que chez elles l'exploitation des animaux n'est pas entravée, — comme c'est

---

(42) Cf. des exemples dans Mason 141. — Pour le chien, l'information de Buecher est insuffisante, l'utilisation du chien à la chasse est connue des Sémangs, des Watwa, des Boschimans, des Veddas, des Négritos (SP 54, VK 400-401). Les Australiens se servent de leur *dingo* à demi-sauvage. L'exemple des Andamanais et des Tasmaniens ne peut être allégué, ces insulaires ne connaissaient pas le chien avant l'arrivée des Européens.

le cas, — par des scrupules religieux. En ce qui concerne les Dinka, il faut remarquer que cette peuplade utilise le bétail à sa manière car elle est très friande de laitage ; si elle ne tue pas les bêtes à cornes c'est parce qu'elle a pour ces animaux une vénération que l'on rencontre chez la plupart des pasteurs africains. On ne se trouve plus ici sur le terrain économique ; des cas de ce genre ne se rapportent pas directement à la question et l'on ne voit pas pourquoi on les cite. Au demeurant, ils pourraient aussi bien être produits par un auteur épris d'un autre système, au chapitre de la prévoyance, pour montrer combien ces peuples pratiquent une sage économie ! (43).

Ce que Buecher devrait établir pour que sa thèse ait quelque consistance, c'est que les premiers éleveurs d'animaux de trait ou de selle, comme le chameau, l'âne, le renne, le buffle, le zébu, l'éléphant (44) sont partis d'un apprivoisement fantaisiste.

Pour résumer : les premiers exemples, ceux des peuples qui ignorent l'élevage mais s'entourant par caprice de petits animaux, sont hors de la question. Pour les autres, ceux des peuplades qui utilisent peu ou point leurs ressources en animaux domestiques, ils ne sont pas probants, car ces tribus n'apparaissent aucunement comme les inventeurs de l'élevage. Au contraire, il est peu vraisemblable que les tribus asiatiques qui ont subjugué les quadrupèdes de leurs steppes ou de leurs toundras y aient été poussées par un sentiment comparable à celui de l'Indien de l'Amazonie

---

(43) Et puis, la question est-elle aussi simple ? L'utilisation des bovidés ne consiste pas uniquement à se nourrir de leur chair et de leur lait, ou à leur faire traîner des fardeaux : telles tribus de l'est africain, (les Wakamba, par ex. VK 526) saignent régulièrement les jeunes taureaux pour en boire le sang chaud. Une semblable coutume si elle échappe à l'attention d'un explorateur peut laisser croire à un élevage sans portée économique.

(44) En fait, l'éléphant n'est pas domestiqué, car il ne se reproduit guère en captivité ; pourtant, depuis une haute antiquité, il est utilisé dans l'Inde ; on le capture jeune et on le dresse.

qui élève un ara, car toutes utilisent les animaux qu'elles élèvent : les Mongols, les Khirghizes, les peuples de l'Altaï, se nourrissent presque exclusivement de la chair du mouton ; les Turco-Tatares n'ont qu'un mot pour désigner « nourriture » et « viande de cheval ». Seuls, les nomades de la région du Baïkal tuent rarement le renne, qui leur sert d'animal de trait et les fournit de laitage.

La manière dont ces tribus s'y sont prises pour domestiquer ces animaux, les circonstances qui ont favorisé ou suscité leur initiative, forment un problème historico-géographique et non logique ; ni l'imagination ni la dialectique n'en fourniront la solution (45). Tout ce que la logique peut faire, c'est de nous aider à écarter des explications comme celles que nous propose Buecher, qui ne satisfont pas la raison et ne coïncident pas avec les observations de l'ethnographie.

On en peut dire autant de l'hypothèse qu'il emprunte à Hahn, lorsqu'il dit que les pasteurs nomades sont des agriculteurs dégénérés et qu'il n'est pas vraisemblable qu'un peuple de chasseurs ait cherché à domestiquer les animaux (WN 9, EV 43) (46). Le principal argument de Hahn,

---

(45) Certains auteurs comme Graebner et M. Pankritius et bien d'autres, — mais nous ne citons à dessein que de purs ethnologues, — disent que la domestication sort du totémisme. Il est aussi difficile de réfuter de pareilles hypothèses qu'il est facile de les imaginer et même de les étayer. W. Pareto a montré avec esprit qu'en l'absence de documents historiques une induction établissant que le lion était le totem de la république de Venise serait logiquement inattaquable. Tout ce qu'on peut dire ici, c'est qu'il a été impossible de découvrir la moindre trace de totémisme chez les peuples pasteurs asiatiques, qui apparaissent comme les inventeurs de la domestication du cheval, du chameau et du renne. (Voir dans EW, une critique de ces théories ; cf. également VK 502 sq.) — Frazer, un des hommes qui ont consacré le plus d'attention à la question du totémisme, n'admet pas, — ou du moins n'admet plus, — qu'il y ait un rapport de causalité entre ces superstitions et l'élevage.

(46) « Und es ist in der That recht unwarscheinlich, dass ein Jaeger-volk zuerst darauf verfallen sein sollte, Tiere zu zaeahmen, um Milch, Eier und Fleisch zu gewinnen ». Il ne s'agit pas dans une pareille question de « vraisemblance » ; c'est un problème à résoudre avec d'autres critères que des critères logiques. *En fait*, G. Hatt a montré que cer-

à savoir que les pasteurs nomades n'auraient pu vivre sans l'appoint de nourriture végétale fourni de gré ou de force par des voisins cultivateurs se heurte à cette objection que si les tribus de chasseurs trouvent cet appoint dans la cueillette, quand leur industrie principale est la chasse, elles l'y peuvent trouver encore et se passer de l'agriculture, quand leur industrie est devenue l'élevage ; et d'ailleurs on rencontre encore des peuples pasteurs qui demandent à la cueillette leur appoint de nourriture végétale (les Hottentots, par exemple, et quelques peuplades sibériennes). Mais il n'entre pas dans notre plan de discuter ici les théories de Hahn, auxquelles Buecher ne fait d'ailleurs qu'une très brève allusion. Remarquons simplement que son adhésion à l'origine religieuse de l'élevage ne semble pas s'ajuster de manière très satisfaisante avec sa théorie générale de l'origine désintéressée de toute activité économique. Lorsqu'il écrivait : « L'appriivoisement des animaux domestiques ne commence pas par les animaux utiles, mais par ceux que l'homme dresse pour son plaisir », il avançait une hypothèse gratuite mais coïncidant avec sa conception du travail-jeu. Lorsqu'il complète plus tard son affirmation en ajoutant — sous l'influence de Hahn — « ou pour le culte des dieux » (EV 28), il y introduit une contradiction. En effet, élever des animaux en vue des sacrifices comme ont dû le faire, d'après Hahn, les agriculteurs-éleveurs de la Mésopotamie préhistorique, est une opération éminemment utilitaire.

Pour conclure, la contribution de Buecher à la solution du problème de l'origine de la domestication des animaux n'apparaît ni limpide ni personnelle : il se contente de faire

---

taines peuplades, qui ne traient pas les femelles de rennes, s'en approprient pourtant le lait, quand un de ces animaux vient à être abattu (Notes on reindeer nomadism, VK 509). Il n'est donc pas invraisemblable, ainsi que le pense Buecher, que des tribus de chasseurs aient pris goût à cet aliment et que cela les ait incitées à s'en assurer une consommation plus régulière.

une vague application de sa théorie du travail-jeu, à quoi il juxtapose l'hypothèse incompatible de Hahn. Ici, comme en plusieurs autres points, l'auteur n'a pas senti assez vivement le besoin de penser avec exactitude.

D'ailleurs le problème ne se pose pas en termes généraux comme le croit Buecher. Il ne faut pas parler de *la domestication des animaux*. Cette apparente simplification suppose le problème résolu et brouille tout à l'avance. Il est très difficile et peut-être impossible de savoir si l'idée de domestiquer une espèce animale pour des fins utilitaires (nourriture, vêtement, transport) est née une première fois dans un centre ethnique défini et, de là, s'est propagée par imitation dans le monde entier, ou si, au contraire, il y a eu des rencontres indépendantes portant sur une même ou plusieurs espèces. La sagesse consiste évidemment à se tenir jusqu'à nouvel ordre à égale distance de l'évolutionnisme psychologique qui reconstruit des développements valables pour toute l'humanité et le diffusionnisme intransigeant qui fermerait volontiers les yeux aux possibilités de créations originales.

Le problème se présente pratiquement sous un aspect extrêmement complexe. Voici les suppositions que légitiment actuellement les plus sérieuses et récentes recherches sur la question (Il ne s'agit bien entendu que de vraisemblance) (47).

La grande majorité des espèces animales domestiquées pour des fins économiques ayant leur habitat primitif en Asie, l'histoire de leur domestication est un problème asiatique et non humain. Plus précisément, un problème distinct se pose pour chacune des espèces : cheval, renne, chameau, mouton, chèvre, âne, bovidés, (bœuf, buffle, yack, zébu).

---

(47) Les détails qui suivent sont empruntés à VK 502 sq., (où sont utilisés entre autres travaux récents ceux de G. Hatt, B. Laufer, M. Hilzheimer, O. Antonius, R. E. Latham, L. Adametz).

Il y a quelque apparence que la domestication du renne soit autonome, mais il n'est point sûr qu'elle ait précédé l'élevage des autres animaux, et encore moins qu'elle ait donné l'impulsion première. Le renne aurait été amené progressivement à un état de semi-domestication par les tribus de chasseurs qui vivaient de sa chair (48). Ce n'est qu'à la longue que ces chasseurs se transformant en éleveurs se seraient avisés d'utiliser systématiquement le lait de ces animaux et de les atteler à des traîneaux. Certains auteurs sont disposés à admettre que l'exemple de ces chasseurs de rennes faisant tache d'huile vers le Sud aurait suscité la domestication du cheval, du chameau, des bovidés.

Naturellement, il n'est pas impossible que des peuples différents aient découvert personnellement, sans contact, l'avantage de conserver à leur portée les troupeaux d'animaux dont ils se procuraient auparavant la chair par la chasse. Dans tous les cas, c'est très vraisemblablement par un état de semi-domestication qu'on est arrivé à la domestication proprement dite et l'exemple du renne est très instructif à ce point de vue. On voit encore les chasseurs de rennes attirer ces animaux à l'aide de substances salées, dont ils sont friands, et attraper et domestiquer quelques individus qui leur servent ensuite à en capturer d'autres. C'est aussi à l'aide d'éléphants apprivoisés qu'on attrape et qu'on dresse aujourd'hui les éléphants sauvages. On peut imaginer que c'est par des procédés analogues, — soit par imitation, soit spontanément, — que diverses peuplades asiatiques ont glissé de la chasse d'une espèce donnée au semi-élevage de cette même espèce, laquelle passait progressivement sous sa domination, tout en imposant au maître qui la suivait son nomadisme particulier. Le mot « symbiose » a été employé pour désigner cette familiarité, cette communauté de vie, entre des groupes humains et animaux. Il peut être retenu avec avantage, mais il n'apparaît pas utile de faire intervenir ici le totémisme, sans

---

(48) Un exemple de cet état de semi-domestication nous est fourni par les chiens des Sémangs ou le *dingo* australien.

que, bien entendu, les hypothèses magico-religieuses doivent être exclues à priori comme explication de l'origine de certaines domestications. Il se peut qu'elles soient valables entre autres pour le bœuf et le cochon et non généralement.

Non seulement le problème se pose pour chaque espèce et il faut en rechercher la solution par l'observation minutieuse des peuplades dont la vie a des chances de rappeler celle que pouvaient mener leurs prédécesseurs sur les mêmes territoires, mais parfois il admet théoriquement plusieurs solutions pour les variétés d'une espèce donnée. Rien ne dit que la domestication de l'âne, par exemple, ne soit à la fois originaire de Nubie, patrie de certains ânes sauvages, et de l'Asie occidentale, séjour de l'onagre. La même dualité peut être supposée pour le chameau et le dromadaire ; les centres d'origine seraient alors l'Asie centrale pour le premier et l'Arabie pour le second.

Enfin, il faut se rappeler qu'en dehors de l'Asie, berceau du grand élevage, l'homme a domestiqué l'alpaca et le lama, — pour ne parler que des gros animaux, — et que sur tout le globe, il a utilisé pour des fins les plus variées, l'animal que l'on considère généralement comme son plus ancien serviteur, le chien.

Nous avons tenu à entrer dans ces détails pour montrer que le problème de la domestication manque singulièrement d'unité, et exige qu'on l'aborde avec une autre disposition d'esprit que l'attitude généralisatrice de Buecher (49).

Aussi bien éprouve-t-on comme un soulagement intellectuel et un sentiment de sécurité à penser que l'ethnologie historique, si elle n'a déchiffré avec certitude aucune des énigmes relatives aux origines des diverses formes de

---

(49) C'est une attitude sans doute très difficile à adopter, du moins pour ceux qui ne sont pas qu'ethnologues. Wundt, lui-même, très convaincu pourtant, en principe, du danger des solutions monogénistes, est tombé dans des généralisations indues pour expliquer la domestication du chien et l'origine du vêtement (EC 354 sq.).

l'activité économique, s'est mise du moins à la besogne dans un esprit de vraie science exacte et modeste et a renoncé aux formules passe-partout.

Pour nous, nous ne pensons pas qu'il soit très regrettable que la tradition n'ait pas conservé le souvenir des circonstances qui ont suggéré les premières initiatives économiques : l'invention du feu, de la roue, du harpon, de la domestication. D'abord, parce qu'il nous est loisible de combler ces lacunes en imaginant des explications très plausibles ; ensuite parce que ces détails, authentiques ou non, ne sont pas plus instructifs que l'anecdote de la pomme de Newton. Leur commune faiblesse est qu'ils ne livrent aucun secret. Les circonstances qui ont favorisé la domestication de tel ou tel animal sont en somme secondaires. Le fait dominant, c'est que l'homme a subjugué les animaux et les a fait servir à ses desseins. Que les gestes premiers aient été dictés par le hasard, la religion, la magie, il reste que le côté utilitaire de cette conquête n'a pas échappé à l'intelligence humaine. L'utilisation du hasard est à la base des inventions les plus géniales et non la recherche préméditée. La forme extérieure de ce hasard n'éclaire pas l'intuition qu'elle déclanche. Il n'importe guère que le harpon ait été imaginé pour la première fois par un homme qui avait été blessé par une écharde barbelée ou en considérant une mâchoire de squal, car ces détails ne donnent pas la clé de sa généralisation. Il est clair, encore, que si le feu n'est pas un présent de Prométhée, il est un don de Fortune ; que le hasard se soit offert sous la forme de deux morceaux de bois sec, d'une forêt enflammée par la foudre ou du choc d'un silex, cela est de pure curiosité : le côté troublant, c'est que l'homme, animal singulier, se soit emparé de cette créature mystérieuse, le feu, dont la lueur fait fuir tous les autres vivants, et l'ait réduite en esclavage.

Ces remarques ne nous éloignent pas de notre sujet ; elles s'appliquent aux efforts de Buecher, en tant qu'ils sont des efforts pseudo-philosophiques et non historiques, un essai d'explication génétique. Lorsqu'il dit que les

hommes commencent par élever des animaux pour leur plaisir, puis pour leur utilité, il n'est pas douteux qu'il se figure avoir éclairé le mystère de l'« origine ».

Même si cette hypothèse se trouvait vérifiée, — et, on l'a vu, il s'en faut de beaucoup, — nous pensons qu'elle ne nous renseignerait pas utilement sur le mécanisme psychologique qui aurait transformé ce passe-temps en labeur méthodique (50).

---

(50) On peut en dire autant de ceux qui, recherchant les origines de l'arme, de l'outil, disent qu'il y a « projection de l'organe ». Il n'y a pas là ombre d'explication. L'outil est une victoire de l'abstraction. La roue n'est pas projection de la patte, mais de l'intelligence.



---

## CONCLUSIONS

---

There is no royal road  
to the comprehension  
of cultural phenomena

ROBERT H. LOWIE.

Le primitif de Buecher est une création de l'esprit. — Vice cardinal de sa méthode. — Fragilité de ses résultats. — Possibilité d'une construction inverse par procédé analogue. — Qu'est-ce que la mentalité primitive ? — Insuffisance des matériaux fournis par l'étude de la psychologie du sauvage moderne. — Utilité discutable de la connaissance d'un passé très lointain en sociologie. — Erreur de la sociologie dite génétique. — Identité apparente de certains phénomènes sociaux. — La recherche des lois sociologiques. — Nécessité d'un idéal limité — du moins momentanément — à la description pure. — Buecher, comme représentant de la méthode historique. — Supériorité théorique et pratique du schéma d'Adam Smith sur la prétendue induction de Buecher. — Valeur d'ensemble de son œuvre ethnologico-économique.

Nous croyons avoir établi, dans les chapitres qui précèdent, que Buecher, dans ses considérations sur l'activité économique des primitifs, a souvent et gravement déformé la réalité. Lorsqu'il nie l'organisation sociale des tribus de chasseurs dont les groupes ne seraient que des hordes errantes ; quand il nous montre toute leur vie profondément influencée par le vieil instinct individualiste ; lorsqu'il nous les décrit paresseux, féroces, imprévoyants, le cerveau vide de pensée, il est évident qu'il évoque un personnage imaginaire, une silhouette conventionnelle, pure combi-

raison de traits ethnographiques triés en vertu d'un principe. Dans ces conditions, il est mal venu à traiter de mairionnette (EV 38) le sauvage que l'école classique recomposait par abstraction. Sans doute, il peut se vanter de partir de faits réels (EH 40), et, en général, les observations ethnographiques qu'il cite sont vraies ; mais ses majorations sont indues, ses généralisations arbitraires. Enfin, lorsqu'il tire ses exemples indistinctement des types de civilisation les plus disparates, il est manifeste que son concept de primitif est préformé ; toute son argumentation se réduit à une vaste pétition de principe.

Il a ignoré la règle quatrième de Descartes : il n'a point fait de dénombrements entiers, ses revues ne sont pas générales et il a beaucoup omis. Son induction est fallacieuse. Il serait facile de le prouver par l'absurde. Il suffirait de reconstruire un autre sauvage idéal, caractérisé par les qualités morales ou les attributs intellectuels qu'il lui dénie, et cela se pourrait faire sans cesser jamais de s'appuyer sur les relations ethnographiques les plus authentiques. Nous dirions ensuite que ces qualités, essentiellement primitives, puisqu'elles se constatent chez des primitifs, ont dû autrefois être infiniment plus répandues ; que c'est par suite d'une dégénérescence que le désintéressement, la patience, l'honnêteté, la pureté relative de mœurs, l'étroite solidarité que nous rencontrons chez les primitifs à l'état sporadique, — et à dire le vrai, chez ceux qui apparaissent matériellement comme les plus primitifs, — se sont progressivement altérées et parfois changées en leur contraire. Notre dissertation s'ornerait d'une épigraphe tirée du *Discours sur l'Inégalité*. Ayant retrouvé par « induction » l'âge d'or et le « bon Sauvage », ne serait-il pas juste de nous placer sous les auspices de Rousseau ?

Il ne nous resterait plus qu'à emprunter à Buecher cette fière péroraison : « Ainsi se justifie notre méthode de recherche, en vertu de laquelle nous avons groupé des peuples de races et de civilisations très diverses et étudié à part les manifestations de leur activité économique » (EV 38, EH 40).

! Nous ne nous livrerons pas à ce jeu. Nous n'avons pas la tentation de dresser en face de la synthèse de Buecher une autre synthèse, moins fausse, sans doute, mais encore artificielle. A notre essai critique nous ne joindrons pas un essai constructif. Ce n'est ni modestie, ni désir de faire bref, c'est scepticisme.

\*  
\* \*

Nous ne croyons pas, en effet, que ce que l'on étudie sous le nom de « mentalité primitive » nous renseigne le moins du monde sur l'origine et encore bien moins sur le sens de nos institutions. Les sauvages, dans la mesure où ils sont restés sauvages, n'expliquent pas le civilisé. Que penserait-on d'un psychologue préoccupé de pédagogie qui, dans l'impossibilité d'étudier directement les premières réactions intellectuelles d'un enfant intelligent, se contenterait de les imaginer en observant celles d'un adulte incapable ? C'est pourtant ce que l'on fait journellement en sociologie quand on explique par la psychologie — et combien mal connue ! — des membres les plus mal doués ou les moins favorisés matériellement de la famille humaine, les premières démarches de ses membres les mieux doués. C'est ce que fait Buecher, notamment, quand il recherche l'origine de la domestication des animaux en regardant un Bororo qui apprivoise un perroquet (1). Les civilisations arriérées, en tant que telles, ne peuvent nous livrer, du primitif, que ce qu'il avait de plus indigent ou d'informe, que ce qui l'a fait distancer dans la course. Par suite de circonstances historiques infiniment variées, elles offrent un ensemble d'atrophies et d'hypertrophies qui n'ont rien d'élémentaire. Si l'on veut retrouver l'homme

---

(1) Ou encore, devant l'exceptionnelle apathie de ces tribus australiennes du Golfe de Carpentaria qui, rapportent Spencer et Gillen, (683) n'avaient pas imaginé, — vivant dans un climat où la température des nuits d'hiver descend souvent au-dessous de zéro, — de se couvrir des peaux de bêtes qu'elles tuaient, nous faudra-t-il renoncer au concept d'un *homo æconomicus* désireux d'accroître son bien-être ?

primitif, il ne faut pas le rechercher dans une tribu de l'Australie centrale ou de l'est brésilien, — car on n'obtient ainsi qu'une fraction et une fraction déformée de primitif, — mais dans la totalité des civilisations humaines. L'ethnologie peut nous révéler le primitif, mais à condition d'opérer une induction complète, et pour cela, il lui faut d'abord se débarrasser de cette pré-notion de primitif, qui la rend aveugle à tout ce qui chez le sauvage est largement humain. Jusqu'où peut aller cette cécité intellectuelle, Buecher nous l'a montré.

Ainsi compris, le concept de primitif est rendu si extensif qu'il coïncide avec le concept d'homme et l'ethnologie vient se confondre avec la psychologie générale, à quoi elle annexe simplement quelques provinces excentriques et mal connues de l'âme humaine. Dans le sens vrai du mot, tout, dans l'homme, est primitif, parce que tout est premier (2).

Appliquant ces vues à Buecher, nous ne nierons pas

---

(2) Cette croyance à l'identité d'un « esprit humain », loin d'être un axiome ou un postulat, comme le dit M. Lévy-Bruhl (A 7), nous semble largement vérifiée par l'étude des civilisations dites primitives. Si cette identité ne s'est pas révélée à cet auteur, cela est dû probablement, à ce qu'il n'a pas donné au côté matériel, pratique, des civilisations inférieures, l'attention qu'il mérite. Ne l'a-t-il pas admis lui-même, en reconnaissant qu'« au fur et à mesure que nous saurons comment elles [les techniques] se sont développées dans les diverses sociétés, nous aurons sans doute à corriger l'idée que nous nous faisons de la mentalité primitive » ? (Bulletin de la Société française de Philosophie, Avril 1923, p. 38). Sans se spécialiser dans l'étude des techniques, un Goldenweiser n'en arrive pas moins à cette conclusion : « Man is one, civilisations are many » (EC 14). Ajoutons que l'identité de l'esprit humain n'implique pas pour nous l'existence d'un fond psychique d'où il soit possible de déduire le développement nécessaire d'une société humaine quelconque. Rien n'est plus éloigné de notre pensée. Si nous croyons à une *Elementargedanke*, nous pensons que ce fond commun n'est riche que de possibilités. Cette primitive identité de tendances comporte une variété quasi-infinie d'actualisations. Notre opinion exclut donc l'audacieux procédé des *suppléances* par quoi l'on prétend reconstruire une série évolutive en comblant les vides par emprunt à des séries étrangères (Voir Appendice.)

que le primitif n'ait été et ne soit encore, comme il le dit, égoïste, cupide, voleur, paresseux, imprévoyant, ingrat, (EV 15, EH 12) parce que l'homme est éternellement *tout* cela, mais nous nierons qu'il n'ait été *que* cela, parceque les vertus contraires ne sont pas nées par génération spontanée.

\*  
\* \*

Admettons pourtant que nous nous trompions. Admettons qu'il y ait, qu'il y ait eu, une « mentalité » spécifiquement primitive, hétérogène à la nôtre et qu'il soit possible de l'analyser. Il ne suit pas que cette connaissance soit utile au sociologue ou à l'économiste. Sans doute on a dit, — beaucoup le croient encore fermement, et Buecher tout le premier, — qu'on ne pouvait rien comprendre au présent sans la connaissance d'un passé très reculé. Ce sont là des affirmations très encourageantes pour une certaine érudition d'allure ésotérique, mais qu'il ne faut pas laisser s'accréditer. Le point de départ d'une institution peut être très intéressant à connaître à titre de curiosité, mais ne nous donne pas nécessairement, — et même, si l'impulsion première est très ancienne, ne nous donne presque jamais, — l'intelligence de sa signification présente. L'esprit de l'homme explique sans cesse, il théorise, et ses explications et ses théories — même imaginaires — ont souvent plus de force et de réalité que la cause initiale de l'institution ou de la coutume. On peut supposer, si l'on veut, que l'emploi rituel du feu dans une religion se rattache historiquement au respect et à l'admiration que les hommes ont éprouvés durant de longs siècles pour cet élément puissamment protecteur (3). Croit-on que ce détail nous

---

(3) Protecteur contre les fauves, les moustiques, les mauvais esprits. Il est à peu près certain que c'est dans l'emploi rationnel du feu chez le pasteur arien, pour éloigner les mouches et les moustiques du bétail, que la pratique des *Notfeuer* trouve son origine (Ein Fall kausaler

renseigne sur le contenu psychologique actuel du rite ? Or, c'est ce contenu, œuvre des poètes, des théologiens ou de l'imagination populaire, qui est devenu la seule réalité vivante. Le reste est un *caput mortuum*. Supposons encore que l'on puisse établir l'origine totémique de l'élevage. Cela prouvera-t-il qu'il subsiste quoi que ce soit, dans l'esprit d'un paysan occidental, en l'an 1925, des sentiments qui, peut-être, liaient les pasteurs à leurs troupeaux aux premiers temps de la domestication ? Loin de croire avec M. Durkheim que la recherche des « formes élémentaires » soit indispensable à l'intelligence du présent, nous pensons qu'il faut éclairer l'inconnu par le connu, interpréter le passé par le présent.

Nous repoussons donc cet axiome de la sociologie dite génétique qu'« on ne peut expliquer un fait social de quelque complexité qu'à condition d'en suivre le développement à travers toutes les espèces sociales » (4). C'est un principe auquel Buecher est fidèle lorsqu'il croit pouvoir suivre chez les Australiens, les Indiens du Brésil, les Nègres du Soudan et du Camérout, les Indiens de l'Amérique du Nord, les Polynésiens, les Malais, les Veddas et les Akka, les étapes qui sont censées nous conduire du don ou du vol à l'échange (WN 24 sq.).

Nous espérons avoir prouvé au cours de ce travail que cette méthode repose sur une hérésie scientifique. La civilisation humaine, si elle est le produit d'une même raison, n'est pas pour cela un milieu continu où l'on puisse suivre le développement d'une institution donnée. Sans nier l'unité de l'esprit humain ni les contacts entre les types de civilisation, il faut admettre que toute institution naît et croît dans une société vivante et relativement originale. Il est interdit de l'arracher de cet organisme où elle s'enracine par des millions de fibres, sous prétexte de l'exa-

---

Prioritaet rationeller Zweckhandlungen vor irrationellen Zauberpraktiken' Anthropos, 1915-1916, p. 274). Un partisan des explications magiques ne manquerait pas de supposer un ordre inverse.

(4) Durkheim C 127.

miner à part et de l'insérer à sa place dans une série logique.

D'ailleurs, quand on prétend suivre ainsi à travers le temps et l'espace les avatars d'un phénomène social, est-on jamais bien sûr d'étreindre, durant cette opération, une même réalité ? Comme nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le signaler ici, des termes généraux mal définis, très insuffisants pour des besoins scientifiques, sont constamment employés pour désigner et ramener à une spéciale unité des faits, n'ayant entre eux que des rapports souvent superficiels. Nous avons remarqué cet abus chez Buecher à diverses reprises, notamment au sujet de l'infanticide, et de la séparation des sexes.

L'étude résolument monographique des sociétés est l'antidote le plus efficace de ces généralisations.

\*  
\* \*

Ces réflexions peuvent paraître antiscientifiques dans la mesure où elles marquent de la méfiance pour les lois générales en sociologie. Imposer, ne fut-ce que temporairement, à cette science encore si jeune qu'on ne sait si elle parviendra jamais à l'âge adulte et même à l'âge de raison, un idéal purement descriptif, suggérer que, peut-être, elle ne connaîtra jamais ces uniformités de belle envergure dont se parent la physique et la chimie, est vraiment intolérable à quelques esprits.

Sans doute, il est beau de mettre de l'ordre dans les choses, mais il ne l'y faut pas faire entrer de force (5), il faut l'y découvrir. Que penserait-on d'un physicien qui s'obstinerait à prouver que l'eau *doit* se condenser par congélation ?

Cette docilité attentive à l'enseignement des faits, con-

---

(5) A moins que ce ne soit un expédient momentané pour sortir du chaos : « Si nous voulons lire des caractères inconnus... nous imaginons un ordre pour vérifier nos conjectures » (Descartes, Reg. X).

dition de toute science, est naturellement un axiome premier de la méthode historique.

Cette méthode, Buecher, en dépit de sa réputation d'historien, n'y a pas été fidèle. Il s'est largement servi de l'histoire, mais il l'a mal servie. De lui, on peut répéter ce que l'on a dit déjà de Schmoller : son historisme est un pseudo-historisme (6).

Non seulement il a manié avec audace et ténacité une méthode aussi idéologique et aussi peu historique que possible, — la méthode surannée de l'évolutionnisme psychologique, — non seulement il a négligé des faits patents et péché par interprétations tendancieuses, mais il a aggravé le tout par une incroyable confiance en soi-même, et cette confiance l'a amené à présenter comme des solutions définitives les plus hasardeuses conjectures. Il lui manque au plus haut degré ce doute philosophique dont parle Claude Bernard, faute de quoi « l'esprit se trouve lié et rétréci par les conséquences de son propre raisonnement, ... n'a plus de liberté d'action, et manque, par suite, de l'initiative que possède celui qui sait se dégager de cette foi aveugle dans les théories, qui n'est au fond qu'une superstition scientifique ». Ce travers est perceptible tout au long de son œuvre, mais nulle part ne s'affirme avec plus d'ingénuité que dans la dernière page du chapitre *Der wirtschaftliche Urzustand* (EV 38, EH 40-41).

Par là, il est permis de dire que Buecher fait plutôt figure de polémiste que d'homme de science.

Il est sans indulgence, on le sait, pour ce qu'il appelle

---

(6) Cf. EW 977, 1033. — Schmoller, lui aussi, a décrit ce qu'il croyait être les mœurs primitives. Il en emprunte les traits avec le plus libre éclectisme, à tous les peuples qui lui paraissent correspondre à son idéal du primitif. Son autorité est H. Spencer : « Ich beginne, hauptsachlich im Anschluss an H. Spencer, mit einigen Strichen, welche sich auf die Australier, Polynesier, Buschmaenner... beziehen », écrit-il dans *Grundriss der allgemeinen Volkswirtschaftslehre* (p. 148) (cité dans EW 1032). On voit que cet illustre représentant de la « jeune école historique » a pris aussi des libertés avec l'histoire et ne se montrait pas très exigeant sur le chapitre des sources.

les « robinsonades » des économistes classiques. Il ne voit pas que sa reconstruction est plus fragile et moins vraie.

Et qu'on ne dise pas que l'*homo æconomicus* de Smith est une ombre falote : c'est une forme qui recèle plus de vérité que la brute de Buecher. Sans doute, les tendances qu'on lui prête se retrouveraient plus aisément chez un marchand de Liverpool que chez un indigène des îles Andaman ; ce sont, du moins, celles qui ont économiquement prévalu dans cette élite de l'espèce humaine dont le développement, selon Comte, importe seul à la sociologie (7). Si elles ont pu s'actualiser dans un milieu propice, ces tendances, ne fallait-il pas qu'elles fussent quelque part en puissance, ne sont-elles pas, à ce titre, aussi bien que toutes autres, primitives ?

\* \* \*

Buecher, nous l'avons vu en débutant, croyait avoir dressé un monument d'irréprochable structure. Il suffirait pensait-il, pour l'entretenir, de menues réparations : une pierre, qu'on changerait, peut-être, par ci, par là ; mais le gros œuvre resterait debout (8).

Nous avons rempli notre dessein, si nous avons convaincu le lecteur que le « porche » (9) construit trop hâtivement par Buecher est au contraire dangereusement délabré et qu'il existe, pour pénétrer dans la science où il prétend nous initier, des chemins plus étroits mais plus sûrs.

---

(7) Cours, IV, 198 — Et ce schéma, par conséquent, malgré sa sécheresse, doit rendre plus de services dans l'étude de l'économie des peuples civilisés que les reconstitutions de prétendus primitifs, fussent-elles moins fantaisistes que celle de Buecher.

(8) « Was schadet es schliesslich, wenn spaeter dieser oder jener Stein gegen einen anderen ausgewechselt werden muss ? » (WN 3).

(9) « Es sind [EV ch. I et WN] gleichsam die beiden Vorhallen einer vergleichenden Wirtschaftsgeschichte... » (WN, Vorbemerkung).

Comme l'a dit Lowie dans une heureuse formule, qui sert d'épigraphe à ces conclusions : « il n'est point de voie royale conduisant à l'intelligence des phénomènes culturels ».

Vu : *Le Doyen,*

Vu : *Le Président de la thèse,*

H. BERTHÉLEMY.

AUG. DESCHAMPS.

Vu et permis d'imprimer :

*Le Recteur de l'Académie de Paris :*

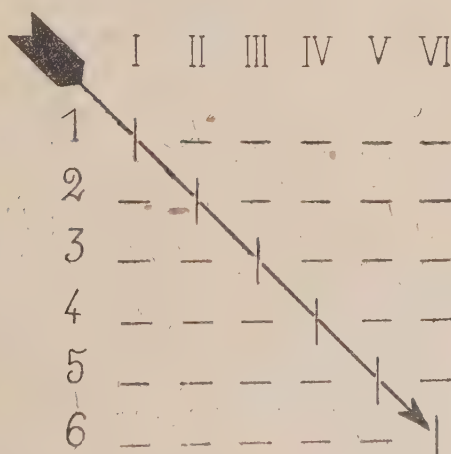
P. APPELL.

## APPENDICE

### Diagramme illustrant le procédé de la méthode dite « comparative » en sociologie, vulgarisée par Her- bert Spencer (1).

(D'après Goldenweiser, *Early Civilisation*, p. 22, n. 1.)

Le principe essentiel de la méthode comparative peut  
être concrétisé dans le diagramme suivant :



Supposons que les chiffres romains I, II, etc. désignent  
des peuplades réparties sur toute la surface du globe et

(1) Et à laquelle certains sociologues n'ont pas retiré leur confiance.  
L'un des plus illustres est Sir James Georges Frazer. Le fait s'explique  
si l'on veut bien se rappeler que c'est la lecture des *First Principles* et  
des *Principles of Psychology* qui orienta ce savant vers ses études spéciales,

que les chiffres arabes 1, 2, etc... représentent chacun une phase du développement d'une institution ou d'une forme de société ou de religion : les traits verticaux indiquent la présence, et les traits horizontaux, l'absence, de la phase en question, dans une peuplade donnée. Supposons, maintenant, que la phase 1 soit représentée par un exemple fourni par la peuplade I, la phase 2, par un exemple tiré de la peuplade II, etc. Le procédé de l'évolutionnisme classique consistait à grouper les phases 1, 2, ...6, chacune étant représentée par une des six peuplades, en une série continue et chronologique. Et il pensait, de la sorte, avoir confirmé l'hypothèse évolutionniste. Mais, en fait, chacune des phases appartient à une série historique différente : celle de la peuplade où elle se rencontre. Dans ces conditions, il n'y aurait qu'une manière possible de légitimer le procédé de l'évolutionnisme ; elle consisterait à supposer que les phases de développement des six peuplades sont identiques. Si on l'admet, les phases particulières de développement des six peuplades sont interchangeable, et il devient possible de construire une série chronologique, à l'aide des fragments de preuve découverts par l'évolutionniste. Mais la notion d'identité des phases de développement dans les diverses peuplades n'est-elle pas précisément un des principes fondamentaux de l'évolutionnisme en sociologie ? Et ainsi, la théorie de l'évolution doit être acceptée comme un postulat, avant même de pouvoir utiliser la méthode comparative. D'où il suit que les résultats de cette méthode ne peuvent être considérés comme une preuve, mais uniquement comme une série d'illustrations d'une théorie évolutionniste à quoi l'on souscrit à l'avance.

---

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

(Certains auteurs, incidemment cités dans l'ouvrage, ne figurent pas dans cet index.)

---

### ABRÉVIATIONS

- AN Anthropos, Revue Internationale d'Ethnologie et de Linguistique.  
AS Année Sociologique.  
BS Bulletin de la Société royale belge de géographie.  
RE Revue économique internationale.  
RI Revue internationale de sociologie.  
RP Revue de Paris.  
SE Compte-rendu de la 3<sup>e</sup> session de la Semaine d'ethnologie religieuse (1922).
- 

BOUGLÉ, C. —

Qu'est-ce que la sociologie ? Paris, Alcan, 1921 (1).

BOULE, M. —

Les hommes fossiles, Paris, Masson, 1923.

BROS, A. —

L'Ethnologie religieuse, Paris, Bloud et Gay, 1923.

BUECHER, K. —

Die Wirtschaft der Naturvoelker, Dresden, v. Zahn u. Jaensch, 1898.

Die Entstehung der Volkswirtschaft, Tuebingen, Verlag der H. Laupps'chen Buchhandlung, 1922.  
Arbeit und Rythmus, Leipzig, Reinicke, 1924.

---

(1) Les dates sont celles des éditions dont nous nous sommes servi.

BUREAU, P. —

Introduction à la méthode sociologique, Paris,  
Bloud et Gay, 1923.

CASATI, G. —

Dix années en Equatoria, Paris, Didot, 1892.

CONSENTINI, F. —

La Sociologie génétique, Paris, Alcan, 1905.

DÉCHELETTE, J. —

Manuel d'archéologie préhistorique et celtique,  
t. 1, (Archéologie préhistorique) Paris, Picard,  
1908.

DELAFOSSÉ, M. —

Les Noirs d'Afrique, Paris, Payot, 1922.

DURKHEIM, E. —

A) De la division du travail social, Paris, Alcan,  
1893.

B) La prohibition de l'inceste, AS 1896-1897.

C) Les règles de la méthode sociologique, Paris,  
Alcan, 1919.

FEBVRE, L. —

Introduction géographique à l'histoire, Paris,  
Renaissance du Livre, 1923.

GEMELLI, A. —

Origine de la Famille, Paris, Rivière, 1923.

GIDE, CH. —

Cours d'économie politique, Paris, Larose, 1921.

GOLDENWEISER, A.A. —

Early Civilisation, London, Harrap, 1922.

HANSAY, A. —

Études d'histoire et d'économie politique (tra-  
duction française de *Die Entstehung der Volks-  
wirtschaft*), Bruxelles, Lamertin; Paris, Alcan,  
1901.

HARRISON, J. J. —

Life among the Pygmies of the Ituri Forest,

Congo Free State, London, Hutchinson et Co., 1905.

HERMANT, P. —

Les coutumes et les conditions économiques des peuples primitifs, BS, 1904, n° 1 (16-35), n° 2 (133-163).

HERODOTE. —

Histoires (traduction P. Giguet), Paris, Hachette, 1860.

HORN, G. and G. AISTON. —

Savage Life in Central Australia, London, Macmillan, 1924.

HOWITT, A. W. —

The native tribes of South-East Australia, London, Macmillan, 1904.

KOPPERS, W. —

Die ethnologische Wirtschaftsforschung, eine historisch-kritische Studie, AN, 1915-1916 (611-651) (971-1079). (Tiré à part sous le même titre, Vienne, Mechitharisten-Buchdruckerei, 1917.

Die Anfänge des menschlichen Gemeinschaftslebens im Spiegel der neueren Völkerkunde, Muenchen-Gladbach, Volksverein-Verlag, 1921.

La religion et l'Être suprême chez les Yagans, SE, 316-328.

LE ROY, A. —

Les Pygmées, Tours, 1905.

LÉVY-BRUHL, L. —

A) Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures, Paris, Alcan, 1918.

B) La mentalité primitive, Paris, Alcan, 1922.

LOWIE, R. H. —

Primitive Society, London, Routledge and sons, 1921.

MAINAGE, Th. —

Les religions de la préhistoire, Paris, Desclée, Picard, 1921.

MASON, Otis, Tufton. —

Woman's share in primitive culture, London, N. Y., Macmillan, 1895.

MAUNIER, R. —

Vie religieuse et vie économique (La division du travail) RI, déc. 1907, janv. et fév. 1908.

MAUSS, M. —

L'Ethnographie en France et à l'étranger, RP, 1<sup>er</sup> oct. et 15 oct. 1913.

MORTILLET, G. de. —

Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture, Paris, Lecrosnier et Babé, 1890 (t. 1, seul paru).

MOSKOWSKI, M. —

L'économie des peuples primitifs, ER, 15-20 déc. 1912 (619-637). (Paru d'abord sous le titre Vom Wirtschaftsleben der Primitiven Voelker, Jena, 1911).

PINARD DE LA BOULLAYE, H. —

A) L'Étude Comparée des religions, t. 1, Paris, Beauchesne, 1922.

B) La méthode historico-culturelle, SE, 67-81.

QUATREFAGES, A. de. —

L'Espèce Humaine, Paris, Germer Baillière et C<sup>ie</sup>, 1877.

RATZEL, F. —

Le sol, la société et l'état, AS, 1898-1899.

RIVERS, W. H. R. —

Kinship and social organisation, London, Constable and C<sup>o</sup>, 1914.

ROTH, Walter, E. —

Ethnological studies among the North-West-Central Queensland Aborigines, Brisbane, London 1897.

SCHEBESTA, Dr P. —

Les Négrilles de la presqu'île malaise, Études,  
20 oct. 1924.

SCHMIDT, W. —

Die Stellung der Pygmaeenvölker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen, Stuttgart, Strecker et Schroeder, 1910.

SCHMIDT, W. u. W. KOPPERS. —

Voelker und Kulturen (3<sup>e</sup> tome de l'ouvrage Der Mensch aller Zeiten, Regensburg, Habbel, 1915-1924.

SPENCER, B. and F. G. GILLEN. —

The northern tribes of Central Australia, London, Macmillan, 1904.

STEINMETZ. —

Classification des types sociaux, AS 1898-1899.

TAYLOR, F. W. —

The principles of scientific management, N. Y. London, Harper, 1911.

VERRIER, P. — Essai sur les Principes de la métrique anglaise, Paris, Welter, 1909.

WODON, L. —

Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif, Bruxelles, Misch et Thron, 1906.

WUNDT, W. —

Voelkerpsychologie, Bd VII, Leipzig, 1917.



---

## TABLE DES MATIÈRES

---

### INTRODUCTION

But de ce travail. — L'œuvre ethnologico-économique de Karl Buecher. — Autorité de ses ouvrages. — Critiques partielles dont ses théories ethnologiques ont été l'objet. — Les progrès de la science ethnologique autorisent une revision générale des notions de Buecher sur l'économie primitive . . . .

I

TABLE ALPHABÉTIQUE des abréviations et explications au sujet des dispositions typographiques adoptées pour les références . . . . .

V

REMARQUES sur la traduction française de *Die Entstehung der Volkswirtschaft* . . . . .

VII

### CHAPITRE PREMIER

#### MÉTHODE ET PRINCIPES

Buecher et l'évolutionnisme classique en sociologie. — L'évolutionnisme classique : caractère désuet de cette doctrine. — Le diffusionnisme ; ses excès. — Buecher admet-il aveuglément l'évolutionnisme rectiligne ? — Sa méconnaissance des types originaux et irréductibles de civilisation. — Sa détermination des peuples dits primitifs. — Artificialisme de la pseudo-induction de Buecher. — Le procédé de la « négation ». — Conception simpliste et truculente du primitif. — Impuissance de la logique pure à déterminer les éléments primitifs

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |   |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|
| d'une civilisation morale ou matérielle. — L' <i>Urzustand</i> de Buecher intéresse-t-il l'historien de l'activité économique humaine? — Les sources de Buecher : quelques auteurs discrédités : Lubbock, Spencer. — Indifférence de Buecher aux progrès de l'ethnologie. — Contradictions inhérentes à la méthode. — Buecher et la critique..... | 1 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|

## CHAPITRE II

### ÉGOÏSME PRIMITIF

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| L'égoïsme, premier moteur de l'activité économique. — La recherche individuelle de la nourriture, stade primitif de l'organisation économique. — Prétendus vestiges de cet état originel chez les primitifs actuels. — L'enseignement des faits : recherche et consommation des aliments chez quelques peuplades de civilisation très rudimentaire : « Sènoï, Veddas, Andamanais, Yagans, Australiens. — Existence générale de prescriptions d'assistance alimentaire. — Traitement des vieillards, infirmes et malades, chez les Négritos, les Boschimans et les Australiens. — Solidarité consciente, — <i>inculquée</i> , — et non instinctive, des membres des sociétés primitives..... | 17 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE III

### STRUCTURE SOCIALE

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |  |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|
| Prétendu état social des <i>Niedere Jaeger</i> . — La famille, substrat de l'économie primitive. — La famille monogamique primitive : caractère juridique et social de cette institution. — Indissolubilité du mariage dans certaines peuplades. — Divorce et protection de l'enfant. — Influence du rôle économique de la femme sur son statut social ; erreur de Buecher. — L'amour conjugal est-il absent chez les primitifs ? — L'enfant dans la famille primitive. — |  |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| L'amour maternel et l'amour paternel sont-ils des produits de la civilisation ? — L'infanticide. — Absence ou rareté de cette pratique parmi les peuplades de civilisation très rudimentaire. — Valeur psychologique exacte de cette coutume, là où elle existe. — Simplification induite d'un problème culturel complexe. — Relations des parents primitifs avec leurs enfants : les constatations du professeur Steinmetz ; son erreur. — L'adoption chez les primitifs ; portée véritable de cette institution. — Conclusions sur l'organisation sociale des primitifs : l'individualisme de Buecher et le clanisme durkheimien sont également éloignés du vrai. — Un exemple d'organisation embryonnaire non clanique : les Andamanais. — Stabilité relative des groupes primitifs : il n'y a pas normalement de peuples errants ; le nomadisme organisé. — L'attachement au territoire ; exagérations de M. Lévy-Bruhl..... | 23 |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE IV

### PROPRIÉTÉ

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| La propriété individuelle considérée comme vestige de l'individualisme économique primitif. — Extrême faiblesse des exemples apportés par Buecher à l'appui de cette thèse. — Le régime de la propriété primitive ne peut se ramener à une formule unique. — Propriété commune, individuelle, familiale et semi-commune. — Le respect de la propriété dans les sociétés primitives. — Le sauvage voleur de Buecher. — Respect scrupuleux de la propriété des membres du groupe. — Explication de ce sentiment par le tabou. — Caractère peu satisfaisant de cette hypothèse..... | 41 |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE V

## PRÉVOYANCE

Imprévoyance foncière du primitif selon Buecher.  
 — Une objection d'ordre général : la création d'un outillage, acte de prévoyance. — Exemples de prévoyance chez des populations de civilisation matérielle très rudimentaire. — Le gaspillage du temps et la destruction des richesses naturelles chez les primitifs — La *Raubwirtschaft* chez les primitifs et chez les civilisés. — Influence (et peut-être origine) économique des restrictions alimentaires totémiques. — Exemples de réglementation économique positive chez des tribus de chasseurs.....

51

## CHAPITRE VI

## SÉPARATION DES SEXES ET DIVISION DU TRAVAIL

Le particularisme sexuel. — La séparation des sexes est-elle un phénomène social primitif ? — Caractère exceptionnel et contingent de cette coutume d'après Lowie. — La séparation des sexes, florissante dans les sociétés à organisation complexe, est ignorée des sociétés rudimentaires. — L'étiquette « séparation des sexes » réduit indûment à l'unité des phénomènes culturels spécifiques. — Division du travail. — Le caractère rigide de la répartition sexuelle des tâches n'est pas primitif. — Les femmes et le travail des champs. — Buecher admet l'origine rationnelle de la spécialisation agricole de la femme. — Examen de l'hypothèse magique. — La femme travaille aux champs non parce qu'elle est principe de fécondité, mais elle est considérée comme principe de fécondité parce que, traditionnellement, elle fait produire la terre. — Sa spécialisation agricole est conséquence naturelle de ses fonctions sous le régime

|                                                                                                                                                                                                                             |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| de la cueillette. — Caractère physiologiquement normal de la division du travail dans la société primitive. — Attitude de Buecher à cet égard. Quelques préjugés courants. — Les constatations de l'ethnologie moderne..... | 61 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE VII

### PROBLÈMES D'ORIGINE

#### TRAVAIL, ÉCHANGE, DOMESTICATION DES ANIMAUX.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| I. <i>Travail</i> . — Théorie du travail-jeu. — Paresse prétendue du primitif. — Origine de ce préjugé. — Activité économique du sauvage et du civilisé. — Distinction du travail, du jeu, de la cérémonie, chez le primitif. — L'activité utilitaire et l'activité récréative ; indépendance de ces deux formes. — Théorie de Buecher sur les débuts de l'activité industrielle. — L'inspiration de l'art primitif est-elle naturaliste ? — Les séries évolutives de Haddon. — Goût de mainte peuplade primitive pour l'ornementation abstraite. — Théorie de <i>Arbeit und Rythmus</i> sur l'origine de la poésie..... | 73 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| II. <i>Échange</i> . — Répugnance supposée du primitif pour l'échange. — Origine de l'échange ; comment le problème se pose pour Buecher. — L'échange-don, forme transitoire. — Examen des arguments avancés en faveur de cette thèse. — Une objection de fait : exemple d'échange proprement dit chez d'authentiques primitifs. — L'échange-vol. — Le <i>silent trade</i> (troc muet). — Nature véritable de cette pratique..... | 87 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

|                                                                                                                                                                                                                     |  |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|
| III. <i>Domestication des animaux</i> . — L'élevage-jeu. — Origine non-utilitaire de la domestication des animaux. — Valeur des arguments en faveur de cette théorie. — Il faut étudier l'élevage parmi les peuples |  |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|

éleveurs. — Les peuples qui apparaissent comme les inventeurs de l'élevage poursuivent des fins économiques. — La thèse de Hahn sur l'origine des pasteurs nomades ; adhésion de Buecher. — Examen de cette théorie. — Comment se pose, le problème de l'origine de l'élevage. — Esquisse d'une solution en termes historico-géographiques. — Distinction nécessaire entre les causes et les conditions des premières initiatives économiques.....

95

## CONCLUSIONS

Le primitif est de Buecher une création de l'esprit. — Vice cardinal de sa méthode. — Fragilité de ses résultats. — Possibilité d'une construction inverse par procédé analogue. — Qu'est-ce que la mentalité primitive ? — Insuffisance des matériaux fournis par l'étude de la psychologie du sauvage moderne. — Utilité discutée de la connaissance d'un passé très lointain en sociologie. — Erreur de la sociologie dite génétique. — Identité apparente de certains phénomènes sociaux. — La recherche des lois sociologiques. — Nécessité d'un idéal limité, du moins momentanément, à la description pure. — Buecher, comme représentant de la méthode historique. — Supériorité théorique et pratique du schéma d'Adam Smith, sur la prétendue induction de Buecher. — Valeur d'ensemble de son œuvre ethnologico-économique....

107

APPENDICE..... 117

INDEX bibliographique..... 119

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 27  
FÉVRIER 1925, PAR LA SOCIÉTÉ  
D'IMPRIMERIE, D'ÉDITION ET DES  
JOURNAUX DU BERRY (ERNEST  
GAUBERT, DIRECTEUR) A CHA-  
TEAUX, 10, RUE LA POSTE,  
POUR GEUTHNER ÉDIT., PARIS.









